

KRISHNAMURTI

Aux étudiants



Stock

Jiddu Krishnamurti

Aux étudiants

Titre originale: Talk with American Students
Traduit de l'anglais par Carlos Suarés

1970, Krishnamurti Fondation Trust, Ltd.
1972, Edition Stock pour la traduction française.
ISBN: 2-234-05142-8

Université de Puerto Rico, (San Juan)

1

La plupart d'entre nous, dans ce monde chaotique et brutal, s'efforcent de se tailler une sorte de niche, un monde privé où il serait possible de vivre en paix et heureux, tout en étant en contact avec les choses de ce monde. Nous avons l'air de croire que notre vie quotidienne, notre vie de luttes, de conflits, de souffrances, de douleurs, se distingue de la vie extérieure, de ses misères, de sa confusion. Nous avons l'air de penser que notre individu, notre moi, est différent du reste du monde, de ses atrocités, de ses guerres, de ses émeutes, et que ses inégalités, ses injustices, n'ont rien à voir dans notre vie personnelle. Si vous regardez de plus près, non seulement votre propre vie, mais le monde tel qu'il est, vous verrez que ce que vous êtes – votre vie quotidienne, ce que vous pensez, ce que vous éprouvez – « est » le monde extérieur, le monde qui vous entoure. Vous êtes le monde, vous êtes cet être humain qui a créé son univers de désordre total, qui appelle désespérément, dans sa grande misère. C'est vous, l'être humain, qui avez construit ce monde extérieur, lequel n'est pas différent de celui dans lequel vous vivez votre vie privée.

Cette distinction entre l'individu et la société, en réalité, n'existe pas du tout. L'individu qui essaie de se réserver une vie à soi n'est pas différent de la communauté où il vit. Il nous faut, dès le début, voir que cette division est artificielle, donc irréaliste, car c'est l'individu, l'être humain, qui a construit la communauté, la société.

En amenant un changement radical dans l'être humain (en vous-mêmes) vous introduisez de ce fait un changement radical dans la structure et la nature de la société. Je pense que l'on doit comprendre très clairement que l'esprit humain, avec ses grandes complexités, son fonctionnement compliqué, fait partie du monde extérieur. Le « vous » est le monde, et si vous opérez en vous-mêmes, dans la structure même, dans la nature de votre psyché, une révolution fondamentale (d'une tout autre sorte que la communiste ou la socialiste), vous serez un artisan d'une révolution sociale. Son origine ne doit pas être extérieure, mais intérieure, car le monde extérieur est le résultat de votre vie privée, de votre vie intérieure.

Lorsque se produit une révolution radicale dans la nature même de la pensée, de l'affectivité, de l'action, il en résulte évidemment un changement dans la structure de la société. Et il est nécessaire que ce changement radical se produise. La morale sociale n'est pas morale. Nous devons, pour être complètement moraux, la rejeter. Cela veut dire que l'individu, le « vous » doit pénétrer dans la totalité de sa propre structure il doit y procéder lui-même, non selon tel philosophe, prêtre ou analyste; il doit se comprendre tel qu'il est, non tel que d'autres lui disent qu'il est. Lorsque nous nous comprenons nous-mêmes, l'autorité des spécialistes, psychologues et autres prend fin. Je pense que tout cela doit être entendu par chacun de nous avant que nous n'allions plus loin car, malheureusement, la plupart d'entre nous est tributaire des idées des autres, influencés par quelques spécialistes, assujettis à quelque autorité.

C'est surtout en abordant la connaissance de soi – si importante – que toute autorité doit être écartée. C'est, je le répète, vous-mêmes qui devez vous voir tels que vous êtes, car personne ne peut vous le dire. Il faut vous en rendre compte pleinement car, ainsi que je viens de le dire, nous acceptons trop facilement l'autorité, nous lui obéissons, nous nous

conformons à elle, nous acquiesçons, qu'il s'agisse de l'autorité de l'Église, de celle d'un guide spirituel ou d'un spécialiste de l'analyse. Je pense qu'il nous faut écarter tout cela, car le règne de l'autorité et la sujétion de chacun de nous à tel ou tel idéal conceptuel a causé de grands malheurs dans le monde.

Je ne sais pas si vous avez observé la façon dont le monde est divisé en nationalités, en groupes religieux, en catégories de races, de préjugés, une religion combattant l'autre, un Dieu s'opposant à un autre Dieu. Vous devez l'avoir constaté. Et pourtant, tout en sachant combien de conflits et de malheurs ces divisions engendrent, vous continuez à adhérer à votre nationalité particulière, à vos propres idées religieuses, à vos croyances, à ce qui sépare l'homme de l'homme. Nous acceptons malheureusement l'autorité établie par telle tradition sociale, par telle Église, et les ordonnances de hiérarchies instaurées par telle religion organisée. Mais nous refusons de nous soumettre à une tyrannie politique : nous n'acceptons pas qu'on nous refuse le droit de parler librement ou de penser à notre façon. Malheureusement, nous n'exerçons pas ce même sens de liberté en ce qui concerne les questions spirituelles et cela a causé partout dans le monde des détresses infinies, des scissions entre les hommes.

Si nous voulons nous comprendre nous-mêmes – ce qui est absolument essentiel, car faute de nous comprendre nous n'avons aucune base pour penser ou pour percevoir clairement, et en toute circonstance une saine raison est nécessaire – il nous faut rechercher pourquoi nous pensons et agissons comme nous le faisons, pourquoi nous sommes agressifs, brutaux, avides, dominateurs, possessifs, toutes choses qui sont à l'origine des conflits entre les êtres humains. Lorsque nous voulons que change la société – et elle doit changer – nous ne devons pas nous attaquer à ses structures extérieures, mais commencer par l'esprit humain.

Disons-le encore il faut comprendre clairement que pour amener un changement radical dans la structure sociale – tel que les êtres humains soient libres, qu'il n'y ait plus de guerres, plus de divisions en tant que chrétiens, hindous, musulmans, etc. – il faut une vraie compréhension de soi, de ce que l'on est, biologiquement et psychologiquement. Alors, dans l'acte même de nous comprendre, nous produirons un changement qui sera naturel, et non une révolution sanglante. Toutes les révolutions politiques, religieuses, économiques, ont entraîné de grandes détresses et beaucoup de confusion dans le monde. Regardez ce qui se passe dans le monde communiste les répressions, et le retour à un mode de vie bourgeois.

Voyant tout cela, les guerres, la tyrannie, l'oppression, l'injustice sociale, la famine en Orient contrastant avec d'excessives richesses, observant tout cela en vous-mêmes, dans votre vie quotidienne, vous devez inévitablement voir qu'il faut une révolution radicale dans votre propre activité de tous les jours. Et pour provoquer un tel changement il faut vous connaître vous-même tels que vous êtes, ce qui cause vos actions, pourquoi vous êtes agressifs, brutaux, envieux, pleins de haine tout cela, vous le projetez dans le monde extérieur. J'espère que c'est clair, non pas seulement en tant que logique verbale et rationnelle, mais parce que vous le sentez. Si vous ne sentez pas d'une façon aiguë, intense, l'état actuel du monde et l'état réel de votre propre vie, vous vous évaderez dans des idéologies et des théories.

Les idéologies, voyez-vous, n'ont absolument aucun sens, qu'elles soient communistes, socialistes, capitalistes ou religieuses. Les idéologies – ces façons de penser avec des concepts et leurs mots ont séparé l'homme de l'homme. Vous avez tous des idéologies, d'une

sorte ou d'une autre, et vous ne voyez pas à quel point le fait d'en avoir est stupide. Cela empêche de voir ce qui a réellement lieu la réalité de ce qui est. Pourquoi devrions-nous avoir des idéologies quelles qu'elles soient, lorsque nous savons qu'elles ont poussé l'homme contre l'homme, le chrétien, l'hindou, le musulman ou l'adepte de n'importe quelle autre religion, chacun s'accrochant désespérément à sa croyance ? Pourquoi ? Nous ne posons jamais cette question nous acceptons des idéologies, mais si vous creusez profondément ce problème, vous verrez qu'elles existent afin de nous aider à échapper à la réalité actuelle.

Considérez, par exemple, la violence qui se répand dans le monde à une vitesse étonnante. Nous sommes violents l'être humain, partout dans le monde, est violent, agressif, brutal. C'est un fait. Cette brutalité provient, est héritée du monde animal. Nous sommes des gens violents. Et nous n'y faisons rien. Nous ne découvrons pas les raisons de cette violence. Nous ne la dépassons pas. Nous avons des idées, des idéologies à ce sujet. Nous déclarons que nous devrions être non violents, bienveillante, aimables ou tendres, et cette façon conceptuelle de penser nous empêche d'entrer en contact avec nous-mêmes, dans l'instant où la violence nous saisit. C'est assez clair, n'est-ce pas ?

Nous nous demandons pourquoi les êtres humains se complaisent à avoir des idéals et nous pensons pourtant que ne pas en avoir serait quelque chose d'extraordinaire. Vivre sans un seul principe écoutez bien – vivre sans principes, vivre sans croyances, vivre sans avoir un idéal, serait considéré par vous être terre à terre, être totalement matérialiste. C'est tout le contraire qui est vrai. Ce sont ceux parmi vous qui ont des idéals, des croyances, des principes, qui sont les plus matérialistes qui soient, car ils ne sont pas en rapport avec ce qui est actuel, avec la réalité de la violence, avec les faits tels qu'ils sont. Je suis sûr que beaucoup d'entre vous croient en Dieu. Quelques-uns peut-être pas, mais se déclarer athée est encore une forme de croyance. Vous ne vous demandez jamais pourquoi vous croyez en Dieu vous acceptez Dieu parce que cela fait partie d'une tradition, parce que la propagande de certaines autorités vous a inculqué cet idéal; Alors vous distinguez « le Dieu des autres, mon Dieu à moi, le rituel des autres, le mien ». Ces croyances et ces rituels ont séparé les hommes. Pour découvrir la réalité, pour savoir si ce qu'on appelle Dieu existe, pour en faire l'expérience, pour rencontrer cet état extraordinaire, on doit mettre de côté toute forme de croyance, sans quoi on n'est pas libre d'aller vers cette découverte. Seul l'esprit libre de s'enquérir, libre d'observer, peut rencontrer cette réalité qui n'est pas une projection d'esprits apeurés.

Pourquoi a-t-on tant d'idéals et de principes selon lesquels on s'efforce de vivre ? Il est vrai qu'à notre époque on se préoccupe fort peu de principes et de croyances. Dans le monde moderne on pense surtout à prendre son plaisir, à se tirer d'affaire, à réussir.

Mais si l'on examine la question plus profondément, on aperçoit, au fond de cet état de choses, la peur. C'est la peur qui nous rend agressifs. C'est la peur qui nous pousse à nous évader dans un idéal. Et c'est par peur que nous nous accrochons à notre forme particulière de sécurité dans une croyance. Si un homme n'est pas effrayé, s'il vit complètement, totalement, sans contradictions intérieures, observant, en lui-même, le monde avec toute sa brutalité, et s'approfondissant ainsi en se débarrassant de la peur, il peut, alors, vivre sans une seule croyance, sans une seule pensée conceptuelle. Et je pense que c'est là la principale caractéristique de notre vie : la peur non seulement de faits tels que perdre son emploi, mais la peur de nous trouver psychologiquement, intérieurement, dans l'insécurité.

Je veux maintenant vous dire quelque chose que je considère important « comment » vous écoutez est essentiel. Vous écoutez des mots, intellectuellement, avec lesquels vous êtes

ou non d'accord ou encore, vous écoutez en interprétant, en traduisant ce que vous entendez, selon vos préjugés particuliers. Vous écoutez comparativement, c'est-à-dire que vous comparez ce que vous entendez à ce que vous savez déjà. Ces façons d'écouter vous empêchent, évidemment, d'écouter. N'est-ce pas Si vous pensez « Ce qu'on me dit là est absurde », c'est que vous n'écoutez pas. Après tout, vous êtes venus ici pour parler de certaines choses et pour écouter. Et si vous avez vos préjugés, vos conclusions, vos opinions arrêtées qui vous empêchent d'entendre ce qui se dit, vous vous en irez en emportant beaucoup de mots qui n'auront aucun sens. Mais si vous écoutez sans condamner ou accepter, si vous écoutez avec une certaine qualité d'attention, à la façon dont on écoute le vent dans les arbres, si vous écoutez avec tout votre être, avec votre cœur et votre esprit, alors, peut-être établirons-nous une communication entre nous. Alors nous nous comprendrons mutuellement d'une façon très simple et directe, bien que nous traitons ici de problèmes humains très complexes. Ce sur quoi nous nous penchons, c'est toute la structure de notre vie quotidienne ; nous nous sentons intimement liés à notre douleur, à notre misère, à nos luttes, à nos souffrances. Et si nous savons, non seulement écouter celui qui parle en ce moment, mais écouter lorsque nous rentrerons chez nous, nous saurons entendre notre femme, notre mari, ou toute autre personne, et nous commencerons à découvrir, par nous-mêmes, la vérité au sujet des questions que nous traitons ici. Notre esprit. deviendra très simple et clair, il pourra observer et apprendre, il ne sera ni confus ni apeuré. Notre vie a des problèmes très complexes, et pour comprendre cette complexité de notre structure, il nous faut nous observer de très près, afin de voir pourquoi nous croyons, pourquoi nous haïssons, pourquoi nous sommes agressifs, pourquoi nous nous scindons en nationalités.

Si donc vous voulez bien écouter avec attention, avec cette qualité affectueuse qu'est l'attention, vous verrez que ce dont nous parlons ici « est » la découverte de vous-mêmes. L'orateur ne fait que broser un tableau de ce que vous êtes. Pour observer ce tableau vous devez y mettre de l'attention, du soin, sans condamner ou justifier, ou avoir honte de ce que vous découvrez. Ce n'est_ qu'en voyant ce qui a effectivement lieu dans votre vie et en l'observant de très près, sans condamnation ou évaluation, que vous vous constaterez tels que vous êtes. Voir est le plus grand des miracles. Veuillez vous en rendre compte. Nous ne nous voyons pas, parce que nous nous regardons avec des yeux qui ne cessent de condamner, de comparer, d'évaluer. Nous ne nous voyons pas tels que nous sommes. Nous. voir tels que nous sommes, c'est provoquer un changement radical, en nous, donc aussi dans l'ordre et la structure de la société.

Nous sommes, intérieurement, dans un état de confusion et de désordre. Il n'y a pas d'ordre en nous. Je ne parle pas du soi-disant ordre que l'on obtient par l'imitation et le conformisme qui, en fait, est un désordre, car, ainsi que vous pouvez le constater vous-mêmes, il fragmente et met en pièces la vie : vous êtes l'homme d'affaires, le mari, la femme, ceci ou cela, votre vie est mise en morceaux. Chaque fragment a ses désirs, ses buts, ses mobiles, qui s'opposent à ceux des autres fragments. Il en résulte un état de contradiction. Un désir s'oppose à un autre désir, un plaisir nous pousse dans une direction, un autre dans la direction contraire. A cause de tout cela, notre vie est dans un état de confusion et de désordre. C'est un fait évident, et nous devons y mettre de l'ordre, non selon un plan préétabli, ou selon quelque théorie, mais selon l'éclaircissement qui se produit lorsque nous observons, en nous-mêmes, les causes de notre désordre. J'espère m'être fait comprendre. Nous ne faisons pas de la rhétorique, nous n'émettons pas de théories, nous voulons savoir ce qui se passe réellement en nous, car en nous est le monde. Nous ne pouvons pas nous

séparer du monde. Nous sommes le monde. Et pour qu'il soit modifié – car il doit l'être nous devons nous modifier nous-mêmes. Pour que ce changement soit en bon ordre, nous devons connaître les causes du désordre intérieur.

Or, on ne peut observer qu'en liberté. Voyez-vous, pour la plupart, nous sommes lourdement conditionnés par la société dans laquelle nous vivons, par la culture dans laquelle nous avons grandi. Cette société où nous sommes est le produit de notre vie, de notre façon de penser. Notre culture est ce que nous en avons fait. La société nous a conditionnés, nous a dit quoi penser et comment penser, quelles doivent être nos croyances et comment nous comporter. Nous sommes lourdement conditionnés, donc nous ne sommes pas libres. C'est là un fait réel et évident. Avec un esprit conditionné nous ne sommes évidemment pas libres d'observer. Étant conditionnés, lorsque nous découvrons notre état réel, nous sommes effrayés. Nous ne savons pas quoi faire. La question, alors, est de savoir s'il est possible à l'esprit humain de se déconditionner – je vous prie de bien écouter – de se déconditionner de façon à être libre. Si vous dites que cela n'est pas possible, qu'aucun esprit humain ne peut se libérer de son conditionnement, vous vous bloquez d'avance, vous vous interdisez tout progrès dans votre enquête.

Et si vous dites que c'est possible, cela aussi vous bloque, vous empêche d'examiner la question.

Il nous faut donc comprendre ce qu'est un conditionnement : vous êtes conditionnés en tant que chrétiens, vous avez été élevés selon une culture particulière, une culture qui accepte la guerre, qui appuie un certain mode d'existence, etc. Cela, c'est votre conditionnement, de même qu'en Inde les gens sont conditionnés par leur culture, par leur religion, par leurs superstitions, par leur façon de vivre. Ce mot « conditionnement » est clair et simple, et a un sens très profond.

Est-il donc possible de déconditionner notre esprit, de le déconditionner de telle sorte qu'il soit libre ? La liberté est une des choses les plus dangereuses, n'est-ce pas car on pense en général qu'être libre veut dire faire ce que l'on a envie de faire. Pour la plupart, la liberté est un idéal, quelque chose de très lointain, que l'on ne peut pas atteindre. D'autres affirment que pour être libre on doit être discipliné. Mais la liberté n'est pas au bout du chemin, elle est dès le premier pas. Si vous n'êtes pas libres, vous ne pouvez observer ni l'arbre, ni les nuages, ni les eaux scintillantes, ni vos rapports avec votre femme, votre mari, votre voisin. Mais la plupart d'entre nous ne veulent pas observer, de crainte de ce qui se produirait s'ils voyaient la vérité de près.

Je ne sais pas si vous avez observé vos rapports avec votre femme ou votre mari. C'est un sujet très dangereux, car lorsque nous voyons ces rapports de très près, nous nous rendons compte qu'il devrait y avoir une tout autre façon de vivre, que nous n'adoptons jamais. Ce que nous découvrons, c'est l'image que chacun se fait de l'autre, et le fait que les rapports réciproques sont établis par ces images. Les rapports des images entre elles sont ce que nous appelons des contacts, des rapports entre les êtres. Donc, lorsque nous posons cette question du déconditionnement, de libérer l'esprit de son propre conditionnement, avant tout, nous voulons savoir si c'est une chose possible. Si cela n'est pas possible, nous serons pour toujours des esclaves. Si cela n'est pas possible, nous inventons un paradis, un Dieu. Un paradis où là seulement on serait libre : là, pas ici. Mais je dis que c'est possible, que l'on peut libérer l'esprit de son conditionnement, si toutefois on est conscient, conscient de comment on pense, de pourquoi on pense et de ce que sont ces pensées. Être conscient ne pas

condamner, ne pas juger, simplement observer comme on observe cette fleur elle est là, devant vos yeux. Il ne sert à rien de la critiquer. Dire « elle me plaît » ou « elle me déplaît » est inutile. Elle est là pour être vue. Et si vous avez des yeux pour voir, vous verrez sa beauté. De la même façon, si vous êtes conscients de ce que vous êtes, sans condamnation ou jugement, vous verrez toute la structure et la cause de votre conditionnement; et si vous poursuivez profondément votre enquête, vous découvrirez, par vous-mêmes, que l'esprit peut être libre.

Cela nous fait percevoir un autre problème nous sommes habitués à penser en fonction du temps. Je veux dire que nous nous sommes habitués à penser à des changements graduels, à un processus par étapes, allant jusqu'à notre accomplissement nous pensons donc avoir besoin de temps pour passer d'un état à un autre. C'est cela le temps. Car il n'y a pas que le temps des horloges, chronologique ; il y a aussi un temps psychologique, intérieur, qui nous fait dire « J e suis en colère, jaloux, je m'en guérirai petit à petit. » Cela constitue l'idée de degrés progressifs, de lente modification engendrée par le temps. Mais, psychologiquement, il n'existe rien qui soit graduel. On change immédiatement ou pas du tout. Passer petit à petit de la violence à la non-violence veut dire, n'est-ce pas que pendant ce temps on continue à semer la violence. Me dire qu'étant Violent je deviendrai graduellement, un jour, non-violent, c'est faire intervenir le temps. Et dans cet intervalle, je serai continuellement en train d'ensemencer la violence, c'est bien évident.

Cette question, lorsqu'on en parle sérieusement dans un monde qui éclate, qui est en train de se détruire tout en étourdissant dans les amusements, ne concerne pas seulement le temps, mais tout le conflit de l'effort. J'espère que cela ne devient pas trop difficile ! Il se peut que ce le soit, si nous ne sommes pas habitués à cette façon intense de penser et de sentir. Mais la question est là, et c'est à vous de vous y intéresser ou non. Voyez-vous, lorsque la maison brûle, ainsi que brûle notre maison – notre monde – on ne se met pas à discuter des théories, ni à demander qui a allumé le feu (les communistes, les capitalistes, les socialistes, les catholiques, les protestants ou d'autres), on se préoccupe d'éteindre le feu et de commencer à construire une maison qui ne pourra jamais plus être incendiée. Et cela exige beaucoup de sérieux et une grande intensité. Il ne s'agit ni d'engager une action simplement parce qu'on pense qu'il faut agir, ni de soulager des misères, ni de passer d'une religion ou d'une conception à une autre.

Donc, il faut être sérieux, et cela veut dire qu'on doit être libre d'observer la façon dont on vit, les rapports que l'on a avec les autres, et de voir clairement ce qui en résulte. Mais l'observation est impossible tant qu'il y a une distance entre vous et la chose que vous désirez observer. Cela a-t-il un sens pour vous ? Je vous expliquerai ce que je veux dire. Pour observer, pour voir une chose clairement, il vous faut être complètement en contact avec elle. Vous devez pouvoir la toucher, la sentir. S'il y a de l'espace entre vous, l'observateur, et la chose observée, le contact ne se produit pas. Donc, pour vous observer tel que vous êtes – écoutez ceci, écoutez simplement – pour vous observer, il ne doit pas avoir de séparation entre l'observateur et la chose observée. Cela a-t-il un sens pour vous ? Vous en jugerez. Si je j'observe et qu'il y a une séparation entre moi-même et ce que j'observe, si – je vois que je suis jaloux, en colère, violent, l'observateur et ce qu'il observe sont deux choses différentes, n'est-ce pas ? Il y a de la violence et il y a l'observateur qui constate : « Je suis violent. » Ce sont deux choses différentes et cette séparation engendre un conflit. Constatez-le en vous-mêmes et vous comprendrez très simplement. Si vous vous distinguez de votre peur, il vous faut la dominer, la combattre, lutter contre elle ou la fuir. Mais lorsque vous voyez que vous «

êtes » cette peur, que l'observateur n'est autre que la chose observée, le conflit entre lui et elle prend fin. Lorsque l'observateur « est » l'observé, le temps prend fin.

Nous disons en somme ceci : l'homme a voyagé bien longtemps et sa vie est un champ de bataille, non seulement en son être intérieur, mais au-dehors ; tous ses rapports sont des états de conflits : dans l'usine, au bureau, chez lui, tout est une lutte perpétuelle, et nous disons qu'une telle vie n'est pas une vie. Vous pouvez avoir vos dieux, vous pouvez avoir vos richesses, vous pouvez avoir des talents extraordinaires, mais vous ne vivez pas, vous n'êtes pas des gens heureux. Il n'y a pas de bonheur, pas de félicité dans cette existence-là. Pour rencontrer ce bonheur, cette félicité, on doit se connaître soi-même, et pour se connaître, la liberté de voir est indispensable. Alors on regarde sans qu'il y ait de division entre l'observateur et l'observé. Et lorsque cela se produit, tout le sens de l'effort en vue de devenir quelque chose, d'être quelque chose, disparaît. On est ce que l'on est. Et lorsqu'on le voit, il se produit un changement immédiat, radical, qui met fin à l'idée de temps et de développement graduel.

10 septembre 1968.

Nous disions l'autre jour que tous nos rapports avec les êtres humains doivent subir un changement radical. Partout, dans le monde, se répand une violence effrayante. Des guerres, des émeutes raciales, des conflits existent hors de notre peau et dans notre peau. Notre vie est un champ de bataille, une lutte constante, depuis le moment de notre naissance jusqu'à notre mort et nous espérons trouver quelque part, dans ce champ de bataille, une sorte de paix, un lieu où nous réfugier. C'est plus ou moins cela que l'homme recherche tout le temps un certain refuge extérieur, dans la société, et une sorte de sécurité intérieure. Une des principales causes de tous les conflits est ce désir de l'être humain, partout dans le monde, de trouver un lieu de repos, des rapports humains n'engendrant pas de conflits, une quelconque idéologie qui le rassurerait d'une façon permanente. Alors il commence à inventer une idéologie, une religion, des croyances organisées, des dogmes, en vue de se raffermir dans un espoir profond et apaisant. Mais, ainsi qu'on peut le constater partout, les religions organisées, de même que les nationalités, divisent les hommes. Il y a eu des guerres qui dépassent toute description, au nom de Dieu, au nom de religions, au nom de la paix, de la liberté, et je pense que l'on doit se rendre compte que tout rapport humain engendre inévitablement le chaos et des conflits, lorsqu'il se fonde sur une pensée conceptuelle. Nous avons parlé de cela la dernière fois que nous nous sommes rencontrés ici. L'homme a essayé de trouver une réalité qui serait totalement vraie – et non une invention de l'esprit – quelque chose qui donnerait un sens à la vie, à la morne existence quotidienne. Je pense que c'est ce que cherchent presque tous les intellectuels, ainsi que les personnes soi-disant religieuses une signification de la vie. Car notre vie, telle qu'elle est actuellement, assez grise, avec ses petits plaisirs, ses petites satisfactions sexuelles ou autres, n'a pas de sens ; mais l'homme demande beaucoup plus, quelque chose de plus vrai, de plus profond, qui ait une raison d'être. Il se donne alors différentes raisons intellectuelles, au moyen de concepts qui, eux aussi, font faillite car ils ne sont qu'inventions, théories, hypothèses.

Il est inutile de chercher à découvrir une vérité, une réalité qui ne serait ni une invention ni un concept mais un fait réel que la pensée ne pourrait jamais détruire. Pour la rencontrer on doit commencer par établir une rectitude de relations, dans le monde, entre les hommes, dans la société, par créer une structure sociale et une culture qui donneraient à l'homme la possibilité de vivre pleinement, qui lui accorderaient une vie agréable, heureuse, une vie sans conflits, une vie vraiment morale. Ce n'est que lorsque l'on établit en soi les fondements de cette rectitude que l'on a une possibilité de découvrir, sans le secours de personne, ce qu'est la vérité.

Il nous faut centrer notre intérêt sur la nécessité de vivre complètement et totalement en ce monde, d'y vivre de façon que nos rapports avec nos voisins – ceux à des milliers de kilomètres comme ceux de la porte à côté – n'engendrent pas de conflits. Il faudra que se crée une société qui ne soit pas compétitive, brutale, agressive, destructrice, une société qui n'engendre pas de guerres. La société est le produit de notre vie quotidienne, de ce que nous sommes dans notre vie de tous les jours, de la façon dont nous agissons, des choses auxquelles nous donnons de la valeur, de notre comportement habituel. Tout cela engendre une société où se produisent nécessairement des guerres, des haines, des antagonismes. Il nous faut donc concevoir personnellement (non selon quelque moraliste) une vie si complète, si totale et si morale, d'êtres humains en paix avec eux-mêmes, qu'il en résulterait une société où disparaîtraient tous les heurts raciaux et économiques, et où chacun aurait les

mêmes possibilités de s'épanouir. Cela ne serait possible que si chacun de nous, en tant qu'être humain, sentait la complète nécessité de faire que sa vie soit une expression de paix et de liberté. La vraie question est là pouvons-nous, tout en vivant dans cette société, la modifier – non par des moyens violents, qui n'ont jamais engendré la liberté et la paix –, la transformer en une société qui conférerait à l'homme la liberté qui ferait de lui un être de lumière ?

La société, telle qu'elle est, doit être changée. C'est évident. Les communistes n'ont pas pu le faire, bien qu'ils aient assassiné des milliers et des millions de personnes. Les capitalistes n'ont pas pu le faire non plus. Il faut donc trouver une autre façon de vivre – non pas un système, socialiste ou autre mais un autre mode de vie. Et cela ne peut se produire, ainsi que nous l'avons dit l'autre jour, que si nous nous comprenons nous-mêmes, pas en tant qu'individus isolés, mais dans nos relations avec la société, car nous sommes la société, nous sommes ce monde qui n'est pas différent de nous. La culture qui vous conditionne, la société qui vous entrave, qui vous façonne, et votre confusion intérieure, votre mode d'existence, sont une seule et même chose. La question, donc, est de savoir s'il nous est possible de changer notre vie quotidienne radicalement, fondamentalement au point de modifier tout notre processus de pensée. Nous sommes violents par nature, héritage et instinct. Nous sommes égocentriques (moi d'abord, tout le reste après, ma sécurité, ma situation, mon prestige priment sur ceux des autres) et cela engendre l'état d'esprit qui est à la base de la société, avec ses divisions raciales et économiques. Ainsi, s'il ne se produit pas une transformation dans la psyché elle-même, de simples réformes, du sang répandu, des lois imposées n'instaureront pas un mode de vie où l'homme serait en paix avec lui-même, vivant vertueusement une vie qui lui permettrait de chercher et de trouver la réalité.

C'est en somme le bonheur que nous cherchons tous. Mais le bonheur est un sous-produit, un résultat, non un but en soi. Notre problème est de savoir comment transformer l'homme. Est-ce par un processus analytique (qui nous ferait rechercher la raison de notre comportement, de cette violence, de cette agressivité, au moyen d'examen minutieux), est-ce par des transformations graduelles nécessitant de nombreuses années ? Est-ce cela, le moyen ? Comprenez-vous la question Est-ce en comprenant les raisons de son comportement public ou privé, secret ou apparent, les causes de son esprit compétitif, de sa violence, que l'un de nous, en tant qu'être humain, transformerait totalement sa façon de vivre ? Si nous nous analysons avec beaucoup de soin, en allant pas à pas afin d'éviter des erreurs, est-ce que cela nous transformera ? Ce processus analytique prend du temps, n'est-ce pas ? Il faut de nombreuses journées ou même des années pour une analyse minutieuse, et pour qu'on puisse alors, si on le veut, se transformer... bien que j'en doute. L'homme ne s'est jamais modifié et pourtant il connaît la cause de la violence. Il a souffert des milliers de guerres, mais n'a pas arrêté de tuer. Il tue des animaux pour se nourrir et des humains pour des idéologies.

Si nous prenons du temps, il nous faudra beaucoup d'années pour nous modifier. Veuillez suivre ceci avec moi, ne prenez pas ce que je dis pour un exposé idéologique : les idées ne nous intéressent pas : ce qui nous intéresse c'est notre existence telle qu'elle est, et la façon dont nous pouvons la transformer radicalement. Ne vous contentez pas d'être ou non d'accord avec celui qui parle, de rejeter ou d'accepter ce qu'il dit. Ainsi que je vous l'ai indiqué l'autre jour, il faut écouter attentivement, non pas l'orateur, mais en se servant de lui à la façon dont on se regarderait attentivement dans un miroir afin de prendre conscience de ce que l'on est.

Mais revenons à notre question : un processus analytique peut-il libérer l'esprit ? Une analyse exige du temps chronologique : de nombreuses journées, des années. Et pendant tout ce temps, on contribue au chaos mondial, aux guerres, aux agressions. Donc cette voie n'est pas la bonne. Ce processus fondé sur la découverte des causes de notre comportement exige un temps que nous ne pouvons plus perdre lorsque la maison brûle, lorsque la brutalité et la haine sont à leur comble. Il nous faut une transformation immédiate de nous-mêmes : toute la question est là. Ayant écarté l'analyse de caractère intellectuel, nous constatons que les personnes religieuses, partout dans le monde, affirment, avec leurs phraséologies, qu'on doit attendre la grâce de Dieu. Cela aussi est absurde. Il doit exister un tout autre moyen pour celui qui se rend compte réellement – non théoriquement ou intellectuellement – de ce qui se passe dans le monde : la violence, la brutalité, la haine, les guerres, les tueries, dont il est, lui, responsable. Voyez ce qui se passe au Vietnam chacun de nous en est responsable, ainsi que des émeutes et des conflits raciaux. Vous vivez apparemment isolés dans cette île heureuse. Pourtant vous n'êtes pas isolés, car vous faites partie du monde, de cette effroyable détresse humaine. Voyant cela, et que le processus intellectuel d'analyse ne résout pas le problème, pas plus que le point de vue religieux ou que les révolutions sanglantes porteuses d'anarchie, nous disons qu'il doit, cependant, y avoir un moyen de transformer d'une façon immédiate l'esprit humain. Peut-être direz-vous que cela n'est pas possible : « Je suis tellement conditionné par la société, direz-vous peut-être, par la culture dans laquelle je vis, si fortement assujetti qu'il m'est impossible de me modifier instantanément. » Vous trouvez, par exemple, qu'il est très difficile de cesser de fumer, et qu'abandonner, mettre de côté un conditionnement idéologique complexe, est infiniment plus difficile. Vous pensez donc qu'il n'est pas possible d'affranchir l'esprit instantanément et de se délivrer de toute forme d'antagonisme, de brutalité, de violence. Je pense pourtant que c'est possible : je le pense, non en tant qu'idée ou en tant que théorie utopique. Je dis que c'est possible en toute réalité. Est-il possible pour l'esprit humain, conditionné par des millions (d'années, de se transformer radicalement, instantanément ? Je vous expliquerai ce que je veux dire, et nous en discuterons. Disons d'abord que toute façon de penser, que toute pensée est le résultat du passé, de même que toute connaissance. Tout ce qui est pensée est une réponse de la mémoire, et la mémoire est une chose d'hier. Vous pouvez vous en rendre compte vous-mêmes, ce n'est pas une sottise affirmation mystique, mais un fait scientifique que vous pouvez constater dès que vous vous posez une question quelconque. Votre esprit cherche aussitôt une réponse dans ce que vous savez déjà, dans la mémoire, et répond selon cette mémoire. Je dois simplifier brièvement ce problème, qui est très complexe. La pensée est toujours conditionnée et toujours vieille. Mais voici un nouveau problème, totalement neuf, une nouvelle provocation qui dit que vous devez vous transformer immédiatement, sans quoi vous allez vers votre destruction. En réponse à cette provocation, votre réaction, naturellement, émane de ce qui est vieux. Si vous répondez selon les vieux systèmes de pensée, vous n'agissez pas d'une façon adéquate. J'espère que c'est clair.

Cette provocation toute neuve vous dit de vous modifier instantanément et que la seule alternative est de vous détruire vous-mêmes. La raison, vous la connaissez : vous savez que de nouvelles guerres auront lieu, des brutalités, des oppressions, que l'extrême droite se durcit et que cela aboutira à verser encore du sang, à des guerres, à intensifier les haines. Voyant tout cela objectivement, on en vient à l'inévitable conclusion que l'esprit humain doit se modifier intégralement, totalement, immédiatement. Et la pensée ne peut pas produire ce résultat, car elle est une réaction du passé. Lorsque vous répondez à du neuf par du vieux, il

n'y a pas de communication entre la provocation et vous-mêmes. Je ne sais pas si cela est clair pour vous le nouveau défi lancé à des êtres humains qui ont vécu si longtemps dans un malheur qu'accroissent aujourd'hui d'horribles moyens de destruction est qu'ils doivent se transformer instantanément. Si vous ne relevez pas ce défi avec des réactions neuves, vous intensifierez les conflits, vous contribuerez à augmenter les souffrances des hommes. Il vous faut donc répondre à cette mise en demeure d'une façon neuve. Et cela ne vous est possible que si vous comprenez toute la structure et la nature de la pensée. Si vous répondez d'une façon intellectuelle, verbale, conceptuelle, ce mode d'action et d'approche relève de ce qui est vieux. Est-il donc possible – veuillez écouter ceci, quelque absurde que cela puisse paraître, mais écoutez d'abord – est-il possible de répondre sans pensée, de répondre avec la totalité de votre être et non avec une de ses parties ? La pensée – l'intellect – n'est, évidemment, qu'une partie de votre être, et lorsque la réponse à une provocation immense n'est donnée que par un fragment de vous-mêmes, elle crée de nouveaux conflits. Donc la pensée – l'intellect – n'étant qu'un fragment de l'être humain total ne peut pas produire dans cet être un changement radical ; ce n'est pas la façon de répondre à ce défi. Ce n'est que lorsque la totalité de la conscience humaine – la conscience étant les réactions nerveuses, émotionnelles, le tout qui est vous-mêmes – répond totalement, sans qu'il y ait fragmentation, qu'une action neuve peut avoir lieu. Si je réponds à cette mise en demeure intellectuellement, verbalement, ma réponse ne sera que partielle, ce ne sera pas une réponse totale, une réponse humaine. Et la réponse humaine totale n'est possible que si j'y mets complètement mon esprit et mon cœur. En somme, pour que la réponse à la nouvelle provocation soit adéquate, pour qu'elle soit complète, elle doit être une seule réponse, unique elle ne doit être ni intellectuelle, ni verbale, ni théorique et cette réponse est (si je peux employer un mot qui a été galvaudé) l'amour.

Ce mot a été si dégradé, si gâché par nous, par les prêtres, par les politiciens, par les conjoints, si avili que lorsque nous disons que nous aimons Dieu, nous n'aimons pas. Nous parlons de l'amour pour notre pays, de l'amour d'un idéal, et ce mot est enlaidi. Si nous pouvions le dépouiller de toute cette laideur, nous verrions ce que ce mot veut dire. Car lorsqu'on aime, on aime totalement, complètement, de tout son être. Et l'amour n'est pas plaisir. Pour la plupart d'entre nous, pour la majorité des êtres humains, l'amour comporte du plaisir, sexuel ou autre. Et nous avons abîmé ce mot en lui donnant des caractères distinctifs tels que divin ou non divin. Mais l'amour est quelque chose que l'on doit appréhender, comprendre, vivre et sentir, sans le fragmenter en catégories telles qu'amour cérébral, émotionnel, physique ou autre. C'est une réponse totale, et ce n'est que cette réponse qui engendre une révolution radicale dans l'esprit.

(Je pense qu'en voilà assez pour l'instant. Voulez-vous me poser des questions, et que nous discussions de tout cela ?... Mais puis-je d'abord vous demander que ces questions soient courtes et bien dans le sujet, car je devrai les répéter Si vous les posez en italien, français, espagnol... ou anglais, bien sûr, je pourrai les comprendre. Veuillez donc être brefs et vous rapporter non à quelque théorie, mais au sujet traité, qui est : « Comment amener une transformation radicale dans l'homme. »)

Q: Comment peut-on communiquer ce sentiment ou ce mot amour, cette signification, si différente de l'amour qu'on a pour les autres ?

K: Comment pouvez-vous communiquer avec le monde, avec le reste du groupe ? Est-ce cela la question ? Ne Vous préoccupez pas de communiquer avec les autres. Ayez cette chose.

Voyez-vous, nous sommes si pressés de transmettre nos découvertes aux autres, nous voulons leur en parler, nous voulons les persuader. Mais cela n'est pas un objet de propagande, ce n'est pas une chose que l'on peut propager par des mots, vous ne pouvez la dire aux autres que par votre vie, par la façon dont vous vivez tous les jours. Si cent personnes dans cette salle la comprenaient réellement... grand Dieu !... Monsieur, une fleur pleine de nectar, pleine de beauté et de couleur ne se préoccupe pas de se propager elle-même elle ; ne se préoccupe de rien : elle est ce qu'elle est. Et si vous avez assez de sensibilité et de vitalité pour la regarder, cela suffit. Donc ce qui importe ce n'est pas l'autre, la personne qui n'est pas là, ce qui importe est la personne qui se trouve ici.

Q: Qu'est-ce qu'un amour vrai pour les êtres humains ?

K: C'est assez simple, n'est-ce pas Si vous êtes jaloux, ce n'est évidemment pas de l'amour. S'il y a de la peur, ce n'est pas de l'amour. Si vous dominez quelqu'un, ce n'est pas de l'amour. Si vous parlez d'amour et allez à vos affaires qui causent du tort à autrui, ce n'est pas de l'amour. Donc, lorsque vous percevez ce que l'amour n'est pas et que vous l'éliminez, non théoriquement, mais en fait, de votre vie, et qu'il n'y a en vous ni haine ni peur, l'autre « est ».

Q: Ne devons-nous pas nous aimer nous-mêmes d'abord ?

K: C'est, je crains, ce que nous faisons... (Rires.) et c'est ce qui nous empoisonne. Notre amour pour nous-mêmes est si grand, nous sommes si égocentriques ! Nous aimons notre pays, notre Dieu, nos croyances, nos dogmes, nos possessions, toutes choses qui sont nous-mêmes. Constatez le gâchis que cela a produit dans le monde. Je ne pense pas que nous voyons à quel point ce qui se passe dans le monde est grave et sérieux, et nous n'avons pas l'air de prendre conscience de ce que sont nos propres vies. Nous les vivons d'une façon routinière, nous nous ennuyons et craignons en même temps la solitude et de n'être pas aimés. Ainsi nos actes produisent de la haine et des antagonismes. Nous ne nous rendons pas compte de tout cela. Les religions, avec leurs croyances organisées, nous ont simplement aidés à nous évader de nos vies quotidiennes, nous empêchant de voir clair. L'amour est quelque chose dont on ne peut pas parler. Mais vous pouvez savoir ce que cela n'est pas. Lorsque vous pénétrez en vous-mêmes et écartez tout ce qui n'est pas l'amour, alors il « est ».

Q: Il y a la crainte de la médisance... Les bouddhistes zen disent qu'il faut mourir chaque jour et qu'alors, peut-être, on peut trouver la réalité.

K: Je me demande pourquoi vous prenez la peine de répéter ce que disent les autres ce que disent les bouddhistes zen, ou ce que disent les hindous, ou ce que dit la Bible chrétienne, ou ce que disent les spécialistes... avez-vous besoin de ces autorités ? Pensez-y, je vous prie. Nous sommes des gens de seconde main nous répétons ce que disent les autres, ce que le zen, le Vedânta, le yoga, etc., enseignent. Nous ne sommes jamais une lumière pour nous-mêmes. Nous sommes si médiocres !... Vous dites qu'en mourant chaque jour on parvient à la réalité. Savez-vous ce que veut dire mourir à quoi que ce soit, mourir à un plaisir auquel on est très attaché ? l'avez-vous jamais essayé ? Il faut, voyez-vous, entrer très profondément dans cette question et elle est très complexe. Un esprit qui vit dans une continuité, qui répète, qui est pris dans des habitudes, qui fonctionne en tant que conscience conditionnée... Rien de ce qui est continu ne peut voir quoi que ce soit de neuf. Ce n'est que lorsque se produit une fin, une fin totale, que quelque chose de neuf peut être perçu. Mourir à nos plaisirs, à une forme particulière de la mémoire est à peu près impossible pour la

plupart des humains.

Cette question nous conduit à une autre, beaucoup plus vaste la question de la mort. Je ne sais si c'est ici l'heure et l'occasion d'en parler, car il ne nous reste que très peu de minutes. Mais peut-être, lorsque nous nous rencontrerons de nouveau, pourrons-nous l'examiner. Pour comprendre ce qu'est la mort, il faut comprendre ce qu'est vivre, et nous ne le savons pas, car notre vie est un champ de bataille, un conflit brutal, avec parfois quelques rares éclaircies de joie et de bonheur. C'est ce que nous appelons vivre. Et si nous ne savons pas ce qu'est vivre, comment pouvons-nous savoir ce qu'est mourir ? Vivre nous fait peur et mourir nous fait peur, et le zen, c'est-à-dire une certaine forme de méditation, dit que vous devez mourir chaque jour. Bien sûr, il faut mourir chaque jour et il y a en cela de la beauté, car alors tout est neuf. Cela veut dire mourir à toute expérience. Encore une fois, nous n'avons pas le temps d'en parler, et j'espère que cela ne vous contrarie pas. Peut-être pourrons-nous le faire à notre prochaine rencontre.

Q: Est-ce que Dieu participe à notre vie et, sinon, que pouvons-nous faire ?

K: Voilà encore une question des plus complexes. Comme toute question humaine, elle est très complexe. Vous croyez en Dieu, n'est-ce pas ? Et il arrive que quelqu'un dise : « Je suis Dieu. » Voilà donc deux choses différentes. Pourquoi croyez-vous en Dieu, et si vous dites « je suis Dieu », le pensez-vous vraiment ou n'est-ce qu'une idée ? Voyez de quoi il s'agit réellement, ne poursuivez pas ce que vous croyez ou ce que je crois. Aucune croyance n'a de réalité au regard de ce qui est vrai. Pour découvrir vraiment ce qu'est Dieu (ou quelle que soit la chose qui est là) on ne doit avoir aucun sens de possession, d'acquisition, d'envie – me suivez-vous – il faut une vertu totale. Une floraison de la rectitude, c'est cela le fondement, non votre croyance, votre religion, votre conditionnement, ou ce qui, selon telle ou telle propagande, existe ou n'existe pas. Si ce que vous voulez dire est « je suis Dieu », abstenez-vous, car vous ne savez pas ce que vous dites. C'est une des affirmations des hindous en Inde ils disent qu'ils sont Dieu, simplement recouvert de matière dans la manifestation de cet univers; et, cela, c'est trop complexe. Pour découvrir si une réalité existe, n'affirmez rien, n'affirmez rien ! N'appartenez à aucun groupe, à aucune croyance. Il faut que l'on soit libre de faire une découverte, à la façon d'un homme de science, d'un véritable esprit scientifique qui n'emploie pas son talent à ajouter au désordre, mais qui est libre d'observer sans déformation, sans préjugés libre de voir. Si nous abordons la question de cette façon et si nous avons de la chance – nous pourrons peut-être savoir ce qu'est la réalité. Aucun concept n'interviendrait, aucune affirmation telle que « il y a » ou « il n'y a pas ». Cela exige beaucoup d'amour, de beauté et d'humilité. Et lorsque nous disons que Dieu existe ou qu'il n'existe pas, cela indique un manque total d'humilité.

Q: La peur et l'évasion sont-elles une seule et même chose ?

K: Vous dites que l'on a une image de la peur et une image de la psyché, du moi il y a l'image du moi-même et l'image que j'ai de la peur. Ces deux images différent-elles l'une de l'autre ? « Sont-elles différentes ? » Vous comprenez la question ? Il y a l'image que j'ai de moi-même : je dois être bon, ou je ne suis pas bon ; j'ai honte : j'ai peur, etc., et j'en crée une autre, qui comporte différents attributs de moi-même. Attendez, prenons la chose très simplement vous avez une image de votre femme ou de votre mari, n'est-ce pas ? Vous devez, évidemment, en avoir une. Cette image que vous avez de l'autre est-elle différente de vous-même ? Veuillez suivre ceci. L'image que Vous avez de vous-même a été assemblée par l'expérience et celle que vous avez de votre femme ou de votre mari a été élaborée de la même

façon. En somme, l'expérience est le fabricant d'images. Me suivez-vous ? Suis-je assez clair ? L'expérience est le mécanisme qui construit les images que j'ai de moi-même et de ma femme, ainsi que celles que ma femme a de moi. Cette création d'images est engendrée par l'expérience.

Mais être en relation avec un être humain, c'est avoir des contacts sans images, et l'absence d'images est l'absence d'expérience. L'expérience a construit, a assemblé l'image que j'ai de moi-même et de ma femme, ainsi que celle qu'elle a de moi. Avoir en toute réalité des contacts humains c'est n'avoir pas d'images. Cela n'est pas une théorie. Voyez-le objectivement, comme vous voyez ce microphone tout ce que votre femme peut vous dire dans un état de colère, de plaisir ou d'affection, ne doit laisser aucuns résidu, ne doit laisser aucune trace, car cela deviendrait une expérience. J e me demande si vous saisissez cela. Si elle me dit une chose agréable, cela me plaît. C'est une expérience qui m'est chère, je m'y accroche. Et cela crée une image de ma femme. Cela crée aussi une image de mon plaisir. Mais si ma femme me dit quelque chose de déplaisant, cela aussi crée une image. La question est donc est-il possible, lorsqu'elle me dit une chose agréable, de considérer 'cette chose si complètement, si pleinement, qu'elle ne laisse absolument aucune trace ? Est-ce que vous suivez ? Vivre de cette manière exige beaucoup d'attention et de lucidité, soit que je me sente insulté ou flatté, critiqué ou dominé, ou que je sois le dominateur. De cette façon nos rapports seront toujours frais et neufs, tandis qu'autrement il n'y a pas de rapports réels, il n'y a que des rapports entre deux images, et ils n'ont aucune authenticité. Dans ce cas, les images sont des symboles, et établir des rapports entre deux symboles n'a pas de sens. C'est ainsi, cependant, que nous vivons dans des rapports qui n'ont aucun sens (je regrette de l'exposer si brutalement) et en lesquels il n'y a pas d'amour. L'amour est toujours frais, neuf, jeune, innocent.

Q: Lorsqu'une personne se donne un but et le poursuit, comment peut-elle n'être pas conditionnée ?

K: Je ne sais pas pourquoi vous voulez avoir des buts. Un but implique une distance, quelque chose dans le futur. Vous avez établi un but en tant qu'objectif à atteindre, et vous bataillez toute votre vie contre vous-même, afin de vous conformer à cet objectif. C'est ce que vous appelez un but, n'est-ce pas? Une finalité, un objectif, un but se situent une distance que vous avez établie pour vous-même. Cela peut être une idée, cela peut même être une idéologie élevée. Mais, tout d'abord, pourquoi voulez-vous des buts, quels qu'ils soient ?... Vous voyez ?... Vous ne pouvez pas répondre. Attendez, je dois terminer, monsieur.

Q: Avons-nous besoin de buts ?

K: Oui, monsieur, c'est cela. Nous avons besoin de buts parce que nous sommes conditionnés. Nous visons à atteindre quelque chose. Pourquoi le faites-vous Je sais que nous sommes conditionnés, mais pourquoi le sommes-nous ? Ne pouvez-vous pas voir cela de plus près ?

Q: Parce que nous ne sommes pas parfaits, nous faisons de la perfection notre but.

K: Voyez ce que vous dites! Je vous en prie, voyez-le ! Vous avez l'image de la perfection, ce qui veut dire que vous êtes imparfait, mais pourquoi vous faut-il une image quelconque ? Vous êtes imparfait, n'est-ce pas ? et vous voulez modifier cet état. Pourquoi voulez-vous un but ? « Je suis imparfait. » Qu'est-ce que cela veut dire ? Que je suis coléreux, brutal, envieux, effrayé. Pourquoi ai-je besoin d'un but, d'un but de perfection ? Voici un fait : j'ai

peur. Pourquoi ne puis-je m'affranchir de la peur ? Mais nous voulons un idéal. L'idée de perfection n'est qu'un moyen de fuir l'imperfection. L'imperfection aussi est une image, tout comme la perfection. Vous ne voyez pas tout cela. Mais vivre c'est vivre avec « ce qui est », et provoquer un changement radical dans ce qui est. Et cela n'est pas possible si vous avez un principe, un but, ou une image de la perfection. C'est du romantisme, cela n'a rien de spirituel. La spiritualité consiste à voir un fait tel qu'il est et à le transformer. Si je suis violent, j'en deviens conscient, je connais la nature, la structure, le pourquoi de la violence. Et rien que de la voir, j'y mets fin instantanément.

Q: La modification peut-elle être une fin en soi ?

K: Non, monsieur. Voyez lorsque vous avez un mal de dents, vous voulez y mettre fin, n'est-ce pas ? Vous ne vous créez pas l'idée ou l'image de la santé parfaite, d'une non-douleur absolue. Vous avez mal, c'est cela qui importe, pas le but.

12 septembre 1968.

Une de nos grandes difficultés est que nous ne posons jamais de questions fondamentales. Et s'il nous arrive d'en poser, nous ne trouvons jamais en nous-mêmes la compréhension totale d'un problème nous demandons à d'autres d'y répondre. Mais peut-être, ce soir, aurons-nous le temps d'aborder trois ou quatre problèmes fondamentaux et de voir si nous pouvons trouver leurs réponses nous-!!!mêmes, sans le secours de l'orateur ou de quelque autre personne. La plupart d'entre nous consultent trop facilement des autorités et pensent que c'est plus commode. Mais lorsqu'on y regarde de près, on voit qu'en ces matières l'autorité amène invariablement beaucoup de confusion et des contradictions. Il n'existe pas d'autorité qui puisse nous dire quoi faire ou comment penser à propos de questions fondamentales. Et il nous arrive de nous en moquer ou de passer à côté d'elles, n'étant pas profondément intéressés. J'essaierai d'exposer les questions fondamentales et de les examiner. Mais vous avez la responsabilité de pénétrer intimement dans ces questions, par vous-mêmes, et de pas accepter l'autorité du conférencier à aucun moment.

Je pense qu'il y a trois problèmes fondamentaux qui, si nous pouvions y répondre et les explorer dans nos propres vies, éclaireraient peut-être, du fait même de cette exploration, le désordre et les afflictions du monde. Alors ces questions n'auraient plus l'énorme importance qu'on leur accorde. Ces questions fondamentales sont qu'est-ce que vivre qu'est-ce que la mort ? qu'est-ce que la vie ? Il nous faudra pénétrer dans ces questions très profondément et y répondre par nous-mêmes, car elles nous provoquent fortement et nous ne pouvons pas leur échapper. Il nous faudra y répondre avec beaucoup de sérieux. Et pour explorer tout ce qu'elles comportent, nous devons, d'abord, avoir la liberté de le faire, d'enquêter, sans quoi il ne nous serait pas possible de voir où se trouve la vérité. On ne peut pas les aborder avec des théories ou des idéologies, car pour découvrir cette vérité on doit pouvoir regarder, observer en toute liberté, sans quoi on ne fait que parcourir le sentier des traditions, de l'autorité, de l'obéissance, qui n'a, en aucune façon, résolu le problème de la vie.

Donc, qu'est-ce que vivre ? Que veut dire vivre Pour savoir ce que cela veut dire, il faut examiner le fait lui-même, et ne pas dire que vivre devrait être ceci ou cela – ce qui ne serait qu'une supposition, une théorie. Tandis que si nous pouvions voir ce que notre vie est en réalité, cette vie quotidienne que nous vivons, une année après l'autre, nous pourrions agir sur elle, la prendre en main. Mais si nous imaginons ce qu'elle « devrait être », ou si nous pensons selon des notions acquises, des principes ou des idéologies, nous perdons notre temps. Si, au contraire, nous la voyons telle qu'elle est, non telle que nous aimerions qu'elle soit, peut-être pourrait-elle être transformée radicalement.

Lorsque nous observons « ce qui est », nous pouvons voir que nous sommes à la poursuite du plaisir, lequel est un des éléments les plus importants pour nous, presque l'élément essentiel. Nous le recherchons, presque tous. Nos valeurs, nos morales, nos éthiques, nos lois intérieures sont fondées sur le plaisir en tant que principe. Et avec lui – lorsque nous le recherchons comme étant la plus haute forme d'existence – coexistent non seulement la peur, mais aussi la souffrance. Toute notre vie, telle qu'elle est en ce moment, est centrée sur la poursuite du plaisir. Cela n'est pas une condamnation nous ne faisons que regarder, observer, explorer les raisons pour lesquelles l'homme, indéfiniment, le poursuit. Mais, en fait, qu'est-ce que le plaisir ? Nous devons, chacun de nous, répondre à cette question et aussi découvrir la raison pour laquelle il a une si grande place dans nos vies et

non déclarer que nous ne devrions pas le rechercher ou que nous devrions le refouler. Pourquoi la plupart d'entre nous le recherchent-ils ? Qu'est-ce que c'est que le plaisir ? Pourquoi devrions-nous le poursuivre ou ne pas le poursuivre ? Ce sont là trois questions qui se posent.

Qu'est-ce que c'est que ce plaisir sur lequel nos valeurs sont fondées, et qui nous semble si nécessaire ? (Celui de bien nous porter, les jouissances sexuelles, le succès en affaires, la célébrité... Observez-vous, je vous prie, ne vous bornez pas à écouter des mots voyez comment, invariablement, votre esprit s'oriente dans cette direction.) Pourquoi avons-nous admis que le plaisir a une part si extraordinairement importante dans nos vies ? La vie, voyez-vous, est une série d'expériences. Elles se succèdent tout le temps et nous évitons celles 'qui nous font souffrir, ou nous leur résistons, mais nous poursuivons obstinément, avec application, celles qui nous plaisent. Comment se produit ce sentiment ? Qu'est-ce que c'est ?

Vous voyez un coucher de soleil qui vous enchante. Cette expérience laisse derrière elle une mémoire. Cela a été, pour vous, une grande joie, un intense plaisir de contempler le merveilleux spectacle au-dessus des collines, des nuages tout éclairés. Le lendemain, vous voudriez que cela se répète... Je ne parle pas que de couchers de soleil, mais aussi du plaisir que vous pouvez éprouver sexuellement. Vous voulez que tout cela se répète. Cette répétition existe déjà – observez cela attentivement – lorsque la pensée s'y attache. Vous voyez un coucher de soleil, et il y a là un plaisir auquel la pensée revient en lui donnant de la vitalité, une continuité. Il en est de même des rapports sexuels et de toute autre forme de plaisir physique et psychologique. La pensée se met en action, crée l'image de ce plaisir et continue à l'entretenir. Mais la pensée, ainsi que nous le voyons, engendre aussi la peur. « J'ai peur de ce qui arrivera demain ; j'ai peur qu'on ne découvre certains actes que j'ai commis il y a quelques années. » Ces pensées au sujet de ce qui se produira et de ce qui s'est produit, qui me déplaît ou dont j'ai honte, entretiennent mes craintes.

La pensée, donc, donne vie et confère une continuité au plaisir ainsi qu'à la peur. C'est évident. Elle nourrit l'affliction, invite la douleur et recherche le plaisir. Notre vie – celle que nous vivons tous les jours, et non celle des théories ou de « ce qu'il faudrait faire », ou de ce que disent des religions ou des idéologies -, notre vie est un combat incessant entre le plaisir et la peur. Telle que nous l'observons, elle est remplie de souffrances, non seulement physiques, mais aussi de souffrances psychologiques, intérieures, qui interviennent dans ce combat. Le conflit entre le plaisir, la peur et la douleur constitue notre vie psychologique, et son expression extérieure est la société. Notre vie « telle qu'elle est » est une perpétuelle contradiction douloureuse avec, à l'occasion, quelques éclairs de joie. Et l'on se demande (et j'espère que vous vous le demandez aussi) si une telle vie peut prendre fin – avec ses haines, ses jalousies, ses avidités, ses ambitions – si elle peut être transformée en une autre sorte de vie ayant une dimension différente.

Peut-on mourir à tout le passé ? Car si vous observez le plaisir, vous voyez qu'il appartient au passé et au futur. Le moment même du plaisir est traduit en termes du passé ou du lendemain. Je ne sais pas si vous l'avez jamais remarqué. Et l'on se demande sérieusement s'il est possible de vivre une vie en laquelle il n'y a aucun conflit du tout, aucun conflit entre le plaisir et la peur. Non qu'il n'y ait du plaisir lorsqu'on voit de la beauté – un coucher de soleil, un nuage, un beau visage, un arbre au clair de lune – il y a une délectation à voir de telles choses de telles expériences ne peuvent être niées. Mais la pensée intervient et dit « Que cette chose est belle ! Je la veux encore. » Elle y revient, ainsi qu'elle le fait pour la

souffrance et la douleur. La question est donc la pensée, qui donne une continuité à la douleur et au plaisir, peut-elle cesser de nourrir le passé et le futur en tant que plaisir, souffrance ou peur ? Est-ce que je me fais comprendre clairement ?

Nous demandions ce qu'est la fonction de la pensée. La pensée a une réalité elle doit fonctionner. Dans l'ensemble de la sphère technologique, en ce qui concerne toutes les inventions, la pensée est importante. Plus on pense d'une façon claire, logique, saine, sans préjugés ou sentimentalité, plus la pensée a une importance si extraordinaire que sans elle nous ne pourrions pas rentrer chez nous ou aller à nos affaires. Toute l'accumulation des connaissances scientifiques disparaîtrait si nous n'exercions pas notre pensée. Mais a-t-elle une existence autre que celle-là ? Suivez-vous ma question ? Je sais que je dois penser, enregistrer des mots, une grammaire, etc, afin de me servir d'un moyen d'expression. La pensée est nécessaire. Mais psychologiquement, intérieurement, la pensée a-t-elle lieu de s'introduire ? Je vous en prie cette question est très sérieuse. Pourquoi la pensée devrait-elle intervenir pour donner une continuité à une expérience délectable ? Vous avez vu, hier, ce coucher de soleil merveilleux, avec ses couleurs extraordinaires. C'était un spectacle beau, vivant, vous y avez assisté, cette histoire finit là. Pourquoi la pensée devrait-elle s'y introduire et la transformer en un plaisir dont vous désirez la répétition le lendemain ? Parce qu'en regardant le spectacle, vous ne l'aviez pas vraiment vu : vous poursuiviez votre plaisir. Et l'image que vous conservez est celle de votre plaisir, non celle du coucher de soleil. Il en est de même des rapports sexuels. C'est exactement pareil pour chaque forme de plaisir. Cette pensée, qui engendre la peur, la douleur et le plaisir, a-t-elle donc lieu d'exister psychologiquement, intérieurement ?

La pensée, disions-nous, doit exister pour le fonctionnement de nos existences. Mais intérieurement, psychologiquement, du fait qu'elle engendre de la souffrance, de la douleur et cette perpétuelle course au plaisir – avec ses frustrations, ses déceptions, de la jalousie, de l'envie – elle n'a aucune place du tout, en cette dimension, à ce niveau. Si nous pouvions réellement n'exercer notre pensée qu'en cas de nécessité absolue, et le reste du temps observer, regarder, de sorte que la pensée (qui est toujours vieille et qui fait obstacle à l'expérience vécue) se détache de nous, cela nous donnerait la possibilité de vivre totalement l'instant de l'expérience, lequel est toujours le « maintenant ».

La question suivante est : « Qu'est-ce que la mort ? » Pourquoi avons-nous si peur de mourir ? Nous mourrons tous. La science pourrait peut-être inventer quelque produit ou quelque traitement qui prolongerait pour l'homme sa misérable petite vie. A la fin il y aura toujours la mort, mais personne n'en parle, car on en a peur. Cependant, nous voulons savoir la vérité au sujet de la mort, comprendre pourquoi la pensée en a fait cette redoutable image. Il y a, voyez-vous, votre existence, cette vie si laide, confuse, contradictoire, avec ses guerres, ses destructions, ses haines. Et si vous avez quelque talent, une habileté d'une sorte, qui vous donne du plaisir, en cela aussi il y a de la souffrance. Telle est notre vie, nous nous y sommes faits, et la pensée se dit à elle-même : « Je ne sais pas ce qu'est la mort, je l'éloignerai de moi autant que possible. » Étant effrayée par l'inconnu, elle invente un grand nombre de théories. Tout le monde asiatique croit en la réincarnation, c'est-à-dire que l'on renaît, avec tout ce que cela comporte de théories complexes. Et le monde chrétien a ses propres voies d'évasion devant le fait réel de la mort. La peur qu'on en a a été créée par la pensée qui dit : « Je ne connais que le passé, le connu, la vie quotidienne, les mémoires, le souvenir des choses, du plaisir et de la douleur. Je ne connais que ce passé, qui est vieux. Je ne sais pas ce qui arrivera demain ou dans trente ans. J'écarte donc de moi, autant que je le peux, l'idée de la mort. »

Ainsi, la pensée est fragmentée.

Est-il donc possible de découvrir ce que veut dire mourir, psychologiquement ? L'organisme physique qui s'use, se fatigue, etc., se détériorera inévitablement par la maladie, des accidents, la vieillesse. Comme c'est étrange que nous redoutions tellement la vieillesse ! Car nous la redoutons, n'est-ce pas Et à mesure que nous vieillissons, comme nous devenons laids, comme nous nous couvrons de bijoux, de perruques, faisant semblant d'être de nouveau jeunes ! Il y a une grande tristesse en cela, car cela indique que nous n'avons jamais vécu, que nous ne savons même pas ce que c'est que vivre. C'est pour cela que la vieillesse nous fait peur. Est-il donc possible, psychologiquement, de mourir à tout ce que nous connaissons Car c'est ce qui arrivera lorsque nous mourrons. Nous abandonnerons notre famille, nos expériences, nos ambitions, nos accomplissements, et Dieu sait quoi encore. Nous ne pouvons pas discuter avec la mort, lui demander de retarder le moment inévitable. Nous pouvons nous évader en pensant « je vivrai dans l'au-delà », ou « je ressusciterai », ou « je serai ceci ou cela ». Ce ne sont que des théories, des concepts psychologiques fantaisistes, sans aucune réalité.

Mais est-il possible de mourir à tout ce qui est connu psychologiquement ? Avez-vous jamais essayé de le faire ? De mourir à un plaisir, à une expérience particulière que vous chérissez ? A la laisser tomber, aisément, avec bonheur, sans lutte ? Car ce serait un état morbide, masochiste, s'il n'était accompli sans effort. Mais si vous ne faites pas cela, vous ne savez pas ce qu'est vivre. Voyez le terrible chaos que nous avons fait de la vie la fragmentation, la laideur, la brutalité de tout cela. Mais si nous pouvions mourir intérieurement à tous les attachements de la famille, de notre situation, de nos succès, nous serions libérés du connu, qui est toujours le passé. Si nous pouvons mourir au connu, peut-être saurons-nous ce que veut dire vivre. Vivre devient alors une chose toute différente de cette société meurtrière, pleine d'injustices, de guerres, d'immoralité. Parce que, lorsque l'on meurt au connu, peut-être peut-on savoir ce qu'est l'amour. l'amour n'est pas ce que nous connaissons dans l'état actuel des choses la jalousie, l'envie, les soupçons, l'anxiété et la recherche du plaisir. Lorsque l'amour réel existe, le plaisir est une tout autre chose. Mais si vous donnez la primauté au plaisir, l'amour s'envole par la fenêtre. Et sans ce fondement d'amour, sans cette mort de toutes les minutes à ce que nous avons accumulé, nous ne pouvons pas vivre une vie de rectitude dans notre comportement. C'est cela le fondement nous pouvons ensuite aller dans une dimension toute différente. Alors la méditation a tout à fait un autre sens. Car la méditation n'a aucun rapport avec les choses fantaisistes dont on parle ; elle consiste à vider l'esprit du connu, et il est alors jeune, frais, innocent, vivant ; il n'est plus prisonnier du connu, mais il se sert du connu comme instrument, non pour en faire un profit.

Dans ce vide, la vérité a un sens très différent : ce n'est pas une chose de l'esprit, de l'intellect... Mais pouvons-nous, maintenant, car notre temps est limité, discuter de ce qui a été dit, ou voulez-vous poser des questions sur d'autres sujets ?

Q: Je crains la mort parce que j'aime la vie.

K: Je crains la mort parce que j'aime la vie. C'est la question. Commentez-la. Aimez-vous la vie ? L'aimez-vous ? Il y a ce soldat au Viêt Nam et en Tchécoslovaquie : les Tchèques sont opprimés, on leur nie la liberté. L'homme, sur le champ de bataille, peut être tué à n'importe quel moment, et vous, allant à votre bureau tous les jours de votre vie, pendant trente ou quarante ans...pensez à combien c'est ennuyeux ! Ce que vous aimez, est-ce cette vie de

conflits et de misères ? Est-ce de l'amour, ce désordre hideux que nous créons ? Ne dites pas que ce n'est pas un chaos : peut-être avez-vous une demeure très confortable et beaucoup d'argent ou, peut-être, vous battez-vous pour un emploi, dans un esprit de compétition, poussé par l'envie. Est-ce cela que vous aimez ? Et l'amour est-ce la vie ? Pouvez-!!!vous haïr quelqu'un ? Tueriez-vous, supprimeriez-vous une autre vie ? Lorsque nous disons que nous aimons la vie, nous – qui le disons – sommes cet affreux désordre de la vie, que nous avons installé en tant que plaisir, douleur et souffrance. Voilà ce qu'il en est.

Ah ! si l'esprit pouvait se libérer de tout cela, être libre, vide du connu ! Pour la plupart, nous redoutons d'être seuls, nous avons peur de nous aventurer seuls et d'être nous-mêmes, seuls avec nous-mêmes, car nous pourrions nous voir tels que nous sommes et cela nous effraie. Alors nous nous entourons de télévisions, de téléphones, Dieu sait de quoi encore..., avec des dieux, des écritures sacrées, des citations, et un savoir infini à propos de choses qui n'ont en réalité aucune importance, et c'est cela que nous appelons la vie, et c'est à cela que nous nous accrochons. Il est évident que nous sommes effrayés par la mort, non parce que nous aimons la vie, mais parce que nos petites ambitions, nos travaux et nos divertissements finissent avec elle. Et c'est cela qui est triste dans notre existence à quel point nous avons peur. Alors nous inventons de très jolies histoires, car nous ne nous sommes jamais dit que vivre c'est mourir. Vivre pleinement, complètement, c'est mourir à toutes ces absurdités... Avez-vous une question à poser ?

Q: La peur est-elle justifiée ?

K: Je ne sais pas très bien ce que cela veut dire. Le savez-vous ? Est-ce que vous dites qu'il est nécessaire de se protéger physiquement ? On ne se jette pas sous un autobus à moins d'être un peu... bizarre. La peur est-elle jamais justifiée ? Je ne vois pas pourquoi elle devrait être justifiée. La peur est-elle justifiée, la peur est-elle justifiable ? Avoir peur de quelque chose que j'ai fait, dans le passé, que je ne veux pas que vous sachiez ? Je ne veux pas que vous sachiez que j'ai été un imbécile ou que j'ai commis dans le passé un acte dont j'ai honte... Mais si vous l'apprenez, eh bien, quoi ? Pourquoi devrais-je avoir peur de ce que vous pensez ? Voyez-vous, j'ai une image de moi-même une merveilleuse image de droiture et de noblesse, et je ne veux pas que vous pensiez qu'elle n'est pas ce que je crois que je suis.

... Poser une question est assez facile. Vous pouvez aisément en articuler une quelconque. Mais poser la bonne question est une des choses les plus difficiles. Ce n'est pas que je veuille vous interdire de m'interroger. Mais la question essentielle ne peut présenter que lorsqu'on a, soi-même, pénétré et examiné de très près ce qui a été dit.

Alors la réponse est là et vous n'avez même pas besoin de poser la question. Mais vous devez, n'est-ce pas interroger, vous informer, non seulement au sujet de ce qu'est un gouvernement ou de ce que sont les rapports avec votre femme ou votre mari, ou avec d'autres personnes, mais au sujet de ce qui est réellement vital, comme par exemple de ce que sont les relations entre les êtres. Que sont-elles ? Je ne sais pas si vous vous l'êtes jamais demandé. je vous le demande maintenant. Que sont-elles, et non seulement celles entre conjoints, mais celles entre voisins, celles qui existent dans la société ? Qu'est-ce que c'est qu'être relié ? Pouvons-nous voir cela de près ? Le voulez-vous ? Êtes-vous sûrs que cela ne vous troublera pas ? Je crains que cela ne vous cause une perturbation. oh si !... Cela vous en causera une, je vous le montrerai dans une minute.

Avoir des liens de relation avec quelque chose, qu'est-ce que cela veut dire ? Quels liens

vous reliez aux étoiles ? Je ne parle pas d'astrologie, mais simplement des étoiles ? Quel rapport y a-t-il entre vous et le nuage, le soir, lorsque vous le voyez s'illuminer ? Quels sont les liens avec votre femme ou votre voisin ? En avez-vous ? Avez-vous un lien quelconque avec votre femme ou votre mari ? Il y a un lien entre le nuage et vous, parce que vous avez déjà vu des nuages, vous disposez de la mémoire et du mot. Lorsque vous dites, ensuite « c'est ma femme, c'est mon mari », de quel lien s'agit-il ? Vous avez une image de votre femme et elle en a une de vous. Le mari a élaboré, au cours de nombreuses années, une image de son épouse, avec ses plaisirs, sexuels et autres, son confort, son ennui, son avidité, ses remontrances, et tout le reste. Et elle en a une de lui. Il y a un lien, mais entre deux images, celles qu'ils ont l'un de l'autre. Les rapports réciproques sont des rapports entre deux images (non ?... Vous êtes très silencieux !). Et c'est ce que vous appelez des relations humaines. Elles engendrent de l'angoisse, de la peur, de la jalousie, la crainte de la solitude, celle de n'avoir pas de compagnon. Nous établissons ces relations légalement, et elles deviennent hautement respectables. Mais ce sont des relations d'images. De même, lorsque vous regardez un nuage, un arbre, une belle fleur, vous regardez avec l'image que vous avez de cette fleur, de ce nuage, de cet arbre.

Les êtres humains, en fait, sont-ils en relation les uns avec les autres ? Être en relation veut dire être en contact. On peut avoir sexuellement, physiquement, des contacts, mais cela ne constitue pas une relation. Nous parlons de relations dans lesquelles n'interviennent pas d'images entre une personne et l'autre. Je ne sais pas si vous l'avez jamais essayé. Faites-le. N'ayez aucune image de votre femme, de votre mari, de votre voisin, de qui que ce soit ; regardez simplement, voyez directement, sans images, sans symboles, sans la mémoire d'hier, sans ce qu'elle a dit de vous, ou ce que vous avez dit d'elle, sans les agencements réciproques, etc. Lorsqu'on est dépouillé de tout cela, des relations vraies deviennent possibles, car alors tout y est neuf, rien n'appartient plus au passé mort.

Q: Que ressent-on après la mort ?

K: Vous dites quelle est votre idée, quelle est votre opinion, selon vous que devient-on lorsqu'on meurt ? C'est bien cela, monsieur ?... Je crains que vous n'ayez pas suivi ce qui a été dit précédemment. Monsieur, lorsque nous ne savons pas ce qu'est vivre, nous voulons savoir ce qu'est mourir et ce qui se passe après la mort. Mais lorsque nous savons comment vivre, alors vivre c'est mourir, sans quoi la vie n'est pas vécue. Ressentir quelque chose est dans l'actuel, dans l'immédiat éprouver de la colère, la sentir intensément, est dans le présent. Mais que se produit-il ? Je ressens de la colère ; il y a un état de ce que j'appelle colère – veuillez écouter ceci – ce mot colère est relié au passé vous reconnaissez la colère et lui donnez un nom parce que vous avez déjà eu l'expérience de cet état, auquel est attaché ce nom. Lorsque vous le désignez de ce nom, vous l'observez avec la mémoire d'autres colères. Pouvez-vous observer ce sentiment sans le classer, sans lui donner un nom ?... Que se produit-il après la mort ? C'est la question posée. Nous pouvons nous complaire à des opinions et dire : « Voici ce que je pense et voilà ce que vous pensez. »

D'une part, il y a l'opinion intellectuelle, rationnelle, matérialiste « Il n'y a plus rien, quand vous mourez, vous mourez » d'autre part il y a les soi-disant spiritualistes qui ont des idées, des opinions, des croyances. Mais ni le matérialiste qui dit que la vie s'achève à la mort, qu'il n'y a plus rien après, ni celui qui dit qu'après, des choses extraordinaires se passent, que vous vivrez sur un nuage ou que vous vous réincarnez, vous donnent la vérité : ce ne sont là que des opinions. Pour découvrir la vérité en cette affaire vous ne devez appartenir ni aux

croyants, ni aux intellectuels purs, aux commentateurs rationalistes: l'esprit doit être beaucoup plus subtil, beaucoup plus sensitif, pour savoir la vérité. Un tel esprit sait ce qu'est vivre en mourant tous les jours.

Q: Quelle valeur accordez-vous aux sciences sociales et à l'étude de l'homme ?

K: Monsieur, quand vous avez tout un laboratoire en vous-même, pourquoi voulez-vous « étudier l'homme » Etudiez-vous vous-même, être humain complet, avec toute la complexité, la beauté, l'extraordinaire sensibilité qu'il y a en vous. Pourquoi voulez-vous étudier ce que d'autres disent au sujet de l'homme ? L'humanité entière est en vous. Et vous, en vos relations avec d'autres, vous êtes la société. Vous avez créé ce monde terrible, affreux, qui a perdu toute signification, et c'est pour cela que des jeunes se révoltent à travers le monde. Pour moi, c'est une vie si dénuée de sens ! La société que l'homme a créée est le résultat de ses propres exigences, de ses impératifs, de ses instincts, de ses ambitions, de son avidité. Vous pensez qu'en lisant tous les livres qui traitent de l'homme et qu'en entreprenant des études de sociologie, vous vous comprendrez. Ne serait-il pas beaucoup plus simple de commencer par vous-même ? Regardez-vous tel que vous êtes, sans aucune condamnation ou justification, regardez simplement, observez votre façon de parler, de raisonner, de discuter, voyez tous vos préjugés, vos ambitions... regardez simplement. Vous avez là toute l'histoire de l'homme, directement en vous, et si vous ne vous connaissez pas directement, vous ne pourrez pas créer un nouvel ordre social. Je ne dis pas de vous abstenir d'étudier la sociologie, ce que des personnes ont écrit sur l'homme, etc. Personnellement, je n'ai rien étudié de tout cela – vous avez tout en vous-même. Regardez, et vous saurez beaucoup... Monsieur ?

Q: Les êtres humains sont-ils égaux ?

K: Le sommes-nous Vous êtes très habile, je ne le suis pas. Vous êtes très sensitif, vous êtes bizarre, vous pouvez penser merveilleusement, d'une façon claire et rationnelle, je suis plein de préjugés, mon caractère et mon tempérament m'entravent : vous avez un emploi plus lucratif que le mien, une voiture plus grande, une maison plus vaste que la mienne. Votre cerveau est supérieur au mien...

Y a-t-il une égalité entre nous Des conditions égales pourraient parfois se produire, mais pourquoi comparons-nous, pourquoi dois-je me dire que vous avez un cerveau meilleur que le mien Pourquoi suis-je jaloux de vous ? Par comparaison ? Il est évident que nous sommes façonnés par la notion de comparaison, depuis l'enfance, à l'école, en affaires, dans l'Église où existe un système hiérarchique allant du curé jusqu'au pape, etc., mais pourquoi vivons-nous toujours en comparant ? Notre esprit peut-il cesser de comparer ? Alors seulement y aurait-il une possibilité d'égalité, mais pas tels que nous sommes.

Q: Nous avons dit que vivre c'est mourir, mais qu'advient-il à l'âme après la mort ?

K: Tout d'abord vivre c'est mourir. Examinons cela. Est-ce que je vis lorsque je vis toujours dans le passé, lorsque le passé est toujours là avec ses mémoires, ses souvenirs ? Est-ce cela, vivre Ou, lorsque je vis dans le futur, pensant à ce que je devrais être ; à ce que je dois devenir, à ce que sera ma situation, ou à l'énergie que j'avais dans le passé, ou à la puissance que j'aurai dans l'avenir, est-ce que je vis ? On ne vit vraiment qu'en mourant au passé et à l'avenir. Alors a-t-on une possibilité de vivre complètement dans le présent, c'est-à-dire dans l'intemporalité. Et lorsqu'on vit ainsi, la mort existe-t-elle ? Les uns distinguent l'âme et l'esprit et il y a tout le monde communiste instruit selon d'autres idéologies, conditionné de façon à ne pas croire à un esprit distinct d'une âme. Vous y croyez parce que

c'est ainsi que vous êtes conditionnés. L'âme existe-t-elle ? Veuillez suivre ceci ; ne dites pas que ce sont des sottises, mais examinez, étudiez la question. L' « âme », qu'est-ce que cela veut dire ? Quelque chose de permanent, à quoi on peut ajouter ou dont on peut retrancher quelque élément, mais qui a une qualité de durée infinie, à la façon dont les hindous, dans le monde asiatique parlent d'un âtman? Ils sont conditionnés par ce mot en Orient, et vous êtes conditionnés, ici, par le mot « âme ». Il nous faut examiner cela de très près, sans crainte de mener notre enquête, c'est-à-dire sans conditionnement, afin d'avoir une liberté de vision.

Y a-t-il en vous un état permanent, une qualité qui demeure sans discontinuité, que vous appelez « âme », ou esprit immortel? Existe-t-il rien de permanent ou est-ce la pensée qui attribue une durée sans fin à quelque chose de particulier ? Vous prolongez indéfiniment le passé en y pensant : le passé, votre femme, votre mari, votre maison, ou autre chose. Et cela devient permanent. La pensée fait durer n'importe quoi. Je ne sais pas si vous avez jamais essayé de placer un bout de bois sur votre cheminée, avec une fleur devant. Faites-le pendant quelque temps, faites-le avec beaucoup de dévotion, avec un grand respect pour ce bâton, et voyez l'importance extraordinaire qu'il prendra. C'est ainsi, parce que nous y pensons, que deviennent importants nos dieux et nos âmes. Nous sommes ici parmi des personnes qui sont remplies d' « âme » et d' « esprit ». Les hindous, avec leur âtman sont parmi les gens les plus matérialistes, car ils rendent un culte à la pensée, et la pensée est toujours vieille. Elle n'est jamais neuve car elle est une réaction de la mémoire, et la mémoire est la cendre refroidie d'hier.

Lorsque nous considérons ce qu'on appelle l' « esprit », l' « âme », l' « âtman » , sans créer de catégories, nous pouvons voir la totalité de la vie sans la fragmenter, sans la morceler. Alors nous voyons qu'existe une beauté au-delà du temps, au-delà de la pensée.

Q: Ai-je raison de dire que la vie est éternelle, que la mort n'existe pas ?

K: La mort n'existe pas ?... Vous mourrez un de ces jours. Je peux espérer que cela ne vous arrive pas... (Rires.) mais nous mourrons tous. Et vous dites que la mort n'existe pas ! Au Viêt-nam des personnes sont tuées. Disent-elles que la mort n'existe pas ? Je pleure, je suis dans la solitude, suis malheureux; est-ce que je dis que la vie est éternelle ? La vie ? Cette vie ? Celle qui consiste aller tous les jours à mon bureau ? Ces luttes, ces préjugés, cette haine, cette jalousie, cette détresse, cette douleur ? Est-ce cela que vous souhaitez être éternel ?... Et cela, c'est tout ce que nous connaissons tant que nous ne mourrons pas à cette vie-là, non pas théoriquement, mais en mettant fin à nos ambitions, à notre avidité, à nos préjugés, à nos opinions. Si vous faites cela, vous pouvez aller très loin, car votre conscience peut voyager d'une façon illimitée. Mais vivre cette existence que nous menons, et dire que la vie est éternelle, ne conduit qu'à des divisions, à de l'hypocrisie, à un état d'irréalité.

Q: L'homme sait qu'il doit mourir. Pourquoi ne pas mettre fin à sa vie tout de suite et quitter pour de bon la société ?

K: Me suggérez-vous que, puisque je dois mourir dans dix ou quinze ans, je ferais aussi bien de me suicider maintenant ? Est-ce cela ? Et puis-je quitter pour de bon la société ? Pouvez-vous vous situer en dehors d'elle ? Savez-vous ce que c'est qu'être un étranger à la société ? Je veux dire n'y avoir aucune part, n'y occuper aucune position, dénier complètement et totalement sa moralité établie sur la haine et la jalousie, la refuser, être en dehors d'elle? Cela veut dire ne pas haïr, ne pas avoir de préjugés. Alors on peut être en dehors de la société, en être détaché. Pouvez-vous faire cela Monsieur, mourir au passé ne

veut pas dire se suicider. Si vous mourrez à toutes les stupidités, aux brutalités, à l'arrogance, à l'orgueil, à la violence, si vous faites cela, vous êtes immédiatement, psychologiquement, intérieurement, en dehors de la société, quand même vous mettriez une cravate et un costume pour aller au bureau en vue de gagner de l'argent. Lorsqu'on fait cela, on n'appartient pas à cette structure.

Q: Je sais comment le passé s'introduit dans ma vie, et pourtant je continue comme d'habitude.

K: Pourquoi ? Vous – pas vous, Madame, je parle impersonnellement – vous êtes mariée et vous avez une image de votre mari, comme il en a une de vous. Pouvez-vous briser cette image, mettre fin tout de suite, immédiatement ? Vous ne le- pouvez pas, car vous vous y accrochez; vous seriez terriblement bouleversée si vous n'aviez pas d'image du tout. Il y a, en celle que vous avez, souvenir particulier de plaisir, qui continue à vivre en vous, et vous êtes ce souvenir, vous en faites partie. Et vous demandez : « Comment se fait-il que, bien que je sache que le passé est partiellement stupide, je continue à l'entretenir en moi ? » C'est parce qu'il y a de la peur à abandonner quelque chose, parce que vous craignez la solitude, parce que vous avez la mémoire de ce que vous avez été.

Écoutez ceci, je vous prie. Ce que vous êtes maintenant est la somme de vos mémoires, et sans ces mémoires, vous n'êtes pas. Qu'êtes-vous ? Je ne sais pas si vous vous êtes jamais regardés. Si vous le faites, vous verrez que vous êtes un ensemble de mémoires celles qui se rapportent au passé, ou celles qui se rapportent à ce que vous serez dans le futur, qui sont projetées par le passé. Cela, c'est tout ce que vous êtes un agrégat de mots, de mémoires. Je regrette de le dire si brutalement. Et si vous dites que vous mourrez ou ne mourrez, ou que vous éliminerez tout le passé et le futur, que serez-vous, alors ? C'est cela, la vraie question : que serez-vous ? Pour savoir ce qu'alors vous serez, il vous faudra mourir au passé et au futur, et vous saurez par vous-mêmes, vous le saurez en cette région où la pensée ne pénètre pas, en cet état qui est quelque chose de totalement nouveau, instantané.

17 septembre 1968.

Entretien a Morcelo (Porto Rico)

1

Je ne sais si vous avez regardé ces collines parsemées de maisons. Elles sont assez belles et d'aspect paisible. Elles ne sont pas construites par la pensée, mais se trouvent simplement là. Et vous venez ici pour qu'on vous parle, pour qu'on vous dise des choses, pour qu'on vous informe et qu'on vous persuade; pour être endoctrinés. Vous êtes à la recherche de convictions, mais je crains de ne rien pouvoir vous donner dans ce sens. Vous étiez assis, avant la réunion. dans un silence qui n'était pas du tout naturel. Quelqu'un a dû vous dire : « soyez silencieux, ne parlez pas, cette réunion est très sérieuse », et vous vous êtes tus aussitôt ; j'entendais, de la maison où je me trouvais, le bruit que vous faisiez; puis lorsqu'on vous a demandé de vous taire, vous vous êtes tus instantanément. C'est vraiment terrible! Il faut qu'on vous dise comment vous comporter. Si vous étiez tant soit peu sérieux, vous vous tiendriez tranquilles tout naturellement, sans que l'on ait à vous demander de rester assis, de ne pas applaudir, de ne pas faire ceci ou cela... Ceux qui sont spontanés et sérieux devant ces collines, ces beaux nuages, ces espaces ouverts et ce ciel bleu sont instinctivement tranquilles.

Je vous prie donc de ne pas chercher ici des convictions, un endoctrinement, une nouvelle idéologie. Conversons plutôt, à la façon de deux amis, assez sérieux, qui se rencontrent et qui désirent explorer ensemble les nombreux problèmes qui affectent tout le monde. Aucun de ces deux amis ne cherche à convaincre l'autre de l'excellence de son point de vue, ou à lui démontrer que lui seul a raison. Je pense que cela doit être très clair entre nous. Vous êtes libres de discuter, de dire ce bon vous semble, libres d'observer, non seulement les collines et les nuages et le ciel bleu, mais aussi de vous voir vous-mêmes en toute franchise, faute de quoi vous seriez hypocrites, ce que vous penseriez serait contraire à vos sentiments, vous revêtiriez un masque de silence, de sérieux, vous prétendriez être ce que vous n'êtes pas.

Je voudrais aborder certains problèmes, et peut-être si vous le désirez, pourrions-nous explorer ensemble, non seulement leur beauté mais leur complexité et, s'il est possible, trouver leur solution.

C'est pour cela que nous sommes ici. Tout d'abord laissez-moi vous dire que nous nous laissons si facilement persuader ! Nous obéissons, nous acceptons si vite un conformisme ! C'est un des conditionnements que nous impose la société, au moyen de sanctions religieuses variées, d'inhibitions sociales, de sorte que nous ne sommes pas conscients de nos propres problèmes, de nos sentiments réels ou de ce que serait une pensée claire. Voici donc un de nos problèmes : devenir conscients de ce que nous sommes, au lieu d'accepter ce qu'on nous en dit. La société et les Églises à travers le monde ont contraint l'homme à penser selon certains modes; il nous faut nous dépouiller de tout cela, nous dénuder, rejeter tous les masques, tous les habits dont on nous a revêtus, être lucides à notre propre sujet, sans voir selon notre réalité. C'est là un de nos problèmes.

Savez-vous ce que veut dire être lucide ? Cela veut dire être conscient, voir, observer tout ce qui est au-dehors, ces feuilles dans le vent, ces collines, leurs formes, ces maisons insignifiantes, ces vilaines routes comme des cicatrices sur les collines : simplement observer autour de soi. Faites-le, je vous pris, pendant cet entretien. Et voyez les couleurs, formes des

nuages, le cyprès, ces deux cyprès, la, debout, et la couleur de leur feuillage, et ces papillons, les uns bleus et les autres jaunes. Observez tout cela, observez les-personnes assises auprès de vous, les manteaux, ce que portent les femmes, les couleurs, et vos réactions. Observez le monde extérieur, soyez conscients de ce qui est au-dehors de vous, et soyez lucides, si vous le pouvez, quant à vos réactions à tout : pourquoi vous aimez ceci et n'aimez pas cela, telle couleur ou telle colline et les courbes et les replis de ces collines – observez vos réactions et comprenez pourquoi vous les avez, sans vous dire que c'est bien ou mal, sans les condamner, les juger ou les évaluer ; voyez-les simplement. Ce n'est pas trop difficile, car en regardant un arbre ou une colline, on peut en être conscient sans jugement, du fait que l'on n'est pas personnellement et profondément en cause. Mais lorsqu'on se regarde soi-même, et les réactions que l'on a, tout devient personnel, subjectif, très intime, et l'on n'est pas capable de se voir tout à fait objectivement.

Voici un de nos problèmes regarder le monde autour de nous, les politiciens, leurs absurdités, leurs futilités, leurs promesses, leurs ambitions personnelles regarder tout ce qui nous est extérieur, puis devenir lucides en ce qui concerne nous-mêmes et nos réactions, et observer ces réactions sans les juger en aucune façon. C'est cela qui est difficile, parce que nous reconnaissons les choses que nous regardons. Par exemple, lorsque vous voyez un arbre, vous le nommez n'est-ce pas ? Vous dites c'est un cyprès, un oranger, un bananier » et le fait même de le nommer vous empêche de le regarder. Faites cela pendant que nous parlons, cela peut être très amusant.

Lorsque vous nommez une chose, le mot vous distrait, vous éloigne de l'observation. Lorsque vous dites « un cyprès », vous regardez l'arbre à travers le mot, donc vous ne le regardez pas vraiment, mais à travers l'image que vous avez construite et cette image vous empêche de voir. Il en est de même lorsque vous essayez de vous regarder sans l'intervention de l'image que vous vous faites de vous-mêmes. C'est une vision étrange et très troublante : vous voir tels que vous êtes dans un accès de colère ou de jalousie, voir ce sentiment sans le nommer, sans le situer dans une catégorie ; lorsque vous le nommez, vous observez l'état actuel de ce sentiment à travers la mémoire d'une chose connue. Je ne sais pas si vous suivez cela. Lorsque vous nommez un sentiment vous n'êtes pas en train d'observer ce que vous ressentez, car vous regardez à travers une mémoire qui a été accumulée au cours de sentiments similaires.

Ainsi on n'est jamais en contact avec l'arbre ou avec soi-même. Est-ce suffisamment clair ? Car c'est important, comme vous le verrez tout à l'heure, si vous entrez plus profondément dans la question. Le mot, c'est-à-dire le symbole, la description, n'est pas la chose directe. Le mot « arbre » n'est pas l'arbre, et nous risquons de tomber dans le piège du mot, car le mot nous empêche d'être en contact intime avec l'arbre. Et lorsque nous regardons en nous-mêmes – s'il nous arrive jamais de le faire – et que nous pensons « ceci est mal, ou au contraire bien car j'ai de bonnes raisons d'être en colère, ou envieux », ces mots empêchent le contact avec ce sentiment, et il y a donc une division entre l'observateur et l'observé. Est-ce suffisamment clair ? Une division entre l'observateur et l'observé engendre un conflit, n'est-ce pas « Je suis en colère. » Ce mot « colère » est déjà une condamnation. Donc lorsque je dis : « je suis en colère », je me suis séparé du sentiment que j'ai appelé colère. Il y a une division entre l'observateur et la chose observée qui est la colère. Dans cette division, toutes sortes de complexités surgissent. Je vous expliquerai ce que je veux dire. Lorsque je pense : « je suis en colère », j'ai extériorisé mon sentiment je me suis en tant qu'observateur, séparé de lui. En cette séparation, je le condamne. En cet état, il y a une condamnation, ou une justification,

donc un conflit que vous essayez de supprimer ou de justifier. Ainsi la cause des conflits dans l'esprit humain est cette division entre l'observateur et l'observé, et tant qu'existent des conflits, des combats de n'importe quel ordre, ils provoquent des distorsions dans l'esprit.

Éliminer les distorsions – ou manque de clarté – qui constituent les conflits, être affranchi des conflits c'est n'avoir pas de séparation entre l'observateur et l'observé. Alors l'esprit est capable de regarder les choses sans la distance du temps... Est-ce du grec pour ...? vous Lorsque l'on dit de quelqu'un qu'il est communiste, ou russe, ou lorsqu'on condamne avec colère, ou qu'on justifie, ce que les Russes ont fait en Tchécoslovaquie, lorsque vous êtes l'observateur et le Russe l'observé, votre idéologie particulière et la sienne vous interdisent de vous voir l'un l'autre sans division.

Vous savez, des personnes prennent du L.S.D. et d'autres drogues. Je n'en ai jamais pris, parce qu'à mon sens, ce serait un manque de maturité; ce serait trop enfantin. Mais lorsqu'on a parlé à un grand nombre de ceux qui en ont pris, on se rend compte que ce qui a réellement lieu c'est que l'espace entre l'observateur et l'observé disparaît. Alors on voit l'arbre avec une étonnante clarté, on voit les couleurs comme on ne les avait jamais vues, on se déplace dans une nouvelle dimension chimique et c'est pour cela que la drogue est si répandue. Elle vous donne un élan, un sentiment de formidable vitalité, une qualité d'observation ce que l'on voit est bien plus aigu, bien plus intense, les couleurs sont incroyables. Parce qu'il n'y a pas de conflit, il n'y a pas de séparation, mais une perception immédiate.

De même, lorsqu'on peut se voir avec une clarté en laquelle il n'y a pas de division entre l'observateur – ou penseur – et les pensées observées, on voit la réalité de ce qui est, et en cet état tout conflit disparaît. La personne qui pourrait faire cela découvrirait que la compréhension n'est pas un processus mental, une assertion verbale au niveau de l'intellect.

En voilà assez pour l'instant. Pouvons-nous en discuter, conclure et passer à autre chose ?

Q: Êtes-vous en train de vous identifier à l'arbre ? Vous identifiez-vous, subjectivement, à la colère, etc. ?

K: Je me demande ce que nous entendons par ce mot « identifier ». S'identifier à quelque chose c'est-à-dire m'identifier à l'Inde, aux événements qui ont lieu en Inde, à la pauvreté, à la corruption, au mauvais gouvernement, à l'effroyable situation de ce pauvre pays ? M'identifier à tout cela comme vous vous identifiez à ce pays, ou au christianisme, ou à je ne sais quoi ? Pourquoi voulons-nous, tout d'abord, nous identifier à quoi que ce soit ? Il est important de discuter de cela. Pourquoi voulons nous nous identifier à « ma femme », « ma maison », « mon pays », « mon Dieu », ou à autre chose ? Pourquoi ?

Tout d'abord, pourquoi est-ce que je veux m'identifier à quelque chose ? Si je ne m'identifie pas à mon pays, que se produit-il ? Je me sens perdu, n'est-ce pas ? Je me sens seul, un étranger, craintif, abandonné, je pourrais perdre mon emploi. Je m'identifie donc à mon pays, cela me donne une certaine vitalité, une certaine forme de résistance et je sens que j'appartiens au troupeau. Être seul est très difficile et entraîne un grand nombre problèmes. S'identifier avec quelque chose d'extérieur, c'est, en réalité, s'identifier à ce qui pourrait donner une sécurité. Cette sécurité donne une certaine satisfaction.

Or, lorsque j'observe un arbre, est-ce que je m'identifie à lui? Je ne suis pas cet arbre, évidemment cela serait par trop stupide. Je ne suis pas ce cochon qui passe sur le chemin. J'observe, je suis attentif, l'espace entre l'observateur et l'observé disparaît et je vois la chose

beaucoup plus intimement, je la vois davantage, avec plus d'énergie, de vitalité, d'intensité. Cela ne veut pas dire que je m'identifie à elle.

Q: Y a-t-il des degrés de lucidité ?

K: Non. Vous êtes conscient de cet arbre, ou vous ne l'êtes pas. Voyez-vous, nous donnons à ce mot, lucidité, une signification extraordinaire. Je suis « conscient » de cet arbre. Il est là et je suis ici.

Je n'en suis conscient que lorsque j'y applique mon attention. Mais je peux le voir sans y attacher d'importance, simplement en passant. Soyons très simples en ces matières. J'observe le politicien, ses promesses, sa vanité, son ambition, comment il veut saisir le pouvoir : il ne croit pas un mot de ce qu'il dit, il agit pour son propre compte. Je l'observe et je vois ce qu'il est. Si je veux être comme lui, un politicien, c'est alors que je m'identifie à lui. Comme, en général, nous sommes des politiciens de cœur, l'identification serait très facile. Mais si je vois l'absurdité, les artifices, la vanité de ce qu'il dit. il n'y a, de lui à moi, aucune relation.

Q: Devenez-vous l'objet ?

K: Non, vous ne devenez pas l'objet. Oh grand Dieu ! pensez à ce que ce serait !

Q: ...L'observateur et la chose observée sont un.

K: Non, monsieur, je n'ai pas dit que l'observateur et l'observé sont un. J'ai dit que lorsque l'espace disparaît entre l'observateur et l'observé, une tout autre dimension entre en existence. Je ne peux pas devenir l'arbre. Je suis bien trop intelligent pour devenir cet arbre. Je crois que c'est très difficile, monsieur, et vous avez raison d'insister sur cette question, parce qu'on ne fait pas réellement cette expérience-là, on ne parvient pas à la sensation que l'observateur et l'observé sont une seule et même chose.

Q: Lorsque je ne justifie ni ne condamne, l'espace disparaît.

K: Voyez, monsieur, disons-le d'une façon plus directe, alors, peut-être, pourrez-vous voir la chose plus clairement, plus intimement. Si une personne est mariée et qu'elle s'identifie au conjoint, que se passe-t-il en fait? Devenez-vous votre femme en vous identifiant à elle

Q: ...Vous devenez son esclave.

K: Je ne sais pas. Vous le savez mieux que moi...(Rires.) Veuillez, je vous prie, observer plus attentivement. Ne dites pas « Je deviendrai son esclave, elle me domine, elle est ceci ou cela ». Observez d'abord. Pourquoi est-ce que je m'identifie avec ma femme ou mon mari ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

Q: C'est pour une sécurité ou un plaisir.

K: Pensez-y par vous-même une minute, et vous verrez. Entrez vous-même dans la question. Lorsque je me dis « cette maison est à moi », je me suis identifié à ma maison. C'est ma maison; je la possède légalement. Mais pourquoi est-ce que j'appuie sur cette identification ? Lorsque je dis « cette maison est mienne », elle est plus importante que moi-même. Son ameublement est mon ameublement, et il est plus important que moi. Toutes les possessions sont ainsi plus importantes que leurs possesseurs. Et c'est cela que nous sommes. « C'est mon cheval », et l'homme qui le monte est plus petit que lui, en stature et en dignité. Je ne sais pas si vous avez observé tout cela. Sans doute que oui. Donc, notre

question est : lorsque je m'identifie à ma femme ou à ma maison, je le fais parce que... mais je ne veux pas le dire. C'est à vous de me dire pourquoi je le fais.

Q: Nous nous sentons plus importants.

K: Non, non. Voyez cela un peu mieux. Je viens de dire que lorsque vous possédez quelque chose – qui est une forme d'identification – la chose que Vous possédez devient beaucoup plus importante que vous-même... Non ?... Dites-le-moi donc, madame. Il se peut que je me trompe... Il se peut que je me trompe, madame. Lorsque je m'identifie à la bonté de telle ou telle personne, par cette identification je reconnais que je manque de bonté et que je veux en avoir. Est-ce bien cela ? Alors pourquoi est-ce que je ne m'identifie pas avec cette personne lorsqu'elle me querelle ? Vous vous identifiez à ce que vous appelez bien et vous ne vous identifiez pas ce que vous appelez mal ?

Q: J'essaie de fixer ce sentiment...

K: Voyez, monsieur, tout cela implique une non-liberté, n'est-ce pas ? « Ma famille », « ma maison », « mon pays », « mon Dieu », « ma croyance » – il est évident que l'identification avec quelque chose est un état d'emprisonnement. Elle ne nous laisse pas libre de regarder. Lorsqu'un Russe s'identifie à son gouvernement, il ne peut absolument pas voir ce qu'il est en train de faire en Tchécoslovaquie. Et je ne peux pas, si je m'identifie à ma femme, voir ce qu'elle est. Ce qui veut dire que je ne suis pas libre. Ce n'est pas un cas de non-liberté par rapport à telle personne : c'est l'état de liberté qui n'existe pas en moi.

Q: (Inaudible.)

K: Bien sûr, monsieur, cela va sans dire. Vous pouvez donc vous rendre compte que seule la liberté permet de voir.

Q: Quelle est donc la réalité du temps et de l'espace ?

K: Certains philosophes disent que cette question est du domaine de la pensée. Peut-être, monsieur, pourrions-nous l'aborder lorsque nous en aurons fini avec la question sur l'observation.

Q: Qu'est-ce qui nous empêche d'avoir cette liberté ?

K: Je pense que rien ne vous en empêche, si ce n'est vous-même.

Q: (Inaudible)... Appeler les choses par leur nom.

K: C'est exactement cela, monsieur, il y a une réaction automatique aux choses en les appelant immédiatement par leur nom. Comment pouvons-nous l'éviter Vous ne le pouvez pas, Vous devez vous rendre compte de la façon dont vous êtes conditionné lorsque vous rencontrez une personne noire ou rose. Quelle que soit votre réaction, elle est immédiate parce que votre culture, votre éducation, vous ont très profondément conditionné. Vous savez, en Inde, ce conditionnement n'a pas cessé – non pas pendant deux mille ans comme ici, mais pendant quelque dix mille ans. Et ce conditionnement est formidable dans son ancienneté. En être libre n'est pas une question de temps nous pouvons passer au travers, en finir, et lorsque nous voyons son absurdité, il est terminé.

K: Pouvons-nous, maintenant, parler de la question du temps ?

K: Votre question est : « Je peux m'en affranchir tout de suite, mais cet affranchissement dure-t-il ? » Voulons-nous discuter de ce point, que vous avez soulevé précédemment Le

temps et l'espace ? « Je peux, avez-vous dit, m'en affranchir tout de suite, mais cela ne dure pas. » Durer se situe dans le temps. Le temps est durée, n'est-ce pas ? En d'autres termes : « Je peux instantanément n'être plus en colère, mais cet état ne dure pas, il se pourrait que je me remette en colère la minute suivante. » Il nous faut donc savoir ce qu'est le temps : non ce qu'en disent les philosophes – parce que je ne sais pas ce qu'ils disent, je ne lis pas de livres du tout, heureusement pour moi. On peut voir ce qu'est le temps. Qu'est-ce que c'est ? Il y a le temps des horloges, chronologique, celui qu'il faut pour aller d'ici à la maison : le temps qu'il faut pour parcourir l'espace entre ici et notre maison. La maison est un point fixe – veuillez écouter ceci attentivement –, la maison est un objet fixe et le temps pour parcourir cette distance est mesurable. Il y a donc le temps selon les montres. C'est clair. C'est le temps chronologique, qui s'appelle hier, aujourd'hui, demain. Hier j'étais à Londres, aujourd'hui je suis ici, demain je serai à New York. Là encore, il s'agit de distances à parcourir en y mettant un temps qu'indiquent les montres. Cela est clair. Je ne suis pas un philosophe, donc pardonnez-moi...(Rires.) Existe-t-il un autre temps ?

Q: Le temps que nous passons dans la vie ?

K: C'est-à-dire quoi ? Les jours que Vous passez à vivre ? Le temps de vieillir, de mourir, de couvrir un certain espace et de finir ? Je vous en prie je demande quelque chose. Veuillez écouter. Existe-t-il un autre temps que le temps chronologique ?

Q: Un temps psychologique.

K: Il existe un temps qu'on appelle psychologique. Il y a deux sortes de temps, celui d'hier, aujourd'hui et demain, la distance, le temps qu'il vous faut pour aller d'ici à votre maison c'est un temps d'une sorte. Il faut du temps pour apprendre une langue, pour réunir une vaste collection de mots et les mettre en mémoire tout cela prend du temps. Apprendre une technique, un métier, un tour de main, etc. C'est le temps chronologique. Et il y a le temps psychologique, celui qu'invente la psyché, lorsqu'elle pense : « Je serai un président, demain je serai vertueux, je me serai réalisé, j'aurai du succès, je serai prospère, j'atteindrai la perfection, je serai le commissaire, ceci ou cela ». Là, le temps se situe entre mon but et l'état présent. Il me faudra du temps pour atteindre ce but. Je dois lutter, aller de l'avant, être ambitieux, brutal, écarter tout le monde. Ce sont des projections de la psyché. Ce à quoi elle veut parvenir engendre un temps psychologique. IL y a donc deux temps : le chronologique et le psychologique.

Q: Y a-t-il une différence entre l'un et l'autre ? Je deviens président ou j'apprends l'italien. Cela prendra six mois ou six ans.

K: Oui, cela prend du temps. Je reconnais ces deux états, le chronologique et le psychologique. Mais le psychologique est-il un temps réel ou une illusion ? Vous n'avez pas compris, monsieur ? Je me demande à moi-même si le temps psychologique a une quelconque existence.

Q: (Inaudible.)

K: Oui, monsieur, je comprends, mais nous devons examiner la question très profondément, y aller très lentement. N'affirmons rien. Ne dites pas « c'est une illusion, ce n'est pas une illusion, c'est comme ceci, c'est comme cela »... ne tombons pas dans cette absurdité. Voici deux faits. L'un : je suis ceci, je veux être cela (qu'il s'agisse d'une petite ou d'une grande chose) ce qui comporte de l'espace et du temps. L'autre je vais d'ici à la maison,

il y a une distance à parcourir et cela prend aussi du temps. Je me dis que ces deux faits me semblent vrais, en ce sens qu'ils posent un but à atteindre. Dans le premier cas, je veux être puissant, riche, célèbre, et je fais des efforts dans cette direction. Devenir célèbre prend du temps, parce que l'image que j'ai créée de cette célébrité est projetée à une distance que je dois parcourir. Je ne suis pas conforme à cette image maintenant, je le serai dans le futur. De même, je ne suis pas arrivé à la maison, je suis ici, je serai là-bas plus tard. Mais lorsque veux être célèbre, c'est psychologiquement ma projection, c'est l'image de la célébrité que j'ai créée. Vous la voyez, elle est là. Je l'ai projetée, c'est mon, image, parce que je me suis comparé à des personnes célèbres et que je veux être comme elles. Et cela comporte des luttes, des compétitions, de la brutalité. C'est une chose précise que je veux, n'est-ce pas ? Je la veux et je me bats pour l'obtenir. Je ne me demande pas ce qu'implique la poursuite de mon but. Je me borne à penser que je veux cette image. Cela m'entraîne dans des conflits, des souffrances, l des brutalités, et c'est mon conditionnement, parce que depuis mon enfance on m'a dit que je dois être ceci ou cela, passer des examens, devenir un grand homme, être un homme d'affaires, un homme de loi, un professeur, que sais-je...

Ainsi, j'ai créé une image et je n'ai pas découvert pourquoi je l'ai créée. Si je vois son absurdité, sa futilité, la souffrance, la douleur, l'angoisse, tout ce qu'elle comporte, je ne la crée plus, donc je l'abolis.

Q: Quel mal y a-t-il à employer du temps pour apprendre l'italien ?

K: Non, je vous prie ! Ne mêlez pas les deux, veuillez vous en tenir à notre sujet.

Q: ...Deux états psychologiques. Je ne suis personne et demain je serai quelqu'un.

K: Je ne suis personne et demain je serai quelqu'un. Le demain est dans mon esprit. J'attends que demain se produise. Cela fait du temps, une durée, du moins je le crois. Je serai célèbre. Les mots « je serai » sont dans le futur. Alors je me demande : « Existe-t-il un demain ? » Demain n'existe que lorsque je venir devenir quelqu'un.

Q: Est-ce que je peux me libérer du temps psychologique ?

K: Je vous le montre, monsieur. L'homme peut-il se libérer du temps psychologique ? Trouvez vous-mêmes la réponse, messieurs. Vous pouvez la voir. Si je dis : « je ne suis personne et je veux être quelqu'un », je suis esclave du temps. Maintenant je ne suis personne... pourquoi devrais-je être quelqu'un Je ne suis personne !

Q: (Inaudible.)

K: Non. Ce quelqu'un a une plus grande voiture, une plus grande maison. Ne confondons pas les mots. Je ne suis personne mais je veux devenir quelqu'un. Il y a en cela tout le processus du temps. Si je ne veux pas être quelqu'un, y a-t-il un temps psychologique Je suis ce que je suis. Mais je veux me transformer en quelque chose. Alors commence le temps. Mais je dois changer. Je ne peux pas rester tel que je Suis..., comprenez-vous tout cela ?

Voyez : je ne suis personne. Suivez pas à pas, je vous prie. Je ne suis personne et je veux devenir quelqu'un. Cela implique du temps, des souffrances, tout le reste. Ce désir de devenir quelqu'un, de sortir de l'état où l'on n'est rien, ce changement je l'écarte comme étant absurde, inintelligent, infantile. Donc je me dis « Je ne suis personne. » Si je demeure ainsi, il n'y a rien. Je ne suis personne, il n'y a rien en moi. Mais cette qualité-là doit aussi changer. Ces malheureux dans ces huttes (je ne sais pas comment vous supportez ces huttes autour de vous) – ce malheureux dans cette hutte n'est personne. Il ne peut pas être quelqu'un parce

qu'il n'a reçu aucune éducation. Il est tel qu'il est. Mais lui aussi veut devenir quelqu'un, parce qu'il a vu que la maison à côté est plus grande que la sienne. Donc il veut devenir quelqu'un par comparaison. Nous avons tous ce sens de comparaison. Pouvons-nous éliminer toute comparaison de notre esprit ? Alors je ne dirais plus « Je ne suis personne. »

Pourquoi devrais-je projeter ? Je veux apprendre l'italien et je l'apprendrai. Cela prendra du temps et j'y travaillerai. Je dois être à New York le 23 de ce mois. Je prends mes dispositions, j'achète un billet. Il n'y a pas de projection, pas d'image, je dois pratiquement faire ce qui me conduira là-bas. Mais je pourrais me dire « Je vais à New York, et cela sera beaucoup plus intéressant que de me trouver ici » – ou quelque chose d'analogue. Est-il possible de ne pas comparer du tout, donc – mais vous ne voyez pas la beauté de la chose – de n'être pas du tout dans le temps ?... Ai-je répondu à votre question, monsieur

Q: (Inaudible.)

K: J'ai dit lorsque vous déclarez que vous n'êtes personne, vous vous êtes déjà comparé à celui qui est quelqu'un. Si vous éliminez toute comparaison, vous êtes transformé complètement. J'habite encore dans cette dégoûtante petite hutte. L'homme qui vit dans cette dégoûtante petite hutte, s'il parvient au point de se dire : « toute comparaison a cessé », sera hors de cette maison.

Q: Comment ?

K: Il travaillera plus intelligemment.

Q: Pourquoi travaillerait-il s'il n'avait pas vu la plus grande maison près de la sienne ?

K: C'est justement cela. S'il n'y a pas de comparaison que se passe-t-il ? C'est la première question que se passe-t-il vraiment lorsque vous ne comparez pas ?

Q: On ne se bloque plus.

K: Il dit qu'on ne se bloque plus. Reprenons. Pourquoi comparez-vous ? Vous commencez à l'école, le professeur vous dit que vous ne travaillez pas bien moins bien que d'autres. Tout le processus d'examens, de notes, etc., est fait de comparaisons. depuis l'enfance vous êtes conditionnés de façon à comparer la petite maison à la grande maison, à comparer toujours. C'est cela votre conditionnement. Et cela engendre une succession de luttes, de succès et d'échecs, d'afflictions, que la société et que vous-mêmes avez imposée, c'est cela votre conditionnement. Et lorsque vous voyez un pauvre devenir président, cela constitue une énorme publicité, vous dites « Comme cette société compétitive est merveilleuse ! » C'est cela votre conditionnement. Et nous le maintenons parce qu'il est parfois profitable, bien que parfois douloureux, mais il est incurable. Nous ne demandons jamais pourquoi nous comparons. Veuillez vous le demander maintenant et trouver la réponse. Pourquoi comparez-vous ?

Q: Vous sentons en nous une insuffisance.

K: Poursuivez : lorsque vous sentez cette insuffisance, vous comparez. Mais comment savez-vous qu'il vous manque quelque chose si vous ne comparez pas ? Allez plus loin, je vous prie : comparons-nous parce que nous sentons une insuffisance en nous ? Comparons-nous parce que cela fait partie de notre conditionnement ? Chaque journal vous dit : « Regardez ! un tel est si puissant et vous n'êtes personne ! » Alors nous acceptons que la comparaison soit la norme, que ce soit l'inévitable processus de l'existence. Moi pas.

Pourquoi devrais-je comparer? Si je ne compare pas, ne suis-je plus personne ? On ne se compare pas, ne quelqu'un de supérieur, et alors on se sent inférieur. Si je n'ai pas de termes de comparaison, je suis...

Q: Unique ?

K: Non. Cela n'a rien à voir avec être unique. Comment sais-je que je suis unique ? Parce que je me compare à des personnes qui ne sont pas uniques ? Comment le sais-je ? Pour employer ce mot... Je vous en prie, monsieur, ne le lâchez pas c'est très intéressant de l'examiner. Voyez : je compare deux pièces d'étoffe lorsque j'achète un vêtement. Blanc et noir ; je compare. Je compare ce pays, en disant « il fait très chaud ici » ; mais je peux dire que ce pays est très chaud sans comparer. Si je le compare a un pays plus frais, je résiste a cette chaleur et elle devient intolérable. Peut-on éliminer psychologiquement la comparaison, se tenir en dehors de la comparaison en ce qui concerne une grande maison, une petite maison, un plus grand tapis...

Q: Quel est le mécanisme de la comparaison

K: Vous pouvez voir pourquoi nous comparons, car, tout d'abord, nous sommes conditionnés, et aussi parce que par comparaison, nous croyons être très vivants. Cela fait partie de notre lutte; en comparant, nous nous sentons actifs. Nous disons : « Si je ne compare pas, si je ne deviens pas comme M. Smith, grand Dieu, que serai-je ? » Donc la comparaison est le système dans lequel nous sommes que qui dit : « vous serez directeur général, il faut que vous ayez des millions », ou au contraire vous devez être un saint et ne rien avoir ».

Q: Peut-on se satisfaire de ce qu'on est et ne pas s'occuper du voisin ?

K: Le Voisin vous intéresse-t-il réellement ? Ce voisin qui est là, en bas ? Pensez-vous à lui ? Évidemment pas. Et vous n'êtes pas satisfait de ce que vous êtes. Dès que vous employez les mots « satisfait » ou « pas satisfait », il y a une comparaison. C'est évident. Alors éliminez complètement des mots tels que « mieux », « davantage ». Vous verrez que le temps, le temps psychologique n'existe que dans un état de comparaison, et cela comporte une frustration, un sentiment d'infériorité, le besoin de réussir, d' « être » – tout cela est inclus dans la comparaison. Et lorsque vous dites « je ne suis personne », ces mots sont comparatifs, sans quoi vous ne les emploieriez pas. Ainsi le temps, le temps psychologique, n'existe que dans un esprit qui compare, un esprit qui mesure en termes psychologiques. Or puis-je, la psyché peut-elle exister sans mesurer – exister, vivre, ne pas simplement s'endormir -, être intensément active, active en sa pleine profondeur ? Cela n'est possible que lorsqu'il n'y a pas de comparaison.

Le temps psychologique n'existe que lorsqu'il y à comparaison, lorsqu'une distance doit être parcourue entre « ce qui est » et « ce qui devrait être », qui est le désir de devenir quelqu'un ou de n'être personne. Tout cela implique un temps psychologique et une distance à franchir. Alors on se dit : « Existe-t-il un demain psychologiquement ? » Et à cela vous ne serez pas capable de répondre. Existe-t-il, ce « demain », ce « demain » qui est né dans mon esprit pour renouveler un moment de complète liberté, un sentiment complet de quelque chose, et qui a disparu ? Je voudrais le conserver, le faire durer. Le faire durer est une forme d'avidité. Nous luttons pour revivre cette chose. Tout cela est impliqué dans le temps psychologique. Lorsque vous vivez une joie, un plaisir, que sais-je, vivez-le complètement et ne cherchez pas à le faire durer, car alors vous êtes pris dans les mailles du temps.

Donc, demain existe-t-il ? C'est-à-dire que demain est devant nous et j'ai eu, aujourd'hui, un grand bonheur et je veux savoir s'il peut durer. Comment puis-je le conserver pour qu'il dure toujours ? La mémoire de ce plaisir vous fait désirer que cette mémoire continue mais si elle continue, elle empêche toute nouvelle expérience. C'est assez simple, cela.

Q: (En espagnol.)

K: Si vous parlez en espagnol assez lentement, je peux comprendre. Je crois que vous avez dit « Comment puis-je comprendre la résistance ? » Là encore : qu'entendez-vous par ce mot « résister » ?

Q: (En français.)

K: Examinons d'abord ce mot, ce qu'il veut dire, mon ce que vous sentez ou ce que je pense, ou ce que pense quelqu'un d'autre – d'abord voyons le sens de ce mot « résister ». Résister implique du temps. S'opposer, résister, mettre une barrière, écarter quelque chose. Résister – je résiste à la puis, je résiste au soleil, je ne l'aime pas, je résiste aux tentations, je résiste... Je veux une maison plus grande, et je me dis : « Comme c'est stupide ! je ne l'aurai pas. » Alors je résiste, je me rebelle contre quelque chose que je veux, ou que je ne veux pas.

K: Pourquoi devrais-je résister à quoi que ce soit ? Posez-vous cette question, je vous prie. Pourquoi devrais-je résister ? Toute ma vie a été ainsi : j'ai résisté à ceci, j'ai accepté cela, je n'aime pas ceci, j'aime cela. Alors j'ai construit un mur de résistance tout autour de moi-même, c'est évident.

(Je ne voudrais pas examiner trop profondément cette question, mais abordons-là brièvement.) J'ai résisté à tout, j'ai résisté à ceci et à cela, de sorte que j'ai construit un mur autour de moi-même. Et le mur est le « moi ». et le « moi » est l'essence même de la résistance. Alors pourquoi est-ce que je résiste ?

Je résiste. Je résiste à la tentation. Mais ce que je veux savoir est le pourquoi de la résistance. Pourquoi ne puis-je pas considérer une chose et la comprendre ? Pourquoi devrais-je lui résister ? Voyez cela, monsieur : je ne résiste qu'à une chose que je ne comprends pas. Je dis Ecco, je la comprends. Pour maintenir un certain état je résiste. Hier, j'étais heureux, et je résiste à tout ce qui m'empêcherait de revivre cette expérience. Si je pouvais voir quelque chose avec clarté, il n'y aurait pas de résistance, n'est-ce pas ? Si je regarde avec clarté le processus du monde moderne ou du monde ancien, je vois que, là, chacun veut devenir quelqu'un, ou ne devenir personne. Voyez cela. Voyez tout ce que cela comporte de souffrance, de douleur, de laideur, de brutalité, d'échecs, d'amertume. Si je comprends cela, c'est fini, je ne résisterai plus à rien.

Autre chose, messieurs ?

Q: Nous passons d'un conditionnement à un autre...

K: Oui, se libérer d'un conditionnement n'est-ce pas une autre forme de conditionnement ? Si je comprends mon conditionnement, ou si j'en suis conscient sans option, tomberais-je dans un autre ? Non, car alors je reconnais tout conditionnement quel qu'il soit, d'une sorte ou d'une autre, je le reconnais, je le comprends, je le regarde, je le pénètre. Vous savez, c'est comme ces personnes qui vont d'une religion à une autre, d'une secte à une autre, et elles s'imaginent devenir formidablement religieuses. Mais c'est enfantin.

14 septembre 1968.

Il me semble qu'un de nos problèmes majeurs consiste à instaurer dans notre vie une activité, totale et complète. Notre vie, telle qu'elle est, est disloquée, fragmentée; nous sommes des scientifiques, des ingénieurs, etc., nous sommes spécialisés technologiquement, et intérieurement aussi nous sommes faits de morceaux séparés – à certains moments nous sommes des pacifistes, à d'autres, agressifs et brutaux, et à d'autres encore, tendres et calmes. Il y a, dans notre vie, une perpétuelle désunion, un écartèlement constant; notre existence ainsi mise en pièces, étant contradictoire, engendre de la confusion et de la douleur. Nous sommes poussés par tel désir ou par tel plaisir qui s'oppose à d'autres plaisirs, et ainsi de suite. Il me semble qu'on peut facilement s'en rendre compte si l'on est suffisamment intéressé : elle est là, cette contradiction, elle a lieu tout le temps. Chaque fragment a sa propre activité, sa propre action. Ainsi notre vie est fragmentaire, c'est une existence destructrice et contradictoire. Je crois que c'est assez clair, n'est-ce pas ?

On se demande alors s'il existe une possibilité, non pas théorique, mais réelle de mener une vie qui soit toujours entière, non fragmentée, de sorte que notre activité – n'importe laquelle – soit complète, non disjointe ou contradictoire, non en état d'opposition et de résistance. Je crois que cette question est inévitable lorsqu'on observe la fragmentation de la vie qu'on mène.

Pouvons-nous partir de là ? J'espère que la question est claire pour vous. Nous sommes tiraillée dans différentes directions avec un sens profond de frustration, d'inadéquation devant la totalité de la vie. Par exemple, un politicien d'un certain parti, un communiste ou un socialiste, un catholique ou un protestant, ont chacun leurs croyances particulières, et l'on se demande si l'on peut vivre une vie absolument entière (je n'aime pas employer le mot « intégré » car il ne s'agit pas du tout d'une intégration), une vie non fragmentée, s'épanouissant sans interruption, sans fragmentation, sans scission. Si cela est clair, la question suivante est que pouvons-nous faire ? Nos vies sont émietées entre le bureau, la maison, l'ambition et tout ce qui s'ensuit. Elles sont mises en pièces. Mais peut-on mener une vie si complète qu'elle ne comporte aucune contradiction ?

Qu'avez-vous à répondre à cette question ? Je parle d'une vie qui ne serait ni une vie spirituelle ni une vie mondaine, qui ne serait ni religieuse ni séculière. Voilà un défi. Comment le relevez-vous ?... Pas de réponse ?...

Q: Je ne comprends pas bien.

K: Non, monsieur, vous n'êtes pas quitte avec cela. Un mot ne recouvre pas toute la question. Il faut y pénétrer plus profondément, ne pas simplement se servir d'une expression qui ne recouvre pas le tout. Qu'est-ce qui crée la contradiction ? Je vois une vie disloquée. Je suis doux à la maison et brutal au bureau je suis divisé. On doit, avant tout, découvrir la cause de cette fragmentation. Pourquoi suis-je tantôt ainsi, et tantôt tout à fait différent ? Pourquoi ? Quelle est la cause de cette fragmentation, de cette division ? Comment la découvre-t-on ? De quel processus se sert-on ? (Nous parlons entre amis, il n'y a pas du tout de maître et de disciple, ici. On doit être à la fois maître et disciple pour soi-même, il n'y a donc ni maître ni disciple, ni aucun sens d'autorité.) Comment donc trouve-t-on la cause de cette fragmentation ?

Q: (Inaudible.)

K: Non, vous revenez à hier ; oubliez ce qui est passé.

Q: *Nous voulons tout d'abord avoir votre opinion.*

K: Ce monsieur dit qu'il veut d'abord connaître. mon opinion, mais nous n'exposons pas d'opinions ici. Vous pouvez dire : « c'est votre opinion, mon opinion, son opinion » ; mais les opinions n'ont aucune valeur du tout vous pouvez laisser cela aux politiciens et aux intellectuels. Il y a ici quelque chose que vous devez découvrir. C'est « vous » qui devez la découvrir ; ce n'est pas à moi à la trouver et à vous dire quoi faire. Nous pouvons, ensemble, examiner la question, l'explorer, mais si vous dites : « j'attendrai que vous me l'expliquiez », il n'y a plus de jeu.

Q: *Comment puis-je connaître la fragmentation si je ne connais pas le tout ?*

K: Je suis fragmenté, c'est un fait je vais au bureau, là je suis brutal, envieux, retors, compétitif. Et à la maison, je suis tranquille, doux, dominé par ma femme ou la dominant, et ainsi de suite. Il y a une fragmentation. Nous demandons pourquoi ? Quelle est sa cause ?

Q: *Nous vivons dans les oppositions. Pourquoi?*

K: Cette personne me dit que nous vivons dans des oppositions, et demande pourquoi.

Q: *Il n'y a pas d'amour.*

K: Ce n'est pas une réponse, n'est-ce pas ? que de dire « il n'y a pas d'amour » : vous n'allez pas plus loin. Nous examinons, nous explorons le pourquoi de la dualité dans nos vies. Pourquoi oscillons-nous entre un point de vue et un autre, entre des opposés ? Pourquoi vivons-nous dans un couloir d'opposés ? Pourquoi ?

Q: *Nous ne contrôlons pas les circonstances de notre vie.*

K: C'est vrai, mais la question n'est pas là.

Q: *Nous cherchons notre satisfaction.*

K: Oh non ! Nous ne cherchons pas notre satisfaction. Voyez-vous... puis-je suggérer quelque chose ? Avant de donner une opinion, ainsi que vous le faites en ce moment, cherchez pourquoi l'on vit dans cette condition. Quelle est sa cause ?

Q: *Il y a une dualité.*

K: Une dualité. Mais pourquoi? Vous donnez une nouvelle série de réponses, mais en réalité ne savez pas. N'essayez pas de deviner, je vous prie car nous serions perdus. Ne devinez pas : n'avancez pas plusieurs solutions pour voir si elles sont justes. Lorsque vous dites « je ne sais pas », ainsi que cela a été suggéré, vous admettez que vous connaissez pas cette cause. C'est la vraie façon d'aborder la question. « Je ne sais vraiment pas. » Ce serait une déclaration honnête : « Je ne sais vraiment pas pourquoi je vis dans un état de dualité. » Bien, maintenant je ne sais pas. Mais comment m'y prendrai-je pour le savoir ?

Q: *(Phrases indistinctes de plusieurs auditeurs.)*

K: Abandonnez-vous le jeu ? Lorsque vous ne savez pas, que faites-vous? Commençons par là. Je ne sais pas, vous ne savez pas pourquoi nous vivons en cet état de contradiction. Lorsque vous dites : « je ne sais pas », comment poursuivez-vous ? Comment trouvez-vous ? Attendez... je vous prie, allez lentement. Comment trouvez-vous ?... En pensant ? Mais qu'appellez-vous penser ? Analyser le problème ?... Attendez, attendez... Analyser le problème.

Le problème comporte un état de division, de contradiction, de fragmentation. Je l'ai analysé et je vois que ma vie est disloquée. Et je me demande pourquoi. Et vous dites : « Pensez-y, employez votre pensée pour le savoir. » La pensée ! Mais qu'est-ce que la pensée ? Avant de me dire que je dois m'en servir, je dois me demander ce qu'est la pensée. La pensée est évidemment une réaction de la mémoire... Non ?...

Q: Une des causes est la peur.

K: Non, monsieur. Vous affirmez quelque chose puis vous vous bloquez. Vous n'êtes pas disposé à examiner, à explorer, donc ne faites pas de déclaration.

L'un de vous a dit que l'instrument de la recherche, de l'analyse, est la pensée. Mais la pensée mettra-t-elle au jour ce qui est caché ? Nous le croyons. cherchons donc à savoir ce qu'est la pensée. Qu'est-ce que c'est ? Ne devinez pas, je vous prie, regardez. Qu'est-ce que c'est que penser ?

Je vous demande où vous vivez et votre réaction est immédiate parce que vous le savez, la rue vous est familière, le numéro, etc. Vous répondez à la question instantanément. Mais si je vous pose une question un peu plus complexe, il y a un intervalle entre la question et la réponse. Que se passe-t-il dans cet intervalle ?

Q: Une activité mentale, c'est-à-dire de la pensée.

K: Que se passe-t-il là ? Je vous demande quelle est la distance d'ici à New York. Vous ne le savez pas ou on vous l'a indiquée et vous l'avez oubliée. Alors que se passe-t-il ? Ne connaissant pas la réponse, vous la cherchez dans votre mémoire. La pensée commence à chercher dans les réserves de la mémoire. Vous avez lu quelque part qu'il y a tant de kilomètres d'ici à New York, vous interrogez des personnes, et enfin vous avez la réponse à cette question : il y a tant de kilomètres. C'est ce que nous appelons penser. La question est posée, il y a un intervalle avant la réponse, et dans cet intervalle il y a une grande activité qui consiste à s'enquérir, analyser, demander, espérer, attendre. C'est ce que nous appelons une activité mentale. raisonnable ou déraisonnable. Or, lorsque je vous pose une question dont vous ne connaissez pas la réponse, que se passe-t-il ? Vous ne pouvez pas trouver dans votre mémoire. Vous ne pouvez pas dire : « Je la chercherai. » Personne ne peut vous répondre. Alors que se produit-il ?

Q: Vous employez votre imagination ou votre intuition.

K: L'imagination ?... Je ne peux pas imaginer quelque chose que je ne connais pas. L'intuition ? Cela peut être un jeu de devinettes. Suivez ceci pas à pas. Vous comprendrez vous-mêmes. Je vous pose une question familière, vous répondez immédiatement. Je vous pose une question un peu complexe; un peu plus difficile et vous y mettez du temps. En cet intervalle de temps vous réfléchissez, vous pensez, vous observez, vous regardez, vous interrogez. Je vous demande maintenant quelle est la cause de cette fragmentation dont nous parlons, et vous ne la connaissez pas. Si vous la connaissiez ce serait selon votre mémoire, n'est-ce pas ? Donc « je ne sais vraiment pas » est la réponse la plus honnête : vraiment, je ne sais pas.

Attendez une minute. Soyez patients. Si je ne sais pas, qu'est-ce que je fais ? Je ne peux ni demander une réponse à un professeur, ni la chercher dans un livre, Aucun livre ne me la donnerait, et je dois la trouver car c'est une question très sérieuse puisque si je transformais toute l'activité d'une vie fragmentée, je vivrais d'une façon différente, entièrement différente.

Donc, moi, en tant qu'être humain je dois trouver. Je ne peux dépendre de personne. Ce qu'on me dirait pourrait être une conjecture, ce pourrait être erroné ou faux. Mais je dois trouver. Alors comment procéderai-je ?

Q: Nous comparons.

K: Non, monsieur, c'est encore de la pensée.

Q: La vie d'un homme pourrait cesser d'être fragmentée.

K: C'est trop simple, monsieur. Elle pourrait cesser mais ne cessera jamais.

Q: Je ne sais pas où je vais.

K: Donc, lorsque vous dites que vous ne savez pas, la pensée est-elle encore à l'œuvre ? Je ne sais pas, je veux savoir et il n'y a personne pour me le dire, et je ne permettrai à personne de me le dire, car tout le monde peut se tromper, et se trompe généralement. Je n'ai foi en personne, car tous ceux en qui j'ai eu confiance, prêtres, philosophes, politiciens, communistes, socialistes, ont fait faillite. Je dois donc trouver par moi-même, et il faut que ce que je découvre soit vrai en toute circonstance.

Attendez, écoutez-moi, s'il vous plaît. Écoutez donc... je n'interrogerai personne, et je ne sais pas pourquoi je vis une existence mise en pièces. Et je veux le savoir. Comment vous y prendrez-vous ? Je demande comment vous vous y prendrez.

Q: (Inaudible.)

K: Madame, nous ne demandons pas comment ĩ nous examiner nous-mêmes, nous demandons : lorsque vous ne connaissez pas la réponse à une question très importante, vitale, que faites-vous ? Renoncez-vous ? Attendez ! Vous ne renoncez pas, n'est-ce pas ? Lorsque vous avez faim, terriblement faim, vous ne renoncez pas. Et si cette question est aussi sérieuse que la faim, abandonnez-vous, en disant : « je ne sais pas, cela m'est égal » ? C'est une question prodigieusement vitale.

Q: Cela me semble très matérialiste.

K: Matérialiste ? Non, monsieur, cela n'est pas matérialiste. Je ne sais pas ce que vous entendez par matérialiste.

Q: Mon cerveau est l'entrepôt de la mémoire.

K: Oui, monsieur, le cerveau est la réserve de la mémoire, de l'expérience, des connaissances, mais ce cerveau n'a aucune réponse maintenant. J'ai employé mon cerveau précédemment pour trouver des réponses ordinaires, qui dépendaient d'autrui, etc., et maintenant il est en panne. Alors que dois-je faire ? J'ai été communiste, socialiste, religieux, je suis passé par toutes les formes de la fragmentation, l'une après l'autre, et je me dis : « Quelle façon stupide de vivre ! » Et pourtant, je continue. Je veux savoir pourquoi. Je vis une vie fragmentée, faite de petits morceaux détachés, et je ne peux interroger personne. Je veux savoir. Que dois-je faire ?

Q: Vous devez méditer.

K: Attendez, monsieur ! C'est ce que nous faisons ce moment. C'est cela que nous faisons, bien que je n'emploie pas ce mot. Mais vous refusez de le faire...

Q: Nous devons nous examiner nous-mêmes. Il y a un manque d'harmonie en nous.

K: Non, madame, nous nous sommes examinés. Ce manque d'harmonie n'est pas une réponse.

Q: *(Inaudible.)*

K: Non. Vous citez. Je vous en prie, ne citez pas.

Q: *Nous recherchons une inspiration divine.*

K: Chercher l'inspiration divine... Attendez une minute, monsieur. Supposez que je sois un incroyant, et que je ne puisse pas la chercher. L'inspiration ! Vous y croyez parce que vous êtes conditionné en tant que catholique, hindou ou bouddhiste, et vous cherchez cette inspiration selon votre conditionnement. Nous méditons – je Vous prie de suivre ceci très lentement -, nous sommes en train de méditer. Nous entrons dans la question pas à pas, avec beaucoup d'attention. Vous vous en rendrez compte. Je ne voulais pas vraiment employer le mot « méditation », parce que c'est un mot très difficile. Il a un tout autre sens que celui qu'on lui donne habituellement. Mais employons-le pour l'instant afin de comprendre cet immense problème.

Q: *Je vis avec cela en ce moment.*

K: Vous vivez avec cela en ce moment... (Rire.) Voyez-vous, une de nos difficultés est que nous sommes pas habitués à cette sorte d'examen ; vous apprenez maintenant à observer. Nous voulons observer comment dans nos vies tout est fragmenté. Et c'est très apparent. Nous avons différents désirs qui s'opposent les uns aux autres, différents plaisirs : nous sommes pacifiques un instant, en guerre l'instant suivant, agressifs puis charitables, et ainsi de suite. Nous croyons, nous ne croyons pas; désespoir et l'espoir alternent, nous vivons dans des contradictions, dans des oppositions. Et je me dis : « Pourquoi ? » Pourquoi est-ce que je vis de cette façon Écoutez-moi deux minutes, monsieur ! Pourquoi est-ce que je vis de cette façon ?... Madame, voulez-vous me donner deux minutes ? Laissez-moi parler un peu de temps, vous pourrez ensuite me poser vos questions.

Ma vie et la vôtre sont fragmentées, disjointes Nous menons une vie en quelque sorte double disant une chose, en faisant une autre, pensant une chose et disant autre chose encore. Cette contradiction, cette dualité, c'est cela la vie que l'on mène. Et je demande : « Pourquoi ? » Pourquoi la vie est-elle si fragmentée ? Et je ne peux pas m'informer car la vie des personnes que j'interrogerais est ainsi fragmentée que la mienne. Elles essaieraient de deviner : « C'est votre conditionnement, c'est Dieu, c'est la société, c'est ceci ou cela. » Je ne puis interroger personne, donc je dois trouver par moi-même. Et ce que je trouverai devra être la vérité, devra être absolument vrai. Or, comment trouverai-je Je ne le sais vraiment pas, et toute ma vie je me suis servi de ma pensée comme instrument pour comprendre. Toute ma vie je me suis servi de ma pensée, interrogeant, faisant appel à ma mémoire, à mes connaissances, à mon expérience j'ai employé tout cela pour savoir. Et ici je ne peux pas m'appuyer sur mes connaissances, parce que la connaissance dit : « Je ne sais pas. » Elle dit : « C'est la façon individuelle de vivre. » Donc on ne peut pas se baser sur la connaissance, ou l'expérience, ou sur ce que disent les gens. Alors j'élimine tout cela, complètement. Et maintenant que dois-je faire ? Comment trouverai-je ce qu'est la vérité ?

Comment vois-je maintenant cette fragmentation ? Comprenez-vous ma question ? Je ne sais pas y répondre, mais il doit exister une réponse correcte. Qu'est-ce qui s'est produit maintenant dans mon esprit ? Laissez-moi poser la question autrement. Par notre

conditionnement, vous, pour la plupart, croyez probablement en Dieu. C'est ce que vous appelez la spiritualité. Mais si vous voulez réellement avoir – et non pas répéter, avoir la foi, dire « c'est ainsi », mais savoir s'il existe une chose qu'on puisse appeler Dieu -, il vous faut, n'est-ce pas ? rejeter toutes les croyances. Vous devez être affranchi de toute croyance pour découvrir la vérité. Vous devez être libéré de toute peur pour enquêter, pour consacrer votre vie à la recherche. Maintenant, de la même façon, je veux trouver la vérité en ce qui concerne notre question.

Ayant rejeté toute autorité, ayant renoncé à m'informer auprès de qui que ce soit, ayant les connaissances parce que les connaissances sont toujours du passé, quel est maintenant mon état d'esprit ? C'est une question à laquelle il répondre tout de suite, non en termes du passé, u» : immédiatement. Je dois donc éliminer les connaissances comme moyen de m'enquérir. Et je ne doit pas prendre peur, il se pourrait qu'il n'y ait pas réponse, que la contradiction soit le mode de la vie. Je ne dois pas être effrayé, je ne dois craindre aucune autorité, y compris celle de mon expérience, de mes connaissances ou des connaissances d'autrui – je dois avoir une complète liberté d'enquête. Alors, quel est l'état d'un esprit qui est libre voir ? Comprenez-vous ma question ? Ne répondez pas, s'il vous plaît.

Q: Veuillez répéter la question.

K: Je ne peux pas répéter la question, mais je peux l'exprimer différemment. Voyez, monsieur : j'ai vécu une vie qui dépendait d'autrui, de ce que les gens disaient, de ce que l'Église m'avait appris, de ce que les autorités m'avaient dit au sujet de ceci et de cela, et voici un problème auquel aucune autorité ne peut répondre. Et je ne peux avoir confiance en aucune autorité parce qu'elles m'ont mis sur une mauvaise voie. Donc, quel est l'état de mon esprit qui a refusé d'accepter ce que disent les autres ? Quelles sont mes propres intuitions, quels sont mes sentiments Car eux. aussi peuvent être trompeurs. Je n'ai aucune peur, car si je dois souffrir. cela m'est égal : c'est ma façon de vivre, je veux dire que je j'accepte. Donc je n'ai pas peur, et je me dis : « Quel est l'état d'un esprit qui n'est pas effrayé, qui n'accepte aucune autorité ou qui ne compte sur aucune réponse, intuitive, exaltée, divine ? » Je refuse tout cela. Je me dis : « j'en ai fini de tout cela ». Alors, quel est maintenant l'état de mon esprit ?

Q: Il est complètement dénudé de tout ce qui est influence, conditionnement, peur.

K: Attendez ! S'il est cela, alors il n'y a en lui aucune contradiction. Lorsqu'il n'y a pas de dualité, la réponse est là. Ne me répondez pas, je vous prie : regardez la chose. Vous êtes alors en train de vivre dans une dimension différente. Donc, pour découvrir quoi que ce soit de fondamental, telle la réponse à notre question, il faut n'avoir pas peur, ne pas interroger, ne pas dire : « je vous prie, dites-moi quelle est la réponse », et ne pas s'effrayer, quoi qu'il arrive. Pouvez-vous faire cela ? Si vous ne le pouvez pas, vous devrez continuer à mener, dans une dualité, une existence contradictoire, douloureuse, angoissée.

Voyez-vous, malheureusement nous n'aimons pas être mis le dos au mur de cette façon. Vous voulez trouver une échappatoire facile, une voie facile d'évasion. Donc, la question est pourquoi vivez-vous ainsi, sachant très clairement maintenant ce qu'implique une vie dualiste, et sachant aussi que l'on peut en sortir: complètement si l'on n'a pas peur. Que ferez-vous ? Vous continuerez à vous distraire comme avant ?

Savez-vous ce qu'est la méditation ? Je crains que vous ne le sachiez pas. Ou Vous avez lu quelque chose à ce sujet dans un livre ou un autre, et c'est dommage. La vraie méditation

existe, et c'est de cela que nous parlons : « se vider l'esprit du connu, de la peur.

Voulez-vous parler d'autre chose ?

Q: Vous avez fait allusion, hier, à la Russie et la Tchécoslovaquie. Ne croyez-vous pas que si les grandes puissances ne mettent pas fin à leur haine à leur concurrence sur les marchés mondiaux et à tout ce qui s'ensuit, nous finirons par être détruits?

K: Mais comment empêcherez-vous la Russie ou l'Amérique de se préparer « à se défendre » (comme ils disent) Voulez-vous me l'expliquer ? La Russie avec trois millions d'hommes sous les armes et l'Amérique avec tant de millions, comment allez-vous les en empêcher ? Il y a des capitaux formidables engagés, n'est-ce pas ? dans l'armée, les officiers, au Pentagone, au Kremlin : des intérêts personnels gigantesques. Allez-vous me dire que les amiraux ou les généraux renonceraient à tout parce qu'il faut la paix dans le monde ? Que dites-vous ? Que ferez-vous ? Poursuivez, je vous prie, cette question jusqu'au bout, si vous n'êtes pas trop fatigué. Comment allons-nous empêcher cette division qui a lieu le monde ? Deux grandes puissances, deux super-puissances, avec leurs sphère d'influence, leurs investissements... Pensez à ce qu'elles ont investi en armements ! Que feront-elles ? Cette division existera tant que les citoyens de ces pays, et des autres pays, se sentiront patriotes, nationalistes, n'est-ce pas ?

Q: (Inaudible.)

K: Si vous haïssez les Russes et que vous aimez les Américains, si vous vous sentez nationaliste, et pensez : « mon pays d'abord, et tout le monde ensuite », et si vous ne pouvez pas compter sur ces grandes puissances pour mettre fin aux guerres, cela doit commencer avec nous. Non ? La minorité, le petit nombre qui sent les choses très fortement, la minorité est toujours allée de l'avant et a provoqué des situations différentes dans le monde. Mais nous ne sommes pas disposés à être dans la minorité. Ce qui veut dire que la question est très complexe ; on ne peut pas la présenter en deux mots. Elle est très complexe. Or, celui qui vous parle n'est pas un hindou. C'est une chose terrible, affreuse, de se dire qu'on est hindou. Mais voici un passeport, un passeport indien. Sans quoi, vous ne pourriez pas voyager. Et si vous faites usage de l'avion, du chemin de fer, d'un timbre-poste, vous soutenez financièrement la guerre... Non ? Que dites-vous ?... Vous ne la soutenez pas ? Si vous payez des impôts, vous soutenez la guerre. Alors qu'allez-vous faire ? N'allez-vous pas payer d'impôts ? N'allez-vous pas voyager, acheter des timbres-poste ? Je connais des personnes qui on fait cela ; qui ne voyageront pas, ce qui fait qu'elle limitent leur activité a un champ très restreint ; et il est absurde de ne pas payer ses impôts, car si vous ne les payez pas vous irez en prison. Il serait absurde de ne pas acheter de timbres, car vous pourriez pas écrire des lettres. Et ainsi de suite. Mais ne donnons pas trop d'importance à ce qui est secondaire, tel que les timbres, les impôts, ou d'autres faits accessoires. Attachons-nous plutôt a la question primordiale qui est : ne pas être nationaliste, ne pas être patriote. ne pas avoir de préjugés raciaux, ne pas se complaire dans une quelconque de ces déformations. Et cela nécessite beaucoup d'intelligence. Décider de n'être pas nationaliste ne veut rien dire, mais pour considérer l'ensemble de ce problème on doit être très intelligent, c'est-à-dire très perceptif à tous ses prolongements.

D'autres questions ?

Q: Quelle est votre situation, quelle est ma situation, quand le pays ou l'armée m'appelle, m' enrôle dans l'armée, et que je ne suis pas d'accord pour tuer ?

K: Est-ce un piège pour moi ?... (Rires). Attendez, attendez ! Si vous êtes vraiment sérieux dans votre refus de tuer, au lieu de dire simplement je ne veux pas tuer », si vous êtes décidé à ne pas tuer, il vous faut vivre en état de paix, n'est-ce pas ? Ne tuez pas d'animaux. Pour vous nourrir, ne tuez pas. Ne tuez pas avec des mots ne dites pas : « Tel individu est ignoble, il est stupide. » Vous êtes en train de tuer verbalement vous tuez avec avec des mots, avec des gestes, avec des pensées, au bureau à l'église, partout vous tuez. Donc, si vraiment vous refusez de tuer, vous devez commencer à vivre une existence qui soit réellement une paix. Mais vous ne le ferez pas. Voyez-vous, vous écoutez tout cela. Vous acquiescez des lèvres ou écoutez tranquillement, puis vous rentrez chez vous et vous recommencez à vivre comme d'habitude. Ainsi, vous soutenez la guerre.

Q: *Un grand nombre de jeunes, en Amérique, sont des objecteurs, et je suis sûr qu'il y en a en Russie.*

K: J e ne sais pas si vous avez lu un article d'un des plus grands savants russes, où il critiquait sur de nombreux points l'action du gouvernement soviétique. Des contestations se font entendre partout dans le monde, pas seulement en Russie ou en Amérique. En Inde, l'opinion publique exige que l'on soit nationaliste, et lorsque je m'oppose au nationaliste en Inde, on me dit : « Allez parler dans d'autre pays, pas ici. »

Êtes-vous fatigués ?... Vous dites non beaucoup trop vite, car ce dont nous parlons est très sérieux, et un esprit sérieux ne peut pas simplement dire « je ne suis pas fatigué » il doit être prodigieusement actif. Le fait est que vous n'êtes pas conscients de votre vie fragmentée, et que vous ne pouvez en être conscients qu'en percevant votre existence, la façon dont vous vivez, avec une attention lucide.

Et qu'est-ce que c'est que l'attention C'est cela question, monsieur, n'est-ce pas ? Vous intéresse-t-elle ? Mais vivez-la, ne dites pas « oui » pour ensuite la mettre de côté. Qu'est-ce que l'attention ? Être attentif en quels cas est-ce un processus intellectuel ? Qu'entendons-nous par attention, non pas dans le sens « attention, prenez garde », mais dans le sens d'application. Quand vous appliquez-vous ? Vous ne vous appliquez que lorsque vous y mettez votre esprit, votre cœur et tout votre être. Lorsque j'écoute le cri de cet enfant, s'il existe une forme quelconque de résistance à cet enfant qui pleure, au bruit, je suis inattentif. Saisissez-vous ? Lorsque vous appliquez votre attention, cela veut dire que vos nerfs, votre corps, votre cœur et tout votre esprit sont attentifs à quelque chose dont vous voulez être conscients. Et nous ne le faisons jamais. Je ne sais pas si vous l'avez jamais fait : si vous avez appliqué votre attention, par exemple, à cet arbre. Cela veut dire quoi ? Accorder son attention ne veut pas dire décrire l'arbre ou être pris dans des assertions verbales à propos de cet arbre. Si j'emploie le mot « cyprès », c'est une distraction, n'est-ce pas ? Cela m'empêche de donner mon attention complète à ma vision de l'arbre. L'attention consiste à être attentif intellectuellement, émotionnellement, avec vos nerfs, avec vos yeux, avec vos oreilles, avec tout ce que vous avez. Être attentif : regarder. Et nous ne l'avons jamais fait parce que nous vivons fragmentés. Ce n'est qu'au cours d'une crise terrible dans notre vie que nous sommes peut-être attentifs pendant quelques secondes, après quoi nous nous évadons, nous fuyons.

Or, si l'on est vraiment sérieux et que l'on veut savoir s'il y a une réalité, appelez-la Dieu ou du nom que vous préférez, on ne s'adresse à aucune autorité, à aucun prêtre, à aucune croyance. Tout cela manque trop de maturité, est infantin. On doit s'appliquer avec toute son attention, si on veut le savoir. Et l'on ne peut pas être complètement attentif si l'on craint de perdre son emploi du fait qu'on aurait trouvé. On ne peut pas donner son attention complète

à la découverte de cette vérité si l'on s'appuie sur quelque croyance, sur quelque conditionnement, ou sur ce que disent les gens. On doit éliminer tout cela. On ne doit appartenir à aucune société, à aucun groupe, à aucune culture pour trouver. Ce qui veut dire que l'on doit être complètement seul, intérieurement seul. Alors on pourra trouver. Mais si l'on n'est pas attentif dans le sens le plus profond de ce mot, on ne peut absolument pas rencontrer cette réalité... Oui, monsieur ?

Q: Êtes-vous parvenu à cet état d'esprit ?

K: Êtes-vous, demande cette personne, en cet état d'esprit ? Tout d'abord, pourquoi posez-vous cette question ? Je ne me dérobe pas, monsieur. J'y répondrai. Pourquoi posez-vous cette question ?

Q: Parce que la question est difficile.

K: Vous me demandez cela, dites-vous, parce que la question est difficile. Je ne crois pas qu'elle soit difficile. Attendez, monsieur, je répons. Tout d'abord, si je disais « oui », cela n'aurait aucune valeur, n'est-ce pas ? Pour vous, cela n'aurait aucune valeur, car à quoi cela servirait-il que je dise « oui » ? Vous accepteriez ou vous rejetteriez cette réponse. Vous pourriez dire « ce pauvre type est quelque peu cinglé », ou vous diriez : « il est sérieux, cela pourrait être vrai ». Donc, mon affirmation qu'un tel état existe n'a aucune valeur pour les autres. Ce qui compte, c'est que vous puissiez trouver vous et personne d'autre. Et lorsque vous dites que c'est difficile, dès que vous employez ce mot « difficile », vous vous entravez vous-même. Monsieur, si nous acceptons la vie telle qu'elle est, avec ses malheurs, ses souffrances, ses conflits, avec toute son angoisse, si nous l'acceptons, alors il n'y a pas de réponse, c'est la façon d'être de la vie. Si nous ne l'acceptons pas, si nous refusons d'appartenir au troupeau, au groupe, alors nous commençons à vivre différemment. Il est absolument nécessaire de trouver, de vivre tout à fait autrement.

Q: Peut-on développer l'attention par un entraînement ?

K: entraînement comporte une répétition : faire une chose et la refaire. Est-ce de l'attention ? C'est un travail mécanique, n'est-ce pas ? Ainsi, si vous êtes sérieux, vous voyez deux choses dans cette question l'inattention et l'attention. Or, la plupart d'entre nous sommes inattentifs. Nous disons qu'il est important de ne pas être inattentif, d'être attentif, et vous voilà déjà en train de vous y exercer. Si, au contraire, vous disiez « voyez, je vais être conscient, attentif à mon inattention... », car peut-être ne savez-vous pas ce que veut dire être inattentif. Cela veut dire accepter les choses telles qu'elles sont, notre vie, la façon dont nous vivons, la laideur de nos émotions, tout « ce qui est », en fait. Devenir attentif, c'est prendre conscience de cette inattention, et non essayer de devenir attentif, car cela impliquerait un conflit, une lutte, et en cours d'entraînement l'attention deviendrait mécanique. Elle cesserait d'être de l'attention. Tandis que la conscience même que l'on a de son inattention fait épanouir l'attention.

Est-ce que cela suffit pour ce matin ? Voyez-vous, j'ai travaillé, le conférencier a travaillé, son discours a duré maintenant une heure et demie. Il a travaillé. Mais vous n'avez pas travaillé, vous avez tout juste écouté distraitement. Vous avez écouté comme s'il s'agissait d'un divertissement, comme on va au cinéma, en disant « je suis d'accord, je ne suis pas d'accord, c'est un bon spectacle, c'était mauvais » et ainsi de suite. Mais si vous aussi – et c'est votre responsabilité – aviez travaillé autant que le conférencier, vous auriez dit maintenant, au bout d'une heure et demie « Pour l'amour du ciel, je vous en prie, arrêtons ! »

15 septembre 1968.

Dans les collèges de Claremont

1

IL serait assez intéressant de demander à la plupart d'entre vous pourquoi vous êtes ici. Peut-être par curiosité, ou par un réel désir de savoir ce qu'a à dire un homme venant d'Orient. Mais tout d'abord, il doit être clairement spécifié que celui qui vous parle ne représente en aucune façon l'Inde, la pensée indienne, la philosophie indienne ou aucun des soit-disant mystères orientaux.

Je pense qu'il est important d'établir entre nous une sorte de communication. On parle beaucoup, en ce moment, de communication entre personnes : c'est un sujet très en vogue. Il est, bien sûr, assez simple de se faire comprendre; la difficulté est que, malheureusement, chacun traduit ce qu'il entend et le compare avec ce que d'autres ont dit. En fait nous n'écoutons pas ! Cependant, si nous écoutons attentivement et sérieusement, la communication devient très simple. Il suffit à cet effet qu'une personne parle, même si ce qu'elle dit peut sembler étrange et que des auditeurs sérieux, désireux de comprendre, l'écoutent avec soin et attention. Ils doivent écouter, non seulement d'un esprit critique — lequel est nécessaire — mais avec certaine sympathie, afin de pouvoir examiner minutieusement et explorer ce qui est dit. Et pour explorer et écouter attentivement, on doit être « libre » : libre de toute image, de toute tradition, de la réputation qu'a, malheureusement, le conférencier, afin; d'écouter directement et immédiatement, et de comprendre. Si, cependant, vous essayez de penser selon certains systèmes ou certaines tendances dont vous êtes tributaires, ou certaines conclusions que vous avez déjà formulées, ou certains préjugés ancrés en vous, alors, évidemment, toute communication cesse.

Il me semble que dès le début il est très important de chercher à savoir, non seulement ce que le conférencier a à dire, mais aussi comment vous écoutez. Si vous écoutez avec une tendance à tirer des conclusions, à comparer ce qui se dit avec ce que vous savez déjà, alors ce que le conférencier a à dire devient l'objet d'un accord ou d'un désaccord, d'un examen mental ou d'un passe-temps intellectuel. Mais si, au cours de ces entretiens, nous pouvions établir entre nous la relation qu'il faut, une vraie communication, peut-être aurions-nous des chances d'entrer très profondément et sérieusement; dans tout le problème complexe de la vie et de découvrir si, oui ou non, il serait possible à des être humains, lourdement conditionnés, de se modifier, de provoquer en eux-mêmes une révolution psychologique. C'est cela qui nous importe le plus et non je ne sais quelle philosophie orientale ou quel concept imaginaire, qui nous conduiraient à formuler des conclusions variées ou à remplacer de vieilles idées par de nouvelles.

Je vous signalerai, si vous le permettez, qu'il est très important d'apprendre l'art d'écouter. Nous n'écoutons pas, ou si nous le faisons, c'est à travers un écran de paroles, de pensées conceptuelles et de conclusions colorées par notre propre expérience. Et cet écran nous empêche évidemment d'écouter. Ainsi que nous l'avons déjà dit, écouter est un grand art qu'apparemment nous avons négligé. J'espère que vous écoutez si intimement, si complètement, si intensément, que non seulement nous communiquerons entre nous, mais que nous irons plus loin et comunierons les uns avec les autres, à la façon de deux amis très sérieux et sincères dans leurs propos. La communion est totalement différente de la

communication pour communier entre nous, nous devons non seulement comprendre le sens des mots, tout en sachant très bien que le mot n'est jamais la chose – ou la description de la chose décrite –, mais nous devons être dans un état d'esprit dont la qualité sera d'être attentif. Nous devons nous sentir entièrement mis en cause et cela ne pourra se produire que si nous y mettons, l'un et l'autre, beaucoup de sérieux.

La vie exige qu'on la prenne très au sérieux. Nos problèmes sont trop immenses, trop complexes pour qu'on puisse se contenter de jeter sur eux, à l'occasion, un regard superficiel. Seuls les esprits très sérieux et réellement décidés à comprendre tous nos problèmes seront assez libres pour les résoudre. Et c'est ce que nous allons faire. Nous ne ferons pas que communiquer entre nous verbalement, mais sur un autre plan, nous serons en communion, ce qui est bien plus important qu'une transmission verbale. Donc, si au cours de ces entretiens, nous pouvons, d'un regard clair, voir l'énorme complexité de cette affaire qu'est vivre, la voir avec des yeux jeunes, frais, innocents, il se pourrait que nos problèmes assument de nouvelles significations. Ainsi que je l'ai dit précédemment, nous ne devons pas nous contenter d'écouter des mots, mais nous rendre compte que le mot n'est jamais la chose ni la description de ce qui est décrit. Et pour écouter ainsi il faut une qualité de liberté qui nous affranchisse des formules, des préjugés, des images et des symboles ; qui nous permette de « regarder » directement, intimement, intensément les problèmes de toute notre vie quotidienne, de toute notre existence et de voir s'ils ont un sens quelconque.

On peut observer partout dans le monde que tout être humain, quelles que soient sa couleur, sa croyance et sa nationalité, a ses problèmes: problèmes de rapports sociaux, de vie dans cette société corrompue que les hommes ont construite pendant des siècles. C'est l'homme lui-même qui est responsable de cette structure, de cette société. Elle est produit de ses espoirs et de ses exigences ; le résultat de sa violence ; la conséquence de ses peurs et de ses ambitions ; et c'est dans les filets de cette structure que nous, êtres humains, sommes pris. Cette structure sociale n'est pas différente de l'être humain.

La société, que ce soit en Europe, en Asie ou ici en Amérique, n'est pas différente de ce que nous sommes, chacun de nous. Nous « sommes » la société, nous « sommes » la communauté; nous sommes pas que l'individu, l'entité humaine, mais aussi la totalité, la collectivité. Il n'y a donc pas de division, pas de séparation entre la société et nous. Nous sommes le monde et le monde est nous, et pour opérer une transformation radicale de la société – ce qui est absolument essentiel – nous devons provoquer une révolution radicale en nous-mêmes. Mais nous devons d'abord nous demander si une telle révolution est possible. Je n'emploie pas le mot « révolution » dans son sens communiste ou socialiste. Celle dont je parle n'est pas sanglante; elle doit provoquer une transformation complète et radicale dans la psyché elle-même, dans toute la structure du cœur et de l'esprit. C'est cela notre centre d'intérêt, non ce que pensent les philosophes ou ce que les psychologues et les analystes ont à dire, ou ce qu'affirment les théologiens, ou ce qu'imaginent les croyants ou les incroyants.

Notre centre réel d'intérêt est de savoir si des êtres humains tels que nous sommes maintenant, vivant dans cette société complexe et corrompue, avec ses guerres, ses conflits, ses ambitions, ses compétitions, peuvent engendrer en eux-mêmes une transformation radicale, non pas graduellement, en mettant beaucoup de temps, beaucoup de jours et d'années, mais s'il leur est possible de se transformer immédiatement en refusant d'y mettre du temps. L'homme est apparemment engagé partout dans un monde de guerres et de

violences. Cette violence existe sur toute la terre, bien qu'en Asie, et surtout en Inde (ou les idéologies prolifèrent comme des champignons dans un terrain humide), on parle tellement de non-violence. Et nous, êtres humains, sommes engagés dans la violence dans un mode de vie qui conduit à des guerres, qui est divisé en religions, en nationalités, en croyances, en dogmes et rituels, en préjugés extraordinaires. L'homme est engagé dans cette étrange forme d'existence, où chacun condamne sévèrement telle guerre tout en acceptant de participer à telle autre. Il a en lui-même la violence, la brutalité et l'agressivité dont les anthropologues disent qu'elles sont héritées de l'animal. Mais ce que les anthropologues ou d'autres spécialistes ont à dire n'a que très peu d'importance, car nous pouvons nous examiner et découvrir par nous-mêmes la nature de notre propre violence, voir comment nous sommes brutaux les uns envers autres, non seulement en paroles, mais en pensée et en actes. Pendant des milliers d'années nous avons accepté une façon de vivre qui doit inévitablement conduire à des guerres, à des génocides, et nous n'avons pas su la modifier. Les politiciens s'y sont essayés, mais n'y sont jamais parvenus.

Nous sommes des êtres humains ordinaires, non des spécialistes ou des experts. Nous vivons dans la société et nous sommes conditionnés par notre milieu. Nous acceptons un mode de vie si corrompu qu'il ne comporte pas d'amour, pas un seul mot de compassion. Voyant tout cela, le problème est donc de savoir s'il est vraiment possible à des êtres humains tels que nous sommes de provoquer en nous-mêmes une transformation radicale et d'aller plus loin, de trouver l'état que l'homme a de tout temps recherché, qu'il a appelé Dieu ou de bien d'autres noms (les noms ne sont pas importants).

Les êtres humains en général peuvent-ils trouver tout cela, ou n'est-ce réservé qu'à un tout petit nombre ? Nous devons d'abord nous demander quelle place occupe dans le monde d'aujourd'hui l'esprit religieux et s'il est possible de trouver cette qualité d'amour. Ce mot « amour », vous le savez, est chargé de laideur autant que le mot « Dieu ». Tout le monde l'emploie : le théologien, l'épicier, le politicien, le mari à propos de sa femme, le jeune garçon pour sa belle, et ainsi de suite mais, lorsqu'on examine ce mot, lorsqu'on le pénètre, on voit qu'il est la cause de tant de souffrances, de détresses, de conflits, de tortures ! Et il engendre l'envie, la jalousie, la peur. On se demande par conséquent si l'esprit peut être libre de tout cela, et si une qualité d'amour non corrompu, non enlaidi par la pensée peut exister.

Voici donc quelques-uns de nos problèmes : la relation entre un homme et un autre ; si un homme peut vivre en paix avec lui-même et avec son voisin ; s'il existe une réalité que la pensée ne peut pas établir ; s'il existe une qualité d'amour, de compassion, d'affection qui n'a jamais été tout touché par la jalousie, ou teintée par la peur, l'angoisse, le sens de la culpabilité. Un esprit lourdement conditionné peut-il jamais se libérer complètement, totalement, et découvrir, en cet état de liberté, s'il existe ou non une réalité ultime ? Ne pas explorer ces questions, ne pas découvrir la vérité en ce qui la concerne, c'est faire de la vie une sorte de mécanique, une lutte perpétuelle dénuée de toute signification.

Je suis sûr que nous sommes conscients de tout cela, du moins ceux d'entre nous qui sont assez sérieux pour s'être demandé s'il est possible de se déconditionner de façon à ne plus avoir une conscience chrétienne, ou d'une autre quelconque catégorie aussi absurde, bouddhiste, islamique ou hindoue. Est-il possible à un esprit ainsi conditionné d'être jamais libre, innocent, donc vulnérable ?

La plus grande difficulté est que l'homme vit en fragments détachés, à la fois intérieurement et à l'extérieur. Il est homme de science, docteur, soldat, prêtre ou théologien,

expert ou spécialiste en une branche ou une autre. Intérieurement sa vie est en pièces, fragmentée ; son esprit, son intellect est à certains moments rusé et habile, à d'autres brutal et agressif, à d'autres encore charitable, tendre affectueux. Il essaie d'être moral – bien que, morale sociale soit totalement immorale – et ses nombreux désirs s'entre-déchirant provoquent cette fragmentation interne et extérieure, produisant cette contradiction aussi bien dans l'individu qu'au dehors. Et, sans fin, L'homme cherche à combler ce fossé, à instaurer une intégration, ce qui est évidemment absurde car il ne peut pas y avoir d'intégration. Si, en effet, vous examinez ce mot et en approfondissez le sens, vous êtes contraints de vous demander qui est l'entité qui provoquera cette intégration. Il est évident que cette entité qui voudra intégrer ses nombreux fragments n'y parviendra pas, car elle fait elle-même partie de cette fragmentation. Si l'on voit cela clairement – que les désirs morcelés, dans ce monde fragmenté, ne peuvent jamais être reconstitués en un tout, ne peuvent jamais être intégrés, parce que l'entité (l'observateur) qui essaie de le faire fait elle-même partie de ce morcellement – on comprend que la véritable approche consiste à « voir » cette contradiction, ces fragments, ces exigences contradictoires, ces désirs en conflit, à les observer et à chercher s'il est possible d'aller au-delà. C'est en ce dépassement qu'est la révolution radicale où la conscience n'est plus déchirée, n'est plus torturée, n'est plus en conflit, ni avec elle-même ni, par conséquent, avec le voisin, que ce voisin soit celui de la porte à côté ou celui de Russie, ou du Viêtnam.

On devrait observer ce fait, car il s'agit bien de fait, non de suppositions ou d'idéals. Les idéals n'ont absolument aucun sens : ce sont des sottises qu'inventent des esprits pleins d'astuce lorsqu'ils ne peuvent pas résoudre des problèmes tels que la violence. Alors ils inventent la non-violence en tant qu'idéal. Incapables de résoudre le problème de la violence, ils créent l'idéal de non-violences. qui consiste à être doux, plus tard, dans l'avenir, et cette invention engendre un nouveau conflit, une nouvelle lutte, un nouvel état de contradiction.

Il est donc important d'observer le fait que nous êtres humains, sommes extraordinairement violents, que notre culture, que la société dans laquelle nous vivons, que tout notre mode de vie, avec notre avidité, notre jalousie, notre esprit de compétition engendrent inévitablement la violence. Et il est encore plus important d'être conscient de la violence que l'on porte en soi, d'être vraiment conscient « de ce qui est », non de « ce qui devrait être », car « ce qui devrait être » est une fiction, un mythe, une notion romanesque qu'ont nourrie, à travers les âges, toutes les religions et tous les idéalistes. A quoi bon un idéal de non-violence si je suis rempli de violence ? Je vous en prie : ceci est très important à comprendre. Veuillez donc écouter calmement et attentivement. Ne rejetez pas automatiquement ce qui se dit ! Peut-être êtes-vous de grands idéalistes travaillant pour quelque cause ou peut-être avez-vous adhéré à certaines formules, et vous voici soudainement en présence de quelqu'un vous fait remarquer – poliment mais fermement – que tout cela est absurde. Il appartient donc à chacun d'écouter, afin de savoir ce qu'il en est, et pour écouter, chacun doit mettre de côté sa formule particulière, sa théorie, son mythe. On peut voir très clairement comment les idéals ont divisé l'homme – l'idéal chrétien, l'idéal hindou, l'idéal communiste -, lesquels, selon les croyances, sont à leur tour divisés en innombrables sectes, les catholiques, les protestants et tant d'autres. L'homme est prisonnier, esclave de ses idéals, incapable par conséquent d'observer « ce qui est », pensant toujours à « ce qui devrait être ».

Voici donc la première exigence, le premier défi « Observez ce qui est ! » Cela veut dire : connaissez-vous tels que vous êtes réellement, non tels que vous devriez être, ce qui serait un

jeu enfantin, une lutte puérile n'ayant pas de sens. Voyez la violence, observez-la. Mais peut-on voir et comment regarder? C'est un problème extraordinairement difficile, car il comporte certains facteurs que l'on doit comprendre clairement tout d'abord, on doit s'observer sans identification, sans mots, sans qu'il y ait un espace entre l'observateur et l'observé ; on doit regarder sans aucune image, sans qu'intervienne la pensée, afin de voir les choses telles qu'elles sont en fait. C'est très important, car si nous ne savons pas regarder, si nous ne savons pas observer ce que nous sommes, nous créerons inévitablement un conflit entre ce que nous voyons et l'entité qui voit. J'espère que cela est assez clair. J'observe que je suis violent dans mes paroles, mes gestes, mes pensées, ainsi que dans mes activités quotidiennes, aussi bien chez moi qu'à mon bureau. Mais je ne peux voir ma violence que si je ne tente pas de m'en évader ou de l'éviter, et je m'en évaderais inévitablement si je cherchais un refuge dans un idéal de non-violence, car un tel idéal n'a pas de sens. Lorsque je me dis que je ne dois pas être violent, il y a d'une part ma violence, d'autre part l'idéal de ce qui devrait être (je ne dois pas être violent), donc il y a un conflit entre ce qui est et ce qui devrait être, et telle est notre vie, pour la plupart d'entre nous.

Il est donc important, si nous sommes tant soit peu sérieux – et la vie ne se donne qu'aux personnes sérieuses –, d'observer la nature et la structure de la violence en nous-mêmes et de découvrir la raison pour laquelle nous sommes violents. La simple découverte de la cause de la violence n'y met pas fin, pas plus que n'y met fin une analyse quelque habile et subtile qu'elle soit. Et on ne peut pas la surmonter en pensant à la non-violence. « Violence » n'est qu'un mot, et la description de cette violence n'est évidemment pas le fait. Je vous prie de suivre cela ! Vous n'êtes peut-être pas habitués à cette sorte d'observation et d'exploration. Peut-être préférez-vous la laisser à des experts, vous contenter de les suivre aveuglément, et de ce créer une autorité qui deviendrait une chose terrible. Si toutefois vous voulez être libérés de cette violence profondément enfouie en vous, vous devez d'abord apprendre à vous connaître. Et cela ne vous sera possible que si vous vous observez directement non selon Jung ou Freud, ou quelque autre spécialiste, car vous n'apprendriez que ce qu'ils auraient déjà dit à ce sujet, ce qui serait ne rien apprendre du tout. Si vous voulez vraiment apprendre quelque chose en ce qui vous concerne, vous devrez mettre de côté toute autorité provenant des uns ou des autres, et vous observer.

Cette observation est très complexe, pleine de difficultés. Tout d'abord, l'observateur est-il autre que la chose observée ? Je constate que je suis violent, non seulement en surface, consciemment, mais dans mes profondeurs : c'est à travers tout mon être que je suis violent. Je le constate dans mes paroles, dans ma démarche, dans mes gestes et dans l'activité ambitieuse que je déploie pour réussir. Dans ce pays en particulier, les apologies du succès montent jusqu'au ciel, vous devez réussir à tout prix, mais ce succès comporte beaucoup de violence, d'agressivité et de brutalité.

Je vois donc que je suis violent et cette entité, qui observe, est-elle différente de la violence, de cette chose qu'elle observe ? Je vous en prie, voyez cela pendant qu'on vous l'explique ? Si je puis le suggérer, ne faites pas qu'écouter les mots, parce que les mots n'ont aucune importance ce qui est important, c'est de voir si oui ou non notre esprit peut jamais se libérer de cette terrible maladie appelée violence, et si l'observateur est autre que la chose vue, que la chose observée, ou si l'observateur et l'observé sont un. Comprenez-vous cela ? L'observateur qui dit « je suis violent » est-il différent de la violence elle-même? Évidemment pas. Alors que se produit-il ? Suivez donc ceci attentivement, si la question vous intéresse ! Que se passe-t-il lorsque l'observateur se rend compte qu'il « est lui-même, la

violence qu'il observe? Que doit-il faire pour se libérer de la violence ? J'espère que vous comprenez la complexité de ce problème et qu'une communication s'établit entre nous.

Croyez que je n'essaie pas de vous analyser ; l'analyse est tout autre chose et n'a rien à voir avec notre propos. Avançons pas à pas ! Lorsque l'observateur découvre par lui-même qu'il « est » l'observé, qu'il « est » la violence, qu'elle n'est pas une chose séparée de lui qu'il pourrait modifier ou contrôler, alors la division entre l'observateur et l'observé n'existe plus, et l'observateur a instantanément écarté la cause du conflit et de la contradiction qui sont en lui. Toutefois, le fait de la violence demeure – je suis encore violent de nature, tout mon être est violent, et c'est une pure absurdité que de dire qu'une partie de moi-même est douce et aimante, tandis qu'une autre est violente. Violence veut dire division, contradiction, conflit, isolement et manque d'amour mais parce que j'ai pris conscience maintenant du fait central, qui est que l'observateur et l'observé sont une seule et même chose, il n'y a plus de conflit entre eux.

Je « suis » le monde et le monde « est » moi ; je « suis » la communauté et la communauté « est » moi. Donc, pour provoquer une transformation radicale dans la société et dans lui-même, l'observateur doit subir un changement énorme – c'est-à-dire se rendre compte que l'observateur et l'observé sont un.

Mais puis-je tenir présente en mon esprit l'image de ce que je considère être la violence et en même temps la somme des valeurs que j'ai investies dans cette violence ? Car c'est la totalité de l'image que j'ai de moi-même et de la violence qui doit disparaître pour que mon esprit soit libre d'observer. Et après qu'il aura observé, le fait de ma violence demeurera, même si je me dis que moi et la violence sont un. Alors que faudra-t-il que je fasse ? Lorsque je constate que je suis violent et qu'il m'apparaît très clairement que l'observateur « est » cette violence, je me rends compte que je ne peux absolument rien faire, parce que toute action, qu'elle soit positive ou négative, fera encore partie de la violence.

Messieurs, disons cela autrement il y a tout le problème de l'égoïsme. Nous sommes extrêmement égoïstes, extraordinairement centrés sur nous-mêmes. Il nous arrive, certes, de nous déranger pour aider les autres, mais, dans nos profondeurs, notre racine, notre noyau est cette activité égoïstique. Elle est semblable à un arbre dont la racine principale a mille racines secondaires et, quoi que fasse ou ne fasse pas l'individu, il nourrit cette racine. Est-ce que je me suis exprimé clairement ? Car nous sommes en face d'un problème très complexe. Ayez présent à l'esprit ce que nous avons dit précédemment : que la description n'est jamais la chose décrite. Si l'on ne perd jamais cela de vue, on se rend compte de la nécessité d'un « contact direct » avec cette opération égoïstique qui ne s'arrête jamais en chacun de nous, qui est l'action de s'isoler, de se séparer des autres, de se diviser, de se fragmenter. Toute activité, quoi que l'on fasse, fait partie de cette action. On se demande donc s'il peut exister une autre sorte d'activité. Mais cette question elle-même est encore une partie de cette fragmentation. On comprend alors qu'il faille observer la violence dans un silence total.. (Une pause.) Est-ce que cela vous transmet quelque chose ?... (Acquiescement.) N'acquiescez pas, messieurs, je vous prie ! Il ne s'agit pas d'être ou non d'accord, mais de percevoir. Celui qui parle n'est pas du tout important; ce qui est important c'est que vous découvriez ces choses par vous-mêmes, afin d'être des hommes libres et non des êtres de seconde main. Vous devez « voir » pour découvrir, pour savoir s'il est possible ou non à l'esprit de se libérer totalement de la violence, de l'orgueil, de l'arrogance et d'assumer une qualité toute différente. Pour découvrir cela, vous devez vous explorer très intimement et vous voir par

vous-mêmes alors cette découverte sera la vôtre, non celle de celui qui vous a parlé non une chose qui aura été dite, car il n'y a pas de maître et il n'y a pas de disciple.

Malheureusement, le mot gourou a été répandu récemment dans ce pays. En sanskrit ce mot veut dire « celui qui indique », à la façon d'un poteau indicateur au bord d'une route. Mais on ne doit pas rendre un culte à ce poteau, le couvrir de guirlandes de fleurs, le suivre partout où il va, obéir aux ordres mystérieux qu'un gourou est censé donner. Il n'est qu'un poteau au bord de la route. Lisez ses indications et allez votre chemin.

Vous devez donc être votre propre maître et votre propre disciple. Il n'y a pas d'Instructeur en dehors de vous, pas de Maître, pas de Sauveur ; c'est vous-mêmes qui devez vous modifier, donc apprendre à vous observer, à vous connaître. Cette enquête en nous-mêmes est une affaire fascinante et joyeuse elle permet d'apprendre ce qu'est cette violence qui fait partie de la structure de notre vie. Et pour apprendre, on doit avoir l'esprit libre. On ne peut rien apprendre si l'on a déjà accumulé des connaissances sur la violence. Et c'est une des choses que nous avons faites avec toutes nos études. Connaître et avoir des connaissances sont deux choses différentes. Les docteurs, les hommes de science, les ingénieurs ont accumulé des connaissances et en ajoutent d'autres avec leurs nouvelles découvertes, de sorte que leur savoir devient un entrepôt, une tradition, mais cela n'est pas apprendre.

Apprendre n'est possible qu'en un état de mouvement constant, et ne se produit que dans un « présent actif ». Apprendre est un mouvement, soit que vous appreniez dans un collège, soit que vous appreniez ce que vous êtes. On apprend tout au long de sa vie. Il ne s'agit pas « d'avoir appris » et d'appliquer ensuite les connaissances que l'on a accumulées. Accumuler simplement des connaissances, ce n'est pas du tout apprendre. Et apprendre est une grande joie. Il n'y a aucun désespoir à regarder en soi-même, parce que l'on ne compare pas ce que l'on voit à un idéal, à ce que l'on devrait être il n'y a que « ce qui est ». et, dans l'observation de ce qui est, on apprend à l'infini. Tout est en vous. De même que celui qui vous parle, vous n'avez besoin de lire aucun livre, parce que l'homme est ancien, plus ancien que les montagnes. Il est vivant, et il ne faut pas conditionner ce qui vit. Mais nous avons conditionné l'homme et c'est pour cela que notre vie est devenue un tel tourment, une lutte qui n'a pas de sens.

Je me demande si vous aimeriez me poser des questions. Pour poser des questions il faut être complètement sceptique à propos de tout, y compris ce que dit le présent orateur ; celui-ci n'a absolument aucune autorité, vous devez donc être sceptiques, tout en sachant, certes, mesurer les limites du scepticisme afin de n'être pas sceptiques tout le temps. Vous devez, bien sûr, poser des questions, mais poser la question correcte est la chose la plus difficile qui soit. Je ne vous dis pas cela pour vous empêcher de m'interroger. Il est très important de poser une question vraiment essentielle, une question qui vous implique en plein, une question qui soit vraie pour « vous », non pour l'orateur ou pour d'autres personnes. Il est évident que c'est cela le genre de question que vous devez poser, mais n'en attendez pas une réponse car personne ne pourra vraiment vous répondre. Seuls les sots donnent des conseils. Posez donc une question sérieuse, non une interrogation en dehors de notre sujet, qui n'aurait ni sens ni profondeur.

Q: Vous avez parlé du silence et j'ai, à l'occasion, l'esprit silencieux. Mais quel est ce silence dont vous parlez ?

K: Le conférencier peut vous le dire, mais si ce silence n'est pas le vôtre, cela aurait très

peu de sens. Le silence est absolument nécessaire pour voir, pour écouter, pour observer. Si votre esprit bavarde et nous bavardons intérieurement sans cesse), comment pouvez-vous écouter ? Comment pourriez-vous regarder un arbre, un nuage, un oiseau, sans ce silence ? Si vous voulez regarder un arbre ou la lumière sur un nuage, il est évident que votre esprit doit être silencieux, mais vous ne pouvez pas l'obliger à l'être simplement parce que vous désirez voir la beauté de l'arbre. Il est très important de regarder, de voir sans images, et pour voir sans image votre femme ou votre mari il faut être silencieux. Tant que vous portez en vous l'image de votre femme ou de votre mari, vous n'êtes pas silencieux. Ce n'est que dans le silence qu'on apprend. Et l'amour est totalement silencieux.

Cet amour nous est inconnu parce que la pensée, qui engendre le plaisir et la peur, projette toujours son ombre sur tout. Le silence fait partie de la méditation. Nous n'entrerons pas dans ce sujet maintenant, parce qu'il comporte beaucoup d'éléments, mais si on ne comprend pas la méditation, sa beauté, son extase, en vérité, sa bénédiction, la vie n'a pas de sens. La méditation n'est pas une chose séparée de la vie quotidienne elle n'est pas un savoir-faire que l'on doit apprendre dans un monastère, qu'il s'agisse du zen ou de quelque autre religion elle est un mode de vie et fait partie de cet immense silence dont nous parlons.

Peut-être pourrons-nous, au cours de ces trois réunions publiques, nous entretenir de la méditation, ainsi que de l'amour et de la mort.

Q: Pouvons-nous développer le thème de l'observation sans observateur ?

K: Qu'est-ce que c'est que l'observateur ? Voyez-le, je vous prie ! Regardons-le ensemble ! Ne vous contentez pas d'écouter, d'accepter ou de rejeter, mais entreprenons ensemble ce voyage. L'observateur est l'expérience, celle d'hier ou celle de milliers d'hiers. L'observateur est une accumulation de savoir et de mémoire. Il est essentiellement la tradition, le passé, les cendres mortes de beaucoup de milliers d'hiers. Il est celui qui dit « Je suis vexé, je suis fâché, j'ai été insulté, tel est mon point de vue, voici mon opinion. » Il est celui qui pense et qui est captif de formules. Tout cela c'est l'observateur, qui est donc essentiellement le passé. Demandez-vous s'il vous est possible de voir, d'observer sans le passé. Pouvez-vous observer un arbre ?...

Commençons par quelque chose de simple : pouvez-vous observer un arbre sans l'intervention du passé ? Pouvez-vous observer le monde extérieur, un arbre, un nuage, un oiseau, sans le passé, c'est-à-dire sans le mot, sans votre savoir, sans toutes les images que vous avez de l'arbre, du nuage, de l'oiseau ? Pouvez-vous regarder sans le passé ? C'est relativement facile lorsqu'il s'agit d'un objet familier, mais pouvez-vous regarder votre femme ou votre mari sans les images du passé, les heurts, les disputes, les querelles, les brutalités, les plaisirs, les joies ? Sans les formes variées d'exigences inexprimées, d'espoirs et de craintes ? Pouvez-vous regarder sans tout cela, afin de voir avec des yeux neufs ? une tâche réellement ardue, car elle exige Beaucoup d'attention, elle exige la joie d'apprendre.

Nous, êtres humains, n'avons aucune relation entre nous, entre maris et femmes, quelle que soit notre intimité. Le nombre de fois que l'on couche ensemble n'y fait rien. Nous avons des images et nos rapports sont entre deux images, non entre êtres humains, car les êtres humains sont des choses vivantes, et il est très dangereux, très précaire d'être en rapport avec quelque chose qui vit ! Nous préférons avoir une certitude dans nos rapports. C'est pour cela que nous disons je connais ma femme, ou mon mari, ou mon voisin, ou mon ami. Mais regarder sans l'observateur, ce qui veut dire regarder sans le passé, sans la mémoire, sans les

craintes et les espoirs accumulés, sans les plaisirs et les chagrins, et sans désespoir – voir de cette façon est le début de l’amour.

8 novembre 1968.

La dernière fois, nous nous entretenions de la violence, de la façon dont elle pénètre toute notre vie, depuis l'enfance jusqu'à la mort. Cette violence, cette agressivité et cette brutalité existent partout dans le monde, non seulement dans les individus où elles se manifestent en tant que haine et sous une forme pervertie de loyauté, mais aussi, à l'extérieur, par notre acceptation de la guerre en tant que mode de vie. La violence naît du droit que l'on a de posséder, des droits que s'attribuent différents besoins, sexuels ou idéologiques. Tout cela nous est familier nous le voyons clairement.

Toutes les religions ont donné des prescriptions telles que « ne tuez pas », « soyez bons et compatissants ». Mais les religions organisées n'ont absolument aucun sens, et n'en ont jamais eu. Nous voici donc face à face avec le problème de la violence. Et l'on doit se demander s'il est en aucune façon possible à un être humain – non seulement dans ses relations personnelles, mais dans ses rapports avec la société – d'être complètement libéré de cette violence. Ce n'est ni une question relevant de la rhétorique, ni un problème intellectuel, mais un fait réel qui concerne chacun de nous, à la fois psychologiquement, intérieurement (à l'intérieur de notre peau, pour ainsi dire) et aussi extérieurement, à la maison et au bureau. Cet esprit agressif est présent avec tout ce qu'il engendre de haine et d'animosité, dans tous les aspects de notre activité. Et nous demandons s'il est jamais possible, non seulement au niveau conscient mais dans les couches les plus profondes de la conscience, de déraciner cette violence complètement, afin que nous puissions vivre en paix les uns avec les autres et dépasser les divisions nationales, les séparations religieuses, leurs dogmes, leurs croyances, leurs théories et leurs idéologies.

Abordons le problème autrement. Une de nos plus grandes difficultés, il me semble, est que malgré toute l'énergie que nous avons, il nous manque l'élan, la vitalité, l'enthousiasme nécessaires pour produire ce changement en nous. Après tout, nous connaître – non selon quelque spécialiste – est la chose la plus importante, la base de toute action. Nous devons nous connaître, nous étudier, entrer profondément en nous-mêmes avec un esprit méditatif pour fonder cette action, sans quoi elle sera toujours fragmentée, contradictoire. Cet état contradictoire est la cause des conflits qui pèsent sur chacun de nous. Tout ce que nous faisons, tout ce que nous éprouvons, tout ce que nous touchons engendre des conflits et des luttes qui, sous différentes formes, gaspillent l'énergie vitale, indispensable à cette révolution intérieure, psychologique.

Cette énergie vitale nous permet de nous libérer complètement de nos conflits intérieurs, ce qui ne veut pas dire vivre dans un état de contentement végétatif ou mener une existence bovine. Au contraire, notre énergie, n'étant plus employée à tort et à travers, devient l'élément transformateur dans la connaissance de nous-mêmes. Bien que les anciens Grecs, les hindous et les bouddhistes aient tous dit : « Connais-toi », peu de personnes ont pris la peine de pénétrer en elles-mêmes et de se connaître réellement. A cet effet, aucune autorité n'est nécessaire, ni celle de l'Église, ni celle d'un Sauveur ou d'un Maître, ni celle de quelque spécialiste. Tout ce que l'on a à faire – si l'on est réellement sérieux et décidé – est d'observer, non seulement d'un esprit critique, mais d'un esprit libre... (Un bébé pleure.) Qui s'occupe de cette voix ?

Vous savez, en Inde, lorsque nous parlons en plein air, il y a trois ou quatre mille personnes qui viennent avec leurs enfants il y a aussi des étudiants, des mendiants, une

humanité de toutes sortes ; la plupart d'entre eux ne comprennent pas l'anglais, mais on considère qu'il est bon, qu'il est méritoire d'assister à des réunions religieuses. Il y a donc beaucoup de bruit, auquel contribuent les corneilles et d'autres oiseaux. Tout le monde participe à des réunions de ce genre, non seulement les oiseaux et les enfants, mais aussi ceux qui n'ont que peu de connaissances sur quoi que ce soit et qui ne comprennent pas grand-chose. Mais n'empêche ! Il est « bon » d'assister à ces rencontres ! Ici, où l'anglais est parlé et compris, cela vaut la peine, et cela a une certaine importance que des enfants, ainsi que des personnes âgées et celles entre deux âges se réunissent pour parler sincèrement et intimement des problèmes qui concernent chacun de nous.

Malheureusement, nous ne sommes pas assez sérieux, nous avons des préjugés et nous nous sommes fixés sur certaines opinions qui nous empêchent de nous examiner nous-mêmes. Notre expérience agit en nous à la façon d'une barrière, ainsi que nos connaissances. Mais si vous pouviez écouter avec la qualité d'un esprit à la fois ferme dans son dessein et décidé à mener son enquête, en cette communication nous ne ferions pas qu'entendre beaucoup de mots ou que rassembler une nouvelle série d'idées : nous pénétrerions profondément en nous-mêmes et nous apprendrions ce qu'il importe d'apprendre à notre sujet.

Nous nous rencontrons ici dans le dessein d'entrer profondément en nous-mêmes, de nous « découvrir » et non, bien sûr, de nous entendre dire ce que nous devons faire et penser (ce serait trop enfantin) ou de proclamer que voici une nouvelle autorité, un nouveau gourou, ou quelque autre absurdité de ce genre. Se découvrir tel que l'on est n'est pas se demander : « Qui suis-je » mais observer intérieurement comme on se regarde dans un miroir. Observez vos actes, vos gestes, vos paroles, observez la façon dont vous regardez un arbre, un oiseau, ou un nuage qui passe, votre femme, votre mari, votre voisin. C'est au moyen de cette observation que l'on commence à découvrir ce que l'on est, car on n'est jamais statique, il n'y a rien de permanent en nous, bien que les théologiens et d'autres personnes qui parlent de Dieu, affirment la pérennité d'une entité, ce qui n'est qu'une théorie, une simple idée. Nous devrions alors pouvoir, joyeusement et librement, nous demander si l'esprit humain – qui a vécu des millions d'années, qui a été si lourdement conditionné par mille expériences, qui a accepté tant d'idées et d'idéologies –, si l'esprit humain peut pénétrer en lui-même et découvrir si, oui ou non, il peut être complètement, totalement affranchi de la violence.

Abordons le problème différemment : tant que la peur existe, la violence, l'agressivité, la haine et la colère l'accompagnent nécessairement. La plupart des êtres humains ont peur du monde extérieur et en outre, ressentent une peur interne. Ces mondes, en vérité, ne sont pas séparés : ils constituent un seul mouvement. Si donc nous comprenons notre monde intérieur – sa forme, sa nature, et toute la structure de la peur – peut-être pourrions nous jeter les bases d'une nouvelle société, d'une nouvelle culture, car la société actuelle est corrompue, sa morale est immorale.

Nous devons découvrir, non pas idéologiquement intellectuellement, à la façon d'un jeu, mais en toute réalité s'il est possible d'être libéré de cette peur. Il y a différentes formes de peur, trop nombreuses pour que nous les examinions une à une : la peur de l'obscurité, la peur de perdre son emploi ou son gagne-pain, la peur d'être découvert lorsqu'on a honte d'un certain acte commis, la peur qu'a la femme de son mari, que le mari a de sa femme, la peur des parents pour les enfants, la peur de n'être pas aimé, la peur de la vieillesse, de la solitude, de la mort...] y a tant de formes de peur ! Si nous ne comprenons pas la cause profonde de la

peur nous vivrons dans les ténèbres et nous ne pourrons jamais nous libérer de cette brutalité, de cette agressivité, de nos jalousies, de nos rivalités.

Qu'est-ce que la peur ? Indépendamment des formes qu'elle prend, qu'est-elle essentiellement ? Qu'elle est sa cause profonde ? Ainsi que nous l'avons dit, ce conférencier n'est pas un analyste, il n'est pas ici pour entreprendre une analyse collective; l'analyse ne nous concerne pas du tout car, comme vous le verrez tout à l'heure, c'est une perte de temps. Elle comporte l'analyste et la chose qu'il analyse, tandis que l'analyste, en fait, « est » l'analysé : il ne peut absolument pas se séparer de ce qu'il analyse. Lorsqu'il s'en rend compte, il voit à quel point ce processus est un gaspillage de temps. Si vous avez de la fortune et que la fantaisie vous en prend, vous pourrez vous y adonner comme à un jeu pour vous distraire. Mais si vous voulez vraiment transcender la nature et la structure de la peur, la déraciner totalement, vous devez l'aborder directement, non par un processus analytique ou un système intellectuel. Lorsque vous voulez comprendre une chose, et surtout une chose vivante, vous devez l'observer avec un esprit vivant, non avec des connaissances mortes, avec ce que vous avez appris ou ce qu'on vous a inculqué.

C'est ce que nous allons faire, et ce n'est pas, le conférencier que vous écouterez, car il n'a pas la moindre importance, de même un appareil téléphonique ne compte pas mais « ce qu'il dit » est ce qui importe. Il vous faut donc observer, observer votre état de conscience à travers les mots du conférencier, vous servir de lui comme d'un miroir. Et lorsque vous vous verrez en tant qu'êtres humains si fortement conditionnés par le passé, si inextricablement pris dans les réseaux de la douleur et de l'effort, votre observation fera surgir une compréhension et une forme d'action toute neuve. C'est cette action que nous allons explorer ensemble, discuter et commenter non comme un maître et un élève ou comme un gourou et un disciple, mais plutôt comme deux amis qui essaient de résoudre les immenses problèmes de la vie quotidienne. Si vous ne posez pas des fondements sains et justes vous ne pourrez pas aller loin, vous ne pourrez absolument pas méditer ou découvrir ce qu'est la vérité.

Pour établir ces fondements et devenir une lumière à nous-mêmes, nous devons comprendre la peur. Qu'est-ce que la peur ? La question n'est pas comment surmonter la peur ? Je ne sais pas si vous avez remarqué que ce qui a été surmonté doit être surmonté de nouveau, indéfiniment. Si vous avez jamais vaincu quoi que ce soit – n'importe quoi quelque ennemi extérieur ou intérieur – vous devez le vaincre encore et encore. Nous ne cherchons pas ici à surmonter la peur ou à la refouler, ou à modifier sa qualité, mais nous essayons de la comprendre, de savoir ce qu'elle est en fait et comment elle naît. Qu'est-elle ? La peur de ce qui a été, de ce qui a eu lieu hier, la peur du lendemain, la peur de ne pas être et de ne pas devenir, tout cela est la peur du temps. Mais lorsque se présente à vous une provocation, une très grande crise dans votre vie, qui ne concerne ni hier ni demain, vous agissez instantanément, n'est-ce pas ? C'est le fait de penser à ce qui est arrivé hier ou à ce qui arrivera demain qui engendre la peur, mais lorsque votre action est immédiate, vous ne pensez pas à ce qui se passe dans le « maintenant » dans l'instant : la pensée ne peut pas intervenir dans le présent actif. Ce n'est que lorsque l'action est terminée que vous pouvez penser à ce qui aurait pu avoir lieu, que vous pensez au passé ou au futur. La cause de la peur est donc la pensée, c'est penser au passé et à l'avenir, à hier et à demain : hier, j'ai éprouvé telle douleur, peut-être reviendra-t-elle demain : je pourrais perdre mon emploi, j'ai peur. Observez, je vous prie, vos esprits et vos cœurs ! Faites cette exploration, et vous verrez comme cela devient simple ! C'est lorsqu'on n'examine pas la chose attentivement qu'elle devient très complexe et qu'elle n'a aucun sens.

C'est la pensée donc, qui engendre la peur : la pensée que je suis un incapable, que je ne réussirai pas dans la vie; la pensée que l'on ne m'aimera pas, que je souffrirai dans la solitude : la pensée que l'on découvrira un acte honteux que j'ai commis; la pensée que je pourrais perdre une chose qui m'est très précieuse et très chère. La peur entraîne dans dans son sillage les regrets et le désespoir.

De même qu'elle est la source de la peur, la pensée est la source du plaisir la pensée d'une jouissance nourrit ce plaisir, lui donne de la substance. Lorsque vous voyez un coucher de soleil ou, au petit matin, la lumière sur les collines et que vous vous pénétrez de toute cette beauté ; ou lorsque, entourés de silence, vous entendez soudain le cri d'une caille, lorsque cela arrive, au moment même de la perception, il n'y a pas de pensée, mais une prise de conscience totale de tout ce qui vous, entoure. C'est lorsque vous commencez à y penser, à y revenir par la pensée et à vous dire que vous voulez prolonger ce plaisir ; c'est lorsque vous désirez capter cette beauté que cette révocation vous donne un surcroît de plaisir. Ainsi la pensée engendre le plaisir aussi bien que la peur. C'est un fait psychologique évident que nous acceptons intellectuellement, mais cette acceptation n'a aucune valeur, parce que le plaisir contient le germe de la peur, et que le plaisir « est » la peur.

Veillez observer cela très attentivement. Nous ne disons pas que vous devez vous refuser tout plaisir. Toutes les religions du monde ont condamné le plaisir, sexuel ou autre. Nous ne disons pas cela ! Une personne vraiment religieuse ne rejette pas, ne refoule pas, mais plutôt apprend et observe.

Penser à ce qui est arrivé ou à ce qui pourrait arriver engendre donc la peur; par exemple, la peur de la mort, qu'on repousse ou qu'on renvoie dans un lointain avenir. Elle est pourtant là, présente. Et penser à un acte répréhensible que l'on a commis et qui pourrait être découvert à votre détriment, ou à un plaisir sexuel dont on conserve vivante l'image, c'est engendrer soit la peur, soit le plaisir.

Voici, alors, la question qui se présente est-il possible de vivre notre vie quotidienne sans l'intervention de la pensée ? Ce n'est pas une question aussi insensée qu'elle en a l'air. Elle est très importante parce que l'homme, au cours des âges, a rendu un culte à la pensée et à l'intellect dans tant d'ouvrages ingénieux pleins de théories, dans tant de volumes de théologie exposant des concepts sur Dieu, dans tant de préceptes sur la façon de se conduire ! Ces experts et ces spécialistes sont semblables à des personnes attachées à un poteau : leur conditionnement les rend incapables d'aller plus loin, il les limite en tout ce qu'elles peuvent penser. Et parce que ces personnes sont le produit de dix mille années de propagande, leurs dieux, leurs dogmes et leurs rituels n'ont absolument aucun sens. L'homme a exalté la pensée, l'a mise sur un piédestal. Considérez tous les livres qui ont été écrits à ce sujet !

Qu'est-ce que la pensée et quelle est sa fonction ? Je sais que certaines personnes ont dit « Tuez la pensée. » Vous ne pouvez pas la tuer. Vous ne pouvez pas simplement la laisser tomber à la façon d'un vêtement dont vous vous défaites. L'extraordinaire processus de la pensée, de « votre » pensée, vous devez le comprendre, mais pas en étudiant des livres ou en écoutant des conférences sur la pensée ! Quelle est l'origine de cette fonction ? Quand la pensée est-elle nécessaire et quand ne l'est-elle pas ? Quand est-elle une aide ? Vous devez découvrir tout cela par vous-mêmes, sans être guidés par celui qui parle ou par toute autre autorité.

Le monde s'oriente de plus en plus vers l'autoritarisme, non seulement en religion et en

politique, mais psychologiquement. Il faut, évidemment, une certaine autorité en technologie, mais brandir l'autorité en religion ou en psychologie est une abomination. L'homme n'est alors jamais libre, il ne « peut » pas être libre, et la liberté est une nécessité absolue. Comment un esprit qui a peur peut-il jamais être libre ? Comment un esprit obscurci par une pensée qui n'arrête pas et par d'incessants bavardages peut-il jamais être libre de voir, de s'enquérir, de vivre et de connaître l'extase qui ne provient pas du plaisir ?

Qu'est-ce donc la pensée et peut-elle cesser à un certain niveau, tout en fonctionnant à d'autres niveaux, d'une façon rationnelle, saine, objective, non émotive, impersonnelle ? La connaissance de l'univers, la connaissance en toute chose est nécessaire c'est le « savoir ». Mais on voit aussi que la pensée engendre la peur aussi bien que le plaisir, et si l'on se demande si cette pensée-là-peut prendre fin. Encore une fois, il vous appartient de l'apprendre par vous-mêmes, de n'être plus les êtres de seconde main que vous êtes en ce moment, d'être libres de répondre à cette question qu'est-ce que la pensée ?

La réponse est fort simple : la pensée est la réaction de la mémoire. Vous répondez spontanément à une question familière, mais pendant le temps qu'il vous faut pour répondre à une question plus complexe, dans cet intervalle, la mémoire entre en jeu, et c'est de la mémoire que provient la réponse. La mémoire est l'entrepôt de milliers d'expériences, à la fois conscientes et inconscientes. Je veux dire que l'inconscient est l'énorme réserve des mémoires de la race, de la tradition, chrétienne, hindoue ou bouddhiste, où se cache l'accumulation de nombreux siècles, tandis que la conscience consciente est l'entrepôt des connaissances que vous avez acquises. Toute cette structure de mémoires vous conditionne et votre réponse à n'importe quelle question provient de ce conditionnement. Si vous êtes conditionné en tant que républicain, démocrate ou communiste, c'est de cet arrière-plan, c'est de cette mémoire que vous répondez. Si vous avez été endoctriné par la propagande de l'Église, avec ses dogmes et ses rituels, vous répondez selon cette mémoire ou si vous êtes hindou, vous répondez selon le mode de pensée établi par vos coutumes, vos dieux, vos pûja, les rites de vos temples, etc.

Veillez suivre ceci ! Cela peut paraître compliqué mais ce n'est complexe que verbalement. La pensée est la réponse-réaction des cellules cérébrales, qui ont accumulé des connaissances en tant qu'expérience et, puisque la pensée engendre la peur, elle s'est scindée en deux et a séparé le penseur de pensée. Le penseur dit « J'ai peur. » En tant que « moi » il est séparé de ce dont il a peur, de la peur elle-même. Il y a une dualité, une division : le penseur et la pensée, l'observateur et l'observé celui qui perçoit l'expérience et l'expérience même. Cette dualité ou division, cette séparation est la cause de l'effort, la source d'où surgit tout effort.

Indépendamment des dualités évidentes, homme/femme, noir/blanc, il existe une dualité psychologique, l'observateur et l'observé, celui qui vit l'expérience et la chose qui a été vécue. En cette division qui implique le temps et l'espace, est tout le processus des conflits vous pouvez le constater vous-mêmes. Vous êtes violents, c'est un fait, et vous avez aussi le concept idéologique de non-violence, il y a donc une dualité. l'observateur dit : « je dois devenir non-violent » et sa tentative de devenir, non-violent « est » un conflit, lequel provoque un gaspillage d'énergie, tandis que si l'observateur est totalement conscient de cette violence, sans le concept idéologique de non-violence, il peut agir sur elle immédiatement.

Vous devez, par conséquent, observer en vous-mêmes le processus dualiste à l'œuvre, cette division du moi et du non-moi, de l'observateur et de l'observé, et voir que c'est la

pensée qui a créé cette division. C'est la pensée qui dit : « Ce qui est ne me satisfait pas, je ne serai satisfait que par ce qui devrait être. » C'est la pensée qui a joui d'une expérience en tant que plaisir, et qui dit : « J'en veux encore. » En chacun de nous ce processus dualiste est là, contradictoire, qui gaspille tant d'énergie. Et l'on se demande – et j'espère que vous vous demandez – pourquoi cette division existe. Pourquoi y a-t-il ce constant effort entre ce qui est et ce qui devrait être ? Et est-il possible de déraciner totalement le « ce qui devrait être » l'idéal, qui est le futur, aussi bien que le « ce qui a été », le passé, sur lequel se bâtit le futur ? Existent-il en aucune façon un observateur, en dehors de la pensée qui se scinde elle-même en observateur et observé ? Vous pouvez soit écouter cette question et n'en pas tenir compte, soit en l'écoutant bien pénétrer le rôle de l'observateur et constater que sa présence engendre toujours une division, donc un conflit. Car l'observateur est toujours le passé, il n'est jamais neuf. La chose observée peut être neuve, mais l'observateur la traduit toujours en termes anciens, en fonction du passé, car la pensée ne peut jamais être neuve, donc n'est jamais libre. La pensée est toujours un passé qui n'est plus. Lorsque vous lui rendez un culte, vous adorez une chose morte. La pensée est semblable aux enfants des femmes stériles et, nous qui passons pour de grands penseurs, nous vivons du passé et sommes par conséquent des êtres morts.

Nous disions que la pensée crée le plaisir ainsi que la peur et que celle-ci engendre la violence. Le problème est que la peur et la violence existent et que simplement les considérer au niveau verbal, les décrire, ne les abolit pas. Je vois très clairement comment la pensée a fait naître cette peur. J'ai peur de perdre quelque chose qui m'est très précieux: cette pensée produit cette peur. Si la pensée faisant pression sur elle-même, dit : « je n'y penserai pas », la peur est cependant toujours là. Suivez cela lentement, s'il vous plaît ! Si je tente d'échapper à la peur, de l'accepter ou de la nier, elle est toujours là, j'ai encore peur. Quelle est, alors, la question suivante ? La peur est là, on ne peut pas supprimer la pensée : ce serait une forme extrême de névrose.

Que se produit-il lorsque l'observateur est l'observé ? Comprenez-vous la question ? L'observateur est le résultat du passé, de la pensée; et la chose observée – la peur – est aussi le résultat de la pensée. l'observateur et l'observé sont tous deux le produit de la pensée. Or quoi que fasse la pensée au sujet de cet état de peur (qu'elle l'accepte ou le refoule, qu'elle intervienne et essaie de le sublimer), « quoi qu'elle fasse » elle fera durer la peur sous une forme modifiée. Alors la pensée observant tout ce processus et apprenant intimement à se voir pour ce qu'elle est (ne se faisant pas instruire par des tiers), voyant par elle-même la nature et la structure de la peur, « qui n'est autre qu'elle-même », la pensée à ce moment-là se rend compte que quoi qu'elle fasse au sujet de la peur ne fera jamais que l'alimenter. Alors qu'arrive-t-il ? Que résulte-t-il de cette compréhension ?

J'espère que vous suivez tout cela ! J'ai observé la peur – qui est la pensée – de même que j'ai observé le plaisir. Maintenant l'observateur « est » l'observé, bien que la pensée ait séparé l'observateur de ce qu'il observe. Je vois cela très clairement, j'en ai une compréhension qui n'est pas un concept intellectuel mais une réalité actuelle alors que se passe-t-il ? Ma compréhension n'est pas intellectuelle, elle est donc la plus haute forme d'intelligence, et être intelligent de cette façon c'est être extrêmement sensitif, conscient de la nature et de toute la structure de la peur. Si je refoule la peur ou si je la fuis, je n'ai pas la sensibilité qu'il faut pour la percevoir dans toutes ses implications. Je dois donc apprendre à la connaître, je ne dois pas la fuir. Or je ne peux apprendre à connaître une chose qu'en étant en contact direct avec elle, et je ne peux avoir ce contact intime que si je peux la regarder

librement.

Cette liberté est la plus haute forme de sensibilité, non seulement physique mais aussi psychique ; grâce à elle le cerveau lui-même devient hautement sensible. Cette compréhension est l'intelligence et c'est cette intelligence qui opérera. Tant qu'elle agira, il n'y aura pas de peur. La peur ne se produit que lorsque cette intelligence est absente. Nous devons comprendre cela à un niveau très profond, pas simplement au niveau des mots car, ainsi que nous l'avons dit précédemment, le mot n'est pas la chose, et la description n'est pas la chose décrite. Vous pouvez décrire des aliments à un affamé, mais les mots et la description n'apaiseront pas sa faim. Cette intelligence qui est la plus haute forme de sensibilité, non seulement au niveau physique (cela implique beaucoup de choses que nous n'avons malheureusement pas le temps de développer), mais au niveau psychologique le plus profond, cette intelligence est le fondement de la vertu.

De nos jours, beaucoup de personnes, je le crains, méprisent le mot « vertu » ainsi que les mots « humilité » ou « bienveillance » qui ont perdu tout leur sens. Mais sans vertu il n'y a pas d'ordre. Nous ne parlons pas d'ordre politique ou économique, mais de tout autre chose. L'ordre dont nous parlons « est » vertu, non la prétendue vertu morale de l'Église et de la société, qui sont basées sur l'autorité. La morale de l'Église et des religions organisées est immorale parce qu'elle pactise la société. Pour ces organisations, la vertu est un idéal, mais on ne peut pas cultiver l'humilité. L'ordre qui est vertu ne peut naître que lorsque nous comprenons le processus négatif du désordre en nous, qui est cette contradiction, cette division produite par le processus de la pensée. Tant nous ne comprenons pas très clairement cet état qui est ordre et vertu, et tant que nous ne l'établissons pas profondément en nous, nous ne pouvons pas pénétrer le monde de la méditation et découvrir ce qu'est l'amour, ce qu'est la vérité.

Et maintenant, si vous en avez le temps et le désir, peut-être voudrez-vous poser quelques questions et pourrons-nous en discuter ensemble.

Q: Pouvez-vous parler de cette verbalisation qui a lieu en nous lorsque nous voulons regarder très clairement quelque chose ?

K: Je me demande si nous avons jamais observé en nous-mêmes à quel point nous sommes esclaves des mots, de nos verbalisations. Pourquoi? Nous sommes incapables de regarder quoi que ce soit un nuage, un oiseau, ces merveilleuses collines là-bas, notre femme ou notre mari – sans ce processus de verbalisation. Pourquoi? Pourquoi ne pouvons-nous rien regarder sans image ? Comprendre cela est un problème complexe. Pourquoi regardons-nous toute chose à travers une image qui est le mot ? Pourquoi est-ce que je vois ma femme ou mon mari, ou mon ami, à travers une image ? Ma femme a agi de toutes sortes de façons. Elle m'a dominé, m'a dérangé ou heurté, m'a insulté, m'a écarté de sa vie. Et à la longue, au cours des jours, j'ai fait la somme de tout cela. C'est devenu une mémoire et à travers la mémoire de toutes ces blessures, je la regarde.

Si vous me permettez de le faire remarquer, celui qui parle ici a malheureusement une certaine réputation. Vous le regardez à travers cette image, donc vous ne le voyez pas du tout. Vous le regardez à travers l'image que vous avez de lui, cette image étant le mot, l'idée, la tradition. Mais pouvez-vous regarder quelqu'un sans image ? Pouvez-vous, sans image, regarder votre femme ou votre mari, l'homme de l'autre côté de la vallée, l'homme qui vous a insulté ou flatté ?

Il n'est possible de regarder sans image que si l'on a compris la nature de l'expérience. Qu'est-ce que l'expérience ?... (Une pause.) J'espère que vous me suivez en étudiant tout cela en vous-mêmes, que vous ne vous contentez pas d'écouter des mots ! Vous devez comprendre ce qu'est l'expérience parce que c'est cette expérience accumulée qui construit tout le temps des images. Qu'est donc l'expérience, ce mot étant pris dans le sens de vivre un événement jusqu'au bout ? Mais nous ne le faisons jamais... Prenons un exemple à son niveau le plus simple : vous m'insultez, l'expérience demeure, laisse une empreinte en mon esprit, devient une partie de ma mémoire, et ainsi vous êtes mon ennemi, je ne vous aime pas. La même chose se produit si vous me flattez alors vous êtes mon ami. La mémoire des appréciations demeure, comme celle de l'insulte. Suivez ceci soigneusement, je vous prie ! Puis-je, au moment des compliments ou de l'insulte, aller jusqu'au bout de cette expérience, de façon qu'elle ne laisse aucune empreinte en mon esprit ? Cela veut dire que lorsque vous m'insultez j'écoute et je regarde totalement, complètement, objectivement et sans émotion, comme je regarde ce microphone cela veut dire que je prête mon attention totalement, avec tout mon cœur et mon esprit, afin de savoir si ce que vous dites est vrai ; et si cela ne l'est pas, à quoi bon m'y accrocher ? Cela n'est pas une théorie. On n'a jamais l'esprit libre tant qu'on pense en termes de concepts ou d'images. Et je fais de même si vous me flattez, si vous me dites que je suis un merveilleux conférencier. J'écoute avec tout mon esprit et tout mon cœur pendant que vous parlez, pas après, pour savoir pourquoi vous me dites cela, quelle valeur cela a, si je suis, oui ou non, un merveilleux conférencier, et alors j'en ai fini à la fois de l'insulte et de la flatterie. Toutefois ce n'est pas aussi simple que cela, car nous avons du plaisir à vivre dans un monde d'images. Il y a les images de ce que nous aimons, celles de ce que nous n'aimons pas, nous vivons avec elles et nos esprits n'arrêtent pas leur bavardage, leur verbalisme, de sorte que nous ne regardons jamais notre femme ou notre mari, ou la montagne, d'un esprit libre. Mais seul l'esprit innocent peut regarder.

Q: Comment pouvons-nous nous débarrasser de cette division en nous-mêmes ?

K: Tout d'abord, si je puis le suggérer, ne vous « débarrassez » jamais de rien. Se débarrasser d'une chose c'est s'en évader. Vous devez la regarder, la pénétrer. Cette dualité qui consiste à aimer ou à ne pas aimer existe en nous en tant qu'amour et haine, ou « ce qui est à moi, ce qui n'est pas à moi ». Pourquoi ?

Nous arrivons maintenant à un point très important, qui est : comprend-on ou découvre-t-on quoi que ce soit par l'analyse ? Examinons cela. Voici le problème de la division, de la contradiction en nous et je veux le comprendre, je veux savoir s'il est possible à mon esprit d'être complètement non fragmenté. Le saurai-je par l'analyse ? Cette fragmentation prendra-t-elle fin par l'analyse ? Cette méthode comporte évidemment l'analyste et ce qu'il analyse, et en cela il y a une division. Cette fragmentation peut-elle parvenir à une fin par l'analyse laquelle est évidemment de la pensée – ou plutôt par une perception directe ?

On ne peut avoir cette perception directe que lorsqu'on ne condamne pas cette division, lorsqu'il n'y a pas d'évaluation, lorsqu'on ne se propose pas de parvenir à un état sans division et de trouver une harmonie. On ne peut pas parvenir à une harmonie tant qu'existe l'idée d'une séparation entre vous et l'harmonie. Cette idée provient de la pensée et engendre une nouvelle division.

On disait dans des temps reculés qu'il y avait Dieu et qu'il y avait l'homme : cette éternelle division ! Puis on a dit que Dieu n'est pas là-bas dans le lointain, qu'il est ici, en nous ; et ce fut encore cette division entre nous et le Dieu en nous. Le Dieu qui, précédemment, était

dans une pierre, dans un arbre, dans une statue, qui était vénéré comme le Sauveur, le Maître, est maintenant en nous vous « êtes » le Dieu. Alors le Dieu en vous dit « Faites ceci, ne faites pas cela, soyez harmonieux, soyez charitable, aimez votre voisin. » Mais vous ne le pouvez pas, à cause de cette division entre vous et le Dieu en vous.

Ainsi la pensée est l'entité qui divise, et au moyen de la pensée – c'est-à-dire de l'analyse – vous espérez parvenir à un état où il n'y aurait pas du tout de division. Vous ne pouvez pas l_e faire. Cet état ne peut se produire que lorsque l'esprit lui-même voit et comprend tout ce processus et est alors complètement silencieux. Le mot « comprendre » est très important. Une description n'engendre pas de compréhension. Trouver la cause d'une chose non plus. Qu'est-ce qui l'engendre Qu'est-ce que « comprendre » ?

Avez-vous jamais remarqué, lorsque vous écoutez tranquillement – sans argumenter, juger, critiquer, évaluer, comparer -, lorsque simplement vous écoutez, qu'en cet état l'esprit est silencieux et qu'alors seulement survient une compréhension ?

Il y a cette division en nous-mêmes, cette éternelle contradiction, et il nous faut simplement en être conscients, ne pas essayer d'intervenir parce que tout ce que nous entreprenons à ce sujet provoque cette division. La négation complète est l'action complète.

10 novembre 1963.

Cet entretien est le dernier et je voudrais, si vous le permettez, aborder un sujet qui pourrait vous être quelque peu étranger, bien que vous ayez peut-être entendu le mot qui le désigne, tout en lui donnant un sens particulier. Je veux parler de méditation, qui est une des choses les plus importantes à comprendre. Si nous la comprenons, peut-être pourrions-nous mieux comprendre tout le processus, si complexe, de l'existence et mieux le vivre. L'existence inclut toutes les relations : non seulement celles entre nous-mêmes et nos possessions, mais nos rapports humains, et aussi notre relation – s'il y en a une – avec la réalité.

En cette existence angoissée et complexe, la compréhension est absolument essentielle. Je n'emploie pas le mot « compréhension » dans son sens littéral, parce que pour moi comprendre c'est « faire ». Il n'y a pas d'abord comprendre et ensuite faire mais comprendre c'est agir. La compréhension est le « faire ». Elle est « l'action même » : les deux ne sont pas séparées. La compréhension de tout ce problème nous conduira peut-être au mot « amour », et peut-être aussi à la chose que redoutent la plupart des êtres humains : la mort.

Nous allons donc, ensemble, explorer, étudier ce problème de la vie, de l'existence, qui inclut les relations, l'amour et la mort. La méditation est l'approche à la compréhension de la vie – non à l'étude de la vie en tant que phénomène, car elle est trop importante pour cela, trop digne d'être aimée et vécue. En fait, méditer c' « est » vivre. Pour beaucoup de personnes, cependant, la méditation est un moyen de s'évader elles se retirent dans un monastère, revêtent des habits spéciaux et se dissocient de ce problème complexe qu'est la vie. Certaines écoles en Inde, et ailleurs en Asie, offrent des méthodes, des systèmes, des voies qui pourraient développer la sensibilité et qui, si vous êtes assez vains pour avoir des visions, vous permettront de vous enfuir dans quelque mystérieuse existence métaphysique – laquelle, en réalité, sera la même vie sordide. Mais la méditation n'a aucune voie, aucun système, aucune méthode ; elle ne vous abstrait pas de la vie, de ses joies, de ses souffrances, de ses désespoirs, elle n'est pas une fuite, une évasion dans quelque monde mystique, irréel, romanesque, de votre imagination.

Pour nous – ou du moins pour le conférencier -, le mot méditation ne désigne pas une méthode d'évasion, mais plutôt une approche à la compréhension de toute l'existence. La méditation acquiert alors une grande importance, elle devient une bénédiction, une chose extraordinaire que l'on doit comprendre à son niveau le plus profond. Examinons-la donc ensemble. Vous savez, le mot méditation est devenu récemment à la mode; il est presque sur chaque lèvres; on le voit même dans des revues comme le New Yorker et les messieurs aux longs cheveux en parlent beaucoup. Ils vous offrent une méthode, un système, vous donnent quelques mots à répéter en tant que Mantra et vous assurent que par ces pratiques vous transcendez tous vos soucis et parviendrez à une réalité extraordinaire. Ce sont évidemment, des sottises car un esprit obtus, stupide, lourdement conditionné, plongé dans ses superstitions, ses préjugés, ses opinions, peut suivre une méthode et méditer indéfiniment, il sera encore; obtus et stupide. Nous pouvons voir l'absolue futilité d'une méthode, d'un « savoir-faire », d'un schéma, serait-il établi par les Anciens ou par quelque gourou moderne avec ses prétentions et son offre absurde, contre une somme d'argent, d'un état généralement appelé illumination. Nous ne nous attarderons pas davantage sur ce genre de méditation, qui est une forme d'évasion; nous pouvons objectivement et intelligemment

l'écarter.

Disons clairement tout de suite que la méditation n'est pas une façon de se distraire. On ne peut l'acquérir chez d'autres à aucun prix. Elle ne comporte l'acceptation d'aucune autorité d'aucune sorte, y compris celle du conférencier, surtout celle du conférencier, car en la compréhension de l'extraordinaire problème de la vie il n'y a pas d'autorité, d'instructeur, de maître, de gourou ils ont tous fait faillite. Chacun de nous est dans l'affliction, chacun a ses labeurs : nous sommes dans un état de confusion, d'anxiété, cherchant à atteindre un but ou un autre, et c'est cela qu'il est essentiel de comprendre, non quelque mystérieuse vision. Les visions sont facilement explicables, et par l'emploi de drogues, par la répétition de mots et de phrases, par l'exercice de différentes formes d'autohypnotisme, l'esprit « peut » produire n'importe quel fantasme, croire en n'importe quoi et opérer sur lui-même d'innombrables artifices.

C'est la vie même qui nous intéresse, la vie vécue de tous les jours, avec ses luttes pénibles et ses plaisirs fugitifs, avec ses craintes, ses espoirs, ses désespoirs, ses chagrins, avec la douleur de la solitude, de l'absence complète d'amour, avec les formes vulgaires ou subtiles de l'égoïsme, et avec, à la fin, la peur de la mort. C'est cette vie qui nous concerne directement, et pour la comprendre profondément, avec toute la passion dont nous sommes capables, La méditation est la clé, mais non une méditation selon les instructions d'un tiers, ou que décrit dans quelque livre un philosophe ou un spécialiste. Ce qui importe, c'est la qualité de la méditation. Le mot méditer veut dire soumettre à une longue et profonde réflexion. Ce n'est donc pas adopter une façon de penser ou apprendre à dominer son esprit pour le rendre calme et silencieux, mais plutôt comprendre tous les problèmes de la vie, et c'est alors que naît la beauté du silence, car sans cette qualité de beauté la vie n'a absolument aucun sens. Par beauté, je n'entends pas celle de ces montagnes, de ces arbres, ou la beauté de la lumière sur l'eau, ou de l'oiseau sur son aile, mais la beauté de vivre; que vous pouvez rencontrer dans votre existence quotidienne, soit au bureau ou chez vous, ou lorsque vous marchez seuls, communiant avec la nature et le monde, parce que sans cette beauté la vie n'a aucune signification.

Examinons donc ensemble cette question, à la fois objectivement et intérieurement. Le mouvement vital vers l'extérieur est aussi le mouvement intérieur. Les deux ne sont pas séparés. Ils sont comme un flux et reflux, et les comprendre sans les séparer ou les diviser est la beauté de la méditation. Ce qui est requis à cet effet est que l'on vive totalement sans luttes, sans contradictions, une vie équilibrée et harmonieuse. Et la méditation est la voie.

La méditation comporte de nombreux éléments... Mais j'espère que cela vous intéresse, car c'est des questions les plus importantes à comprendre. Si vous ne savez pas comment méditer, comment vivre (et je crains que la plupart d'entre vous ne mènent une vie très superficielle aller au bureau avoir un bon emploi, une famille et un foyer, aller à un cocktail ou au cinéma, tout cela que nous appelons vivre), votre vie devient une affaire morne, vide, creuse. Malheureusement, la civilisation moderne, surtout dans ce pays, devient, de plus en plus standardisée, superficielle. Vous pouvez avoir les choses les plus luxueuses du monde, une bonne nourriture, de belles maisons, des salles de bains parfaites, et jouir d'une bonne santé ; cependant, sans vie intérieure, non une vie intérieure de seconde main, mais une vie intérieure qui vous est propre, que vous avez trouvée par vous-mêmes, qui a eu votre sollicitude, que vous vivez et qui « est » méditation, la vie devient une affaire sordide – nous aurons encore des guerres, encore plus de destructions et de malheurs. La méditation, que

cela vous plaise ou non, est absolument essentielle pour tout être humain quel qu'il soit, pour l'intellectuel alambiqué comme pour le simple passant. J'espère donc que nous pourrons y pénétrer et entreprendre ce voyage ensemble.

La méditation comporte une concentration, ce qui est lorsqu'on l'observe, une sorte d'exclusion. Je dire que la concentration contraint la pensée à s'exercer dans une direction particulière à l'exclusion de tout le reste. C'est ce qu'on entend généralement par concentration. On oriente et on dirige la pensée sur quelque chose et cette concentration construit un mur, érige une barrière qui interdit l'entrée à toute autre pensée. En cette action un processus dualiste est à l'œuvre, une division, une contradiction. C'est assez évident lorsque vous y regardez de près. La méditation est donc autre chose que la concentration et que le contrôle de la pensée, bien que la concentration soit évidemment nécessaire. La méditation inclut une attention qui n'est pas concentration, bien que la concentration soit comprise dans l'attention. Être attentif, c'est se prêter passionnément, tout entier, esprit, cœur et corps, à quelque chose. En cette attention, si vous l'examinez soigneusement, vous verrez qu'il n'y a ni le penseur et la pensée, ni l'observateur et l'observé, mais rien qu'un état, qui est attention. Pour s'y trouver complètement on doit être parfaitement libre.

Voici donc le problème : seul un esprit totalement libre peut se trouver dans cet état de complète attention, à la fois intellectuelle et émotionnelle, et prendre conscience de toutes ses réactions; cette prise de conscience étant la source de sa liberté. Cela n'est pas trop difficile si vous voyez la chose simplement. Lorsque vous écoutez quoi que ce soit – de la musique ou l'étrange cri des coyotes lorsqu'ils s'appellent le soir, ou le chant d'un oiseau, ou la voix de votre mari ou de votre femme – prêtez-y votre complète attention, et c'est bien ce que vous faites lorsque la provocation est très intense, immédiate alors vous écoutez avec une attention extraordinaire. Lorsque l'expérience est douloureuse ou bénéfique, lorsque vous pensez en avoir un profit, vous écoutez très attentivement quoique cependant, si vous en attendez une récompense, la crainte de la perdre intervient dans votre action d'écouter. Donc, l'attention comporte un état de liberté. Seul un esprit libre est capable d'avoir cette qualité d'attention en laquelle il n'y a aucune ambition, rien à gagner ou à perdre, et pas de peur. Pour comprendre l'immense problème qu'est vivre et pour atteindre cet état d'amour, il est essentiel d'avoir un esprit silencieux et attentif. Nous allons donc apprendre ensemble ce que veut dire être attentif, car ce n'est qu'en l'état d'attention que l'on peut méditer. Nous allons « apprendre » et non pas accumuler des connaissances ce sont deux choses différentes. Nous apprendrons ensemble à considérer ce problème qu'est vivre; lequel est relation, amour et mort. Qu'est-ce que c'est que vivre ? Je ne demande pas ce que vivre « devrait » être ; ni ce qu'est la raison d'être, le but de la vie ni ce qu'est le sens réel de la vie ni ce qu'est le principe sur lequel la vie devrait se baser mais qu'est-ce que vivre, en fait, en ce moment, tels que nous sommes dans l'intimité et le secret de notre vie quotidienne ? Car c'est cela le seul fait, cela et pas autre chose. Tout le reste est théorique, irréel, illusoire. Cette vie, qu'est-ce que c'est en fait? Notre vie, la vie privée d'un être humain. Quelle est la vie privée d'un être humain dans ses rapports avec la société qu'il a construite et qui le retient prisonnier ? Car il « est » la société, c'est évident, il « est » le monde, le monde n'est pas différent de lui, cela aussi est évident.

Ce qui nous intéresse, c'est « ce qui est », c'est notre propre vie, et non des abstractions, non des idéals qui sont, de toute façon, des stupidités. Quelle est notre vie ? De la naissance à la mort c'est une constante bataille, une lutte sans fin, pleine de peur, de solitude et de désespoir, une lassante routine ennuyeuses répétitions et un manque total d'amour, que

soulage parfois un plaisir fugitif. | Telle est notre vie, notre existence quotidienne torturée, qui consiste à passer quarante années dans un bureau ou à l'usine, à s'occuper des soins monotones du ménage, dans un état perpétuel d'envie et de jalousie ; redoutant les échecs, rendant un culte au succès, et pensant sans cesse au plaisir sexuel. Que tout cela est fastidieux ! Tel est le schéma de notre vie. Vous pouvez vous en rendre compte si vous êtes vraiment sérieux et si vous voyez « ce qui est ». Mais si vous n'êtes qu'à la recherche de distractions variées, soit à l'église, soit sur des terrains de football, ces divertissements engendreront leurs propres souffrances et leurs problèmes. Les esprits superficiels « trouvent » leurs évasions à l'église ou au football, mais nous ne nous occuperons pas d'eux, car ce que nous avons à dire ne les intéresse pas réellement.

La vie est sérieuse, mais en ce sérieux est aussi un grand rire. Les personnes sérieuses sont les seules qui soient vraiment vivantes, les seules qui puissent résoudre les immenses problèmes de l'existence. Notre vie, telle qu'elle est vécue quotidiennement, est un labeur. Personne ne peut le nier mais personne ne sait comment y remédier. Nous voulons trouver une autre façon de vivre, ou du moins nous le disons, et quelques-uns d'entre nous font des tentatives dans ce sens. Mais avant de faire ces tentatives, il nous faut d'abord comprendre « ce qui est », non « ce qui devrait être ». Nous devons réellement prendre en main « ce qui est », et le voir, mais nous ne pouvons pas entrer en contact intime avec sa réalité si nous avons un idéal, si nous pensons devoir changer « ceci » en « cela », ou si nous nous donnons le changement comme tâche. Si, cependant, vous êtes capables de voir « ce qui est » tel que c'est, vous verrez se produire une modification d'une espèce particulière, et c'est ce que nous allons explorer.

Tout d'abord, nous devons voir ce qu'est notre vie quotidienne telle qu'elle est en ce moment, la voir sans hésitation ou répugnance, sans résistance ou douleur. Mais cela est ardu ! Pouvons-nous la voir et vivre avec ce que nous voyons ? Pouvons-nous entrer en contact intime avec le quotidien, être avec lui en rapport direct ? Voilà notre difficulté ! Pour être en rapport direct avec une chose on ne doit interposer aucune image entre soi et la chose qu'on observe, l'image étant le mot, le symbole, la mémoire de ce que cette chose était hier ou il y a mille hiers.

Disons-le simplement. Les relations que vous avez avec votre femme ou avec votre mari sont basées sur des images, celles-ci étant l'accumulation de nombreuses années de plaisirs, de rapports sexuels, de conflits, d'efforts, d'ennui, de gestes répétés, de domination. Vous avez d'elle cette image et elle en a une de vous, et le contact de ces deux images est ce qu'on appelle une relation, qu'on accepte comme telle, mais qui n'en est pas une du tout. Il n'y a pas de « contact direct » entre un être humain et un autre, et de même nous n'avons pas de contact direct avec l'actuel, avec « ce qui est ».

Veillez, je vous prie, me suivre ! Ce que je dis peut sembler complexe, mais si vous écoutez tranquillement cela ne l'est pas. Il y a l'observateur et la chose observée, et il y a une division entre les deux et cette division, cet écran est le mot, l'image, la mémoire, l'espace dans lequel ont lieu tous les conflits. Cet espace est l'ego, le « moi », qui est une accumulation de mots, d'images, de mémoires accumulés par mille hiers, et par conséquent on n'a pas de contact direct avec ce qui est. Soit que l'on condamne ce qui est, soit qu'on le rationalise, ou qu'on l'accepte, ou qu'on le justifie – et tout cela est de la verbalisation – il n'y a pas de contact direct, donc pas de compréhension, et en conséquence ce qui est ne se résout pas.

Voyez, messieurs, il y a l'envie. L'envie est mesurée par des comparaisons et l'on est conditionné de façon à l'accepter. Un tel réussit. Il est brillant, intelligent. Tel autre ne l'est pas. Depuis notre enfance nous avons appris à mesurer, à comparer, et ainsi est née l'envie. Mais nous considérons l'envie objectivement, comme une chose extérieure à nous, tandis que l'observateur lui-même « est » cette envie. Il n'y a pas une division réelle entre l'observateur et ce qu'il observe. Lorsque l'observateur s'en rend compte, il voit qu'il ne peut rien au sujet de cette envie, que tout ce qu'il ferait serait encore de l'envie, parce qu'il en est à la fois la cause et l'effet. Le « ce qui est » de notre vie quotidienne avec tous ses problèmes tels que l'envie, la jalousie, la peur, la solitude, le désespoir, n'étant pas différent de l'observateur (qui dit « je suis cela », qui est envieux, jaloux, craintif, dans la solitude et plein de désespoir) et celui-ci n'y pouvant rien, cela ne veut pas dire qu'il accepte cette situation, qu'il vive avec et s'en contente. L'origine de ses conflits était dans la séparation entre lui et ce qu'il observait, mais quand la résistance à « ce qui est » n'est plus là, il se produit une transformation radicale, et cette transformation est méditation.

Percevoir en vous-mêmes toute la structure et la nature de l'observateur qui est vous, de même que celle de l'observé, qui encore est « vous », et se rendre compte de cette totalité, de cette unité, c'est cela la méditation. Et comme il n'y a là aucun conflit, il se produit une dissolution complète et un dépassement de « ce qui est ».

Vous vous demanderez aussi ce qu'est l'amour. Nous avons traité de la peur. Considérons ensemble la question de l'amour. Vous savez que ce mot est chargé à l'excès, déformé, piétiné, avili par les prêtres, les psychologues, les politiciens, par les journaux, les hebdomadaires, et que tout le monde en parle sans fin. Mais qu'est-ce que c'est ? Ne nous demandons pas ce que l'amour « devrait être », quel est l'amour idéal, ultime, mais quel est celui que nous éprouvons, que nous connaissons. Ce que nous appelons de ce nom comporte de la jalousie et de la haine et est accompagné d'angoisse. Ce n'est pas un point de vue cynique, nous ne faisons que constater, qu'observer « ce qui est » ce qu'est la chose que nous appelons amour.

L'amour est-il de la jalousie, de la haine, un sens de possession, de domination exercée par le mari ou par la femme ? Vous dites aimer votre famille, vos enfants. Si vous aimiez réellement vos enfants de tout votre cœur – non à la mesure de votre médiocrité – pensez-vous qu'il y aurait une guerre demain ? Si vous les aimiez réellement, les élèveriez-vous comme vous le faites, les dresseriez-vous, les forceriez-vous à se conformer à l'ordre établi par une société pourrie ? Si vous les aimiez réellement, accepteriez-vous qu'ils soient tués ou horriblement mutilés dans une guerre – la vôtre ou celle des autres ? Tout cela, n'est-ce pas indique – si vous l'observez – un manque total d'amour. Car l'amour n'est ni un sentiment ni je ne sais quelle sottise émotionnelle et, par-dessus tout, l'amour n'est pas plaisir.

Il nous faut donc comprendre ce qu'est le plaisir. Pour la plupart d'entre nous, l'amour, le sexe et le plaisir sont synonymes. Dans ce que nous appelons amour, il y a l'amour pour Dieu ce que nous entendons par là, je pense que même les prêtres ne le savent pas, car ils sont, eux aussi, dans un état de conflit avec leurs ambitions, leurs désirs, leurs autoritarismes, leurs possessions, leurs dieux, leurs croyances, leurs rituels et il y a aussi le soi-disant amour qui est sous-entendu dans le plaisir sexuel. L'amour comporte, en outre, ;'angoisse, la douleur, le désespoir; donc, si l'amour n'est pas plaisir, qu'est-ce que le plaisir ?

Notez, je vous prie, que nous ne condamnons pas le plaisir. C'est un grand plaisir que de voir ces belles montagnes éclairées par le soleil couchant, ces arbres merveilleux qui ont supporté les feux des forêts et la poussière de nombreux mois, et qui scintillent, lavés par la

pluie c'est un grand plaisir que de voir les étoiles par un beau soir (si jamais vous regardez les étoiles). Mais on pense que ce ne sont pas des plaisirs : on n'est intéressé que par des plaisirs sensuels, intellectuels ou émotionnels. Nous devons donc nous demander : qu'est-ce que le plaisir ? Nous ne le condamnons pas, nous essayons de le comprendre, d'aller au-delà du mot.

Le plaisir, comme la peur, est engendré par la pensée. Hier vous étiez dans la vallée silencieuse, vous contempriez la merveille des collines lointaines, et ce moment particulier était un moment de délectation. Maintenant intervient la pensée qui dit « comme ce serait agréable de répéter l'expérience d'hier ! ». Et l'évocation de l'expérience d'hier la vision du bel arbre, du ciel, des collines, ou votre plaisir sexuel, « est » un plaisir. L'image qui accompagne dans votre pensée le souvenir de votre jouissance d'hier, le fait d'y revenir voilà ce qui constitue le début du plaisir. De même penser à ce qui pourrait se produire demain, à la possibilité que ce plaisir vous soit refusé ou que vous perdiez votre emploi, à la maladie ou à un accident éventuels, aux soucis et aux souffrances qui en résulteraient, est le début de la peur. Donc, la pensée crée et le plaisir et la peur, mais pour vous l'amour est la pensée.

Suivez ceci de très près, je vous prie. L'amour est de la pensée parce que, pour vous, l'amour est du plaisir, lequel est le produit de la pensée, que la pensée nourrit. Le plaisir ne se situe pas au moment de la vision du coucher de soleil, ou de l'acte sexuel, mais lorsque vous y pensez. Ainsi votre amour est le produit de votre pensée, il est nourri, alimenté, prolongé en tant que plaisir par la pensée. Si vous y regardez de près, vous verrez que c'est un fait évident.

Et l'on se demande l'amour est-il la pensée? Nous savons que la pensée peut cultiver le plaisir, mais elle ne peut, en aucune façon, cultiver l'amour, pas plus qu'elle ne peut cultiver l'humilité. L'amour n'est donc pas du plaisir, il n'est pas non plus un désir bien que l'on ne puisse rejeter ni le plaisir ni le désir. Lorsque vous regardez le monde, la beauté d'un arbre ou un visage charmant, c'est une vraie délectation à ce moment-là. La pensée intervient ensuite et lui confère le temps et l'espace qui le transforment en plaisir.

Lorsque l'on comprend et que l'on vit en toute réalité la nature et la structure du plaisir dans ses rapports avec l'amour – ce qui fait partie de la méditation – on se rend compte que l'amour est une chose toute différente. On peut alors aimer vraiment ses enfants et créer un monde nouveau. Lorsqu'on parvient à cet état, lorsqu'on « connaît » l'amour, quoi que l'on fasse, aucun tort n'est commis. Ce n'est que lorsqu'on cherche son plaisir – ainsi que vous le faites en ce moment – que tout se dérègle.

Il y a aussi le problème de la mort. Nous avons examiné ce qui est notre vie quotidienne et nous avons, je l'espère, entrepris ensemble, profondément en nous-mêmes, un voyage pour découvrir ce qu'est l'amour. Nous allons maintenant essayer de découvrir ce qu'est la mort. Vous ne pourrez comprendre l'immense problème de ce qu'est la mort (non ce qu'il y a après la mort) que lorsque vous saurez comment mourir. Lorsqu'on sait comment mourir, ce qui survient après la mort n'a absolument aucune importance. Nous allons donc voir ce que veut dire mourir.

La mort est inévitable. Le corps, l'organisme, comme toute machine constamment employée, doit s'user et parvenir à sa fin. La plupart d'entre nous, malheureusement, meurent de vieillesse ou de maladie sans savoir ce que c'est que mourir. Il y a le problème de la vieillesse, et la vieillesse nous fait horreur. Je ne sais pas si vous avez jamais remarqué comment, en automne, une feuille tombe d'un arbre, comme sa couleur est riche, comme elle est pleine de beauté et de douceur, et pourtant elle est détruite si facilement, sans aucun

effort ! Tandis que nous, lorsque nous devenons vieux... Eh bien, regardez-nous ! Quelle laideur ! Comme nous sommes défigurés et prétentieux ! Observez-le en vous. Et parce que nous avons su vivre ni dans notre jeunesse ni à l'âge mûr, la vieillesse devient un énorme problème. Le fait réel est que nous n'avons jamais vécu parce que nous sommes effrayés, effrayés par la vie, effrayés par la mort, et à mesure que nous vieillissons tout ce que nous redoutions vient nous frapper. C'est un de nos plus grands problèmes. Nous allons donc voir ce que veut dire mourir, tout en sachant fort bien que l'organisme doit parvenir à sa fin et tout en sachant que la conscience, désespérée à l'idée de sa fin, cherchera inévitablement une consolation et un espoir en quelque théorie, ou quelque croyance, qui sera en général la résurrection ou la réincarnation.

Vous savez que toute l'Asie est conditionnée de façon à accepter la théorie de la réincarnation. Ils en discutent beaucoup, ils écrivent à ce sujet, et misent leurs existences entières sur l'espoir d'une réalisation dans « la prochaine vie ». Mais un point essentiel leur échappe : si vous naissez de nouveau, il est nécessaire de vivre cette vie-ci avec rectitude. Ce que vous faites maintenant compte énormément, ainsi que ce que vous pensez, comment vous vous comportez, comment vous parlez et comment fonctionne votre pensée, puisque c'est votre action dans cette vie qui déterminera votre vie prochaine. Il se pourrait qu'il y ait une rétribution. Cependant, ils ont l'air d'oublier cela, et parlent sans fin de la beauté de la réincarnation, de sa justice et de mille autres sottises.

Nous ne voulons pas éviter de voir le fait de la mort en adoptant une théorie quelconque. Nous voulons lui faire face sans peur. Que veut dire mourir psychologiquement, intégralement » ? On ne peut pas argumenter avec la mort de l'organisme, dire (« attendez quelques jours encore, s'il vous plaît, que je devienne un chef d'entreprise », ou « patientez un instant, qu'on me fasse archevêque ». Vous ne pouvez pas discuter, c'est final ! Il vous faut donc apprendre à mourir intérieurement, psychologiquement. Mourir intérieurement veut dire que le passé doit parvenir complètement à une fin. Vous devez mourir à tous vos plaisirs, à tous les souvenirs qui vous sont chers, et c'est tous les jours que vous devez mourir, non en théorie mais en fait. Mourir à ce plaisir que vous avez eu c'est mourir à lui instantanément, sans donner une continuité à ce plaisir en tant que pensée. Et vivre ainsi c'est avoir l'esprit toujours jeune, frais, innocent, toujours vulnérable. C'est cela la méditation.

Lorsqu'on a établi en soi les fondements de la vertu, qui sont une mise en ordre des relations, il se produit cette qualité qui est aimer et mourir, qui est le tout de la vie. Alors l'esprit devient extraordinairement calme, « naturellement silencieux ». Il n'est pas contraint au silence par un refoulement, une discipline, une imposition, et ce silence est immensément riche.

Au-delà de cela, tout mot, toute description sont sans effet. Alors l'esprit ne mène pas d'enquête à la recherche de l'absolu, il n'en a pas besoin, car en ce silence il y a « ce qui est ». Et en sa totalité est la bénédiction de la méditation.

17 novembre 1968.

New School For Social Research (New York)

1

Nous avons un grand nombre de problèmes, non seulement dans ce pays, mais partout dans le monde, et ils semblent empirer. Nous voyons la nécessité de changements – économiques, sociaux, individuels, communautaires, etc. – et nous voyons aussi que plus les choses changent, plus la situation a l'air de se détériorer. Il est évident qu'une révolution intérieure, radicale, s'impose, une totale mutation psychologique, et nous n'avons pas l'air de pouvoir la réaliser. Des spécialistes disent que l'on doit faire ceci ou cela, et des intellectuels, qui sont, je pense, des leaders, prodiguent leurs remèdes dans d'innombrables articles. Mais personne, je le crains, ne fait grande attention à ce qui se passe; nous approuvons ou condamnons, nous ramassons des bribes de nouvelles qui nous touchent, en espérant que d'une façon ou d'une autre cette malheureuse société se modifiera.

Tout d'abord, permettez-moi de dire que je ne suis un spécialiste en aucune matière. Je ne représente pas l'Inde, sa philosophie, ses dieux, ses méditations, ses gourou... tout ce fatras. Nous sommes des êtres humains, vous et moi, et nous essayons ici, non seulement de savoir ce qu'il faut faire dans le monde et dans la société où nous vivons, mais de découvrir par nous-mêmes la vraie nature de nos problèmes et aussi ce qu'est la méditation et comment se vider l'esprit pour qu'il soit vulnérable, frais, innocent.

Nous essayons aussi, ici, de voir s'il est en aucune façon possible de nous déconditionner complètement, afin de percevoir la vie d'une manière entièrement différente, dans un climat différent, un climat où toute contradiction et toute lutte seraient parvenues à leur fin. Une fois éveillés à tous les problèmes qui nous font face, nous voudrions savoir comment instaurer l'unité de l'homme, une unité de gouvernement – non mené par des politiciens, cela serait impossible – et une différente façon d'agir et de vivre telle que disparaissent les divisions qui séparent les hindous, les musulmans, les chrétiens, les catholiques, les Noirs, les Chinois, etc.

Nous avons devant nous un problème immense et complexe. Il n'est pas extérieur à nous. Il fait partie de nous-mêmes, car c'est nous qui sommes nationalistes, catholiques, protestants, et Dieu sait quoi encore : communistes, socialistes, et ainsi de suite. Tout est fragmenté et chacun de nous accepte un des fragments et vit selon son idéologie en opposition aux autres fragments, aux autres idéologies.

Étant des humains vivant dans la peine, nous voulons savoir ce qu'est la mort et s'il existe quelque chose en dehors de la mesure du temps, non quelque sottise mystique, quelque invention d'esprits médiocres. Et nous voulons – si nous sommes vraiment sérieux – découvrir par nous-mêmes s'il existe un état intemporel, si une telle dimension réside en nous-mêmes.

Au cours de ces entretiens nous apprendrons (pas par moi : celui qui parle n'a aucune importance), nous découvrirons par nous-mêmes la joie du contact avec nos propres complexités. Découvrir veut dire apprendre, et apprendre, loin d'être pénible, est une joie une telle joie dégage de l'énergie et il vous faut avoir cette énergie pour aller beaucoup plus loin, beaucoup plus profondément.

Si je puis vous le proposer, ne vous contentez pas d'écouter une conférence, d'enregistrer beaucoup de mots et d'idées. Une description n'est jamais la chose décrite et, malheureusement, nous nous laissons en général capter par des descriptions en nous imaginant trouver ainsi le tout. Nous devons toujours nous rappeler que le mot n'est pas la chose, que la description n'est pas la chose décrite. Si cela est suffisamment clair, nous pouvons commencer à apprendre. Apprendre est une des choses les plus difficiles qui soient. Il n'y a pas de joie, pas de vie dans le fait d'apprendre dans des livres et de répéter ce que l'on a appris. Et c'est sur cela qu'est basée toute notre éducation. L'ordinateur peut faire beaucoup mieux que l'intellectuel bien entraîné, malgré toutes ses connaissances et toutes ses idées. Mais je n'appelle pas cela apprendre. Apprendre est une découverte d'instant en instant, telle que chaque découverte au sujet de ce que nous sommes éveille un certain enthousiasme, une certaine joie, une certaine qualité d'énergie et un élan vers de nouvelles découvertes. Tout cela présuppose que l'on aime découvrir et qu'on en a de la joie.

Nous ne nous bornerons donc pas à accepter des descriptions, mais nous irons plus loin et plus profondément, voyant que ce qui importe, c'est de nous connaître. Cette connaissance de soi consiste à se rendre compte de notre mode de vie, de nos motivations, de nos aspirations, de nos attachements, de nos désespoirs, de nos déchirements, etc., elle consiste à « apprendre ». De cette façon nous serons des êtres humains en état de découverte et non des êtres de seconde main, répétant ce qu'ont dit d'autres personnes, même les plus habiles, les plus logiques, les plus rationnelles. Apprendre ainsi n'est pas de l'analyse, mais un état de perception direct que nous ne serons pas en mesure de vivre tant que nous nous appuyerons sur des informations de seconde main à notre sujet, informations qui deviendraient l'« autorité ».

Ce que nous ferons ici sera quelque peu difficile car nous ne procéderons à aucun examen analytique. Le processus analytique est tributaire d'une durée : pour l'analyser je dois découvrir la cause de mes exigences particulières, de mes névroses, de mes complexités, dans l'espoir que cette découverte libérerait mon esprit à la fois de cette cause et de son effet. Est-ce plus ou moins clair ? Ce que nous ferons exigera une attention sérieuse. Il ne s'agira pas d'accepter ou de rejeter quelque conclusion fantaisiste. Nous nous examinerons, nous apprendrons. Mais apprendre n'est pas un processus cumulatif si l'on examine à travers l'accumulation de ce que l'on a appris, on ne peut pas découvrir ce qui est frais et neuf parce qu'on traduit tout en termes de cette accumulation et qu'on ne regarde jamais à nouveau et en totalité le processus des relations et de la vie.

On pourrait me demander : « Quelle différence y a-t-il entre le processus analytique (l'analyse faite par un professionnel, qui prend des mois et des années) et ce dont vous parlez ? » Ce processus-là exige du temps, un examen pas à pas de vous-même par un autre, l'analyste étant lui-même conditionné comme vous. Nous n'adoptons pas cette méthode, cette façon particulière de se comprendre. Je crois qu'il existe une approche toute différente à ce problème de la connaissance de soi. Si l'on ne se connaît pas, on n'a aucune « raison d'être », Les rapports entre humains ne sont que des rapports entre images.

Pour qu'ait lieu une révolution radicale dans la société – et il en faut une qui ne soit ni économique ni sociale, ni selon les programmes des démocrates ou des républicains, sa structure et sa qualité doivent être autres – il faut une révolution profonde et fondamentale dans les consciences elles-mêmes.

La société que nous avons créée est en nous. Elle n'est pas une chose fantastique

engendrée par l'action du temps... Elle est ce que nous sommes, notre avidité, notre ambition, nos désespoirs, notre agressivité compétitive, nos craintes, notre besoin de sécurité. C'est tout cela qui a créé cette société... Pour y amener un changement, c'est « nous » qui devons changer. Nous contenter de couper quelques branches de l'arbre que nous appelons la société c'est ce que font les politiciens, les économistes et d'autres – ne nous changera pas, « nous ». Nous sommes la société, elle n'est pas différente de nous. C'est « nous » qui sommes ce monde que nous avons divisé en... oh ! en combien de fragments !

La vie est aux personnes sérieuses et fermes dans leur propos, non aux personnes frivoles à peine sérieuses à l'occasion, mais à celles qui le sont d'une façon persistante et suivie. Et nous pouvons voir, si nous sommes tant soit peu sérieux, que la distinction entre la communauté et l'individu n'existe pas seul existe l'être humain conditionné par la société, par la culture dans laquelle il vit. Cette culture, cette société ont été élaborées par l'homme. Donc, la question « A quoi bon me changer, cela affecterait-il la société? » n'a aucune valeur. Ce qui a de la valeur, c'est de trouver une voie (je n'aime pas parler de « voie » car ce mot implique une méthode, du temps et tout ce qui en résulte : mais on est amené à employer de tels mots ; nous le briserons plus tard), c'est de trouver un moyen de nous changer instantanément de telle sorte que nous ayons l'esprit innocent et frais et qu'un lendemain prolongeant ses souffrances et ses peurs n'ait plus aucun sens. Telle est donc une de nos questions fondamentales est-il possible, tout en vivant dans ce monde stupide, insensé, fou, est-il possible sans nous réfugier dans quelque monastère, dans quelque retraite de bouddhistes zen ou autres, sans quitter ce monde, son chaos, ses guerres, les contestations de ses politiciens à la poursuite de leurs ambitions personnelles, nous est-il possible, vivant ici, de mener une existence toute différente, une existence ouverte à l'amour ?

L'amour n'est ni un plaisir ni un désir : il ne peut naître que si l'on comprend la nature du plaisir... mais ce n'est pas le moment d'aborder cette question. Pour l'instant nous voulons considérer l'être humain, qui n'est pas ce qu'on appelle l'individu. L'individu proprement dit n'existe pas. Il y a des entités locales ayant leurs superstitions et leurs conditionnements, mais cela n'est qu'une partie de l'être humain. Ce qui nous intéresse, c'est d'affranchir l'être humain de son conditionnement, de la société où il vit et qui le dégrade, de cette société perpétuellement en guerre, qui engendre les antagonismes, la haine et la violence. Notre question est donc pouvons-nous nous changer, mais non graduellement, non dans un futur, car le temps est une cause de corruption et de désintégration.

Nous nous demandons ici, tous ensemble, s'il est possible, pour vous et pour moi, de changer complètement en cet instant même, et d'entrer dans une dimension totalement différente, dans une méditation qui exige beaucoup d'intelligence et de sensibilité, ainsi qu'une ouverture à l'amour et à la beauté, car il ne s'agit pas de suivre un système inventé par quelque gourou. Ces conditions sont nécessaires pour l'exploration de la vie et de la mort. On explore quand on est libre de le faire, sans quoi on ne peut pas explorer : c'est évident. Si l'on veut découvrir quoi que ce soit, on doit être libre de regarder on ne peut pas s'armer de préjugés, de conclusions, d'opinions, de jugements, d'évaluations. Et voir les choses telles qu'elles sont en nous, sans nous donner des excuses, sans nous justifier, sans nous mentir à nous-mêmes, sans faux-semblants, est d'une difficulté extrême. L'observation, la vision de nous-mêmes est un de nos problèmes majeurs « voir ». Je crois qu'il faut entrer dans cette question qu'est-ce que c'est que voir ?

Lorsque vous regardez un arbre – je ne sais pas si vous le faites jamais à New York –

lorsque vous regardez un arbre, le regardez-vous vraiment ou avez-vous une image de l'arbre et l'image est-elle le « voir » ? Alors ce n'est pas vous, vous-mêmes, qui regardez l'arbre directement. Lorsque vous regardez un nuage, les étoiles un soir, ou la belle lumière d'un soleil couchant, vous avez déjà jugé, vous avez dit « Comme c'est beau ! » et l'assertion même « comme c'est beau » vous empêche de regarder. Vous voulez que d'autres personnes participent à ce spectacle, mais votre recherche d'une communication vous empêche d'être en contact avec ce que vous regardez. Comprenez-vous cela assez clairement ? Vous avez une image de ce conférencier, une image qui a été formée par une propagande et d'autres facteurs, vous le regardez à travers cette image, donc vous ne le voyez pas vraiment et vous ne l'écoutez pas. Vous voyez et écoutez à travers un écran de mots et d'images qui empêchent la perception véritable de « ce qui est ». Nous voici à un des sujets les plus importants de toutes ces causeries « Comment observer ? ».

Est-il possible d'observer sans une accumulation de connaissances et d'expériences – qui est le passé l'observation est toujours dans le présent. Si vous regardez le présent avec les mémoires du passé – car les mémoires sont du passé, évidemment, ainsi que les connaissances – vous regardez ce qui est neuf avec des yeux souillés par l'expérience, avec des yeux que le passé a rendu ternes.

Telle est – si je puis vous le suggérer – la première chose que nous ayons à apprendre sachez regarder votre femme ou votre mari sans l'image que vous avez formée d'elle ou de lui au cours de nombreuses années. C'est extraordinairement difficile ! Notre vie est une série d'expériences. Nous avons eu mille expériences qui sont devenues du savoir, qui ont laissé leurs marques en nos esprits. Les cellules de nos cerveaux sont surchargées de ces mémoires, et lorsque nous regardons notre femme, notre ami, les nuages, un lever de soleil, nous regardons les mémoires de ces expériences. C'est donc le passé que nous regardons. Nous regardons avec les yeux du passé et, par conséquent, nous ne comprenons pas la vie telle qu'elle est dans le présent.

Regarder exige une grande attention. Si je refuse de me regarder selon un critère quel qu'il soit, je m'aperçois que je suis lourdement conditionné, que je suis déjà l'esclave du spécialiste, que mon éducation a été dirigée, contrôlée par lui. Si je veux apprendre, si je veux me regarder et me voir tel que je suis « en fait », cela m'est impossible sans liberté. Je dois m'affranchir des jugements, des explications, des justifications, et cela m'est impossible parce que mon esprit est fortement conditionné – par l'analyste, par la société, par la culture dans laquelle je vis, etc. Je me regarde avec mes connaissances passées et, par conséquent, ce n'est pas du tout moi que je regarde. Pouvons-nous mettre tout savoir de côté ? Bien sûr, le savoir technologique, pratique, est nécessaire. Mais pouvons-nous mettre de côté l'accumulation de l'expérience, les jugements et les évaluations à travers lesquels nous regardons et à cause desquels rien ne change jamais ? A cause desquels il y a toujours une division entre l'observateur et ce qu'il observe ?

L'état de relation est un contact direct, mental, physique, etc., direct : non à travers une série d'images, de conclusions ou d'idéologies. Vous est-il donc possible d'être complètement libres, libérés de vos conditionnements, chrétiens, communistes, catholiques ou autres ? Sans cette liberté, tout ce que vous regarderez sera traduit en termes de ce que vous savez déjà, et vous lutterez pour vous modifier à l'imitation d'un conditionnement du passé. Tout conflit, en somme, qu'il soit intérieur ou extérieur, est une lutte entre deux choses une pensée conceptuelle et « ce qui est », effectivement.

Intérieurement, tout l'art de voir et d'apprendre, et la joie et l'énergie qui en résultent, constituent une énorme provocation : un esprit si lourdement conditionné par les périodiques, par la radio, par tant d'influences, peut-il « passer au travers », pas dans l'avenir, mais immédiatement ? Cela exige de l'attention (qui n'est pas de la concentration) et que, de tout votre esprit et votre cœur, vous vous appliquiez à vous connaître, car cette connaissance est capitale.

Lorsque se produit en nous un changement radical, nous ne pouvons pas faire autrement que de provoquer un changement radical dans la société corrompue où nous vivons. Pour nous comprendre nous devons être libérés du conditionnement du passé et de la projection du passé, qui est le futur. L'aujourd'hui, pour la plupart d'entre nous, n'est que le passage du passé à l'avenir.

Être attentif c'est être conscient, c'est avoir une sensibilité consciente. Mais une telle relation entre la conscience et la sensibilité est impossible tant que vous avez des conclusions, des idées telles que ceci doit être, cela ne doit pas être, il faut accepter telle ou telle idéologie, etc. Les personnes qui adhèrent à des idéologies et à des principes, et qui s'y conforment, sont les personnes les plus insensibles, parce qu'elles vivent dans le futur en essayant d'adapter le présent à leur conformisme. L'idéologie devient l' « autorité », communiste, socialiste ou autre. Votre esprit peut-il être libre de tout idéal, de toute conclusion ? Veuillez, je vous en prie, creuser en vous-mêmes et comprendre par vous-mêmes la raison pour laquelle nous avons ces idéologies, cette pensée conceptuelle, les structures utopiques de toutes les religions qui ont divisé l'homme partout dans le monde. Toutes ces structures sont basées sur ces idéologies conceptuelles et sont manifestement idiotes elles n'ont aucun sens. Et pourtant nous nous y complaisons... je me demande pourquoi ?

Des concepts !... Toute pensée n'est-elle pas conceptuelle ? Lorsque je pense à une chose qui m'a procuré un plaisir ou causé une douleur, souhaitant que cela soit ainsi ou regrettant qu'elle ne soit pas autrement, je me conforme à une structure mentale que je me suis fabriquée c'est de la pensée conceptuelle. Et l'on en vient à se demander pourquoi on vit selon ce qu'on appelle une tradition, une culture. Pourquoi ? Nous sommes, pour la plupart, totalement inconscients du fait que nous sommes conditionnés. L'un est catholique, conditionné par deux mille années de propagande – ce qui, à mon sens, est une chose fantastique – l'autre, au moyen de mots, est protestant, hindou ou musulman, et il en est de même partout dans le monde. Nous grandissons dans notre conditionnement, nous l'acceptons, mais nous ne vivons pas ce qu'il exige de nous. Nous acceptons l'assertion verbale « aimez votre voisin » mais nous ne l'aimons pas, c'est évident nous lui donnons des coups de pied, nous le détruisons au bureau, sur le champ de bataille, partout.

Nous sommes fragmentés en tant que chrétiens, musulmans, hindous, chaque système s'opposant à tous les autres, et bien que nous sachions intellectuellement que ces divisions ont entraîné tant de malheurs – des guerres religieuses, entre autres -, nous persistons dans cette voie. Pourquoi ? Je vous en prie, observez-vous !... Pourquoi ? Qu'arriverait-il si nous n'avions pas du tout d'idéologie ? Deviendrions-nous des matérialistes ? Je crains que nous ne le soyons très souvent, même avec nos idéologies, car nous jouons avec elles n'ont pas la moindre importance dans nos vies. Ce qui compte, c'est cette perpétuelle bataille de l'ambition, de l'avidité, et de tout le reste c'est cela la réalité, et non votre croyance en Dieu, en ceci, en cela.

S'il ne se produit un changement fondamental dans ce qu'est, en fait, notre vie quotidienne, c'est que nous ne sommes pas du tout sérieux. Et la situation du monde appelle des esprits sérieux, des personnes sérieuses, non des êtres humains morcelés. Mais sommes-nous conscients de notre conditionnement ? En somme, notre conditionnement est l'ensemble de notre psyché; c'est la trame de notre existence, des pensées, des activités, des émotions qui proviennent de la psyché. (L'amour n'est pas engendré par notre conditionnement, mais nous le conditionnons lorsque nous le traduisons en termes de plaisir nous en parlerons peut-être une autre fois.)

Donc, que dois-je faire ? Je sais que je suis conditionné, soit en tant qu'hindou, soit autrement ; je sais aussi que me déconditionner n'est pas une question de temps ce n'est pas quelque chose à quoi j'arriverai graduellement, car pendant tout le temps que j'aurai l'idée d'un achèvement « graduel » je sèmerai la douleur pour les autres et pour moi-même. Avoir une idéologie de non-violence pendant tout le temps que l'on est violent est évidemment stupide. On peut se servir de la propagande de non-violence comme instrument politique, mais pourquoi l'a-t-on comme idéal ? C'est à cause d'une tradition. On l'accepte comme faisant partie de la vie, à la façon dont on accepte de manger de la viande, d'aller à la guerre, de saluer le drapeau. On accepte ! Et l'acceptation est devenue une habitude. Peut-on être conscient de cette habitude ? En être conscient ? Simplement être conscient du fait que l'on est conditionné, que l'on a cultivé d'innombrables habitudes ? Peut-on simplement les voir ? Peut-on les regarder librement, faire en sorte qu'en cette liberté les habitudes révèlent leur contenu, qu'on en voie toutes les implications ? Car si vous condamnez une habitude, vous l'avez étranglée. Si vous dites : « je ne dois pas avoir telle habitude », vous tombez dans ses filets, vous l'avez contrôlée, elle ne vous révélera plus rien du tout.

Peut-on être conscient sans se donner du temps pour le devenir ? Puis-je être conscient de tel conditionnement, de telle habitude, de la norme, de la tradition que j'ai acceptés sans me dire « je m'en débarrasserai lentement, je m'en dépouillerai par couches successives » ? Me voir d'une façon si complète, sans fragmentation, est-ce possible ? Me voir entièrement, totalement, sans division entre l'observateur et l'observé ? Car c'est dans cette division, dans l'espace, dans l'intervalle entre l'observateur et l'observé que réside tout le problème.

Voyez, messieurs ! Nous vivons dans un état de résistance et de conflit c'est tout ce que nous connaissons. Cette résistance engendre une certaine forme d'énergie, ainsi que le fait tout conflit. Les conflits et les résistances sont le sort d'esprits fragmentés, torturés, confus. Ces conflits, à la fois intérieurs et extérieurs, agissant dans toutes les sphères des relations, sont évidemment nocifs et destructeurs, et ils existent inévitablement tant qu'existe une division entre l'observateur et l'observé, entre le penseur et la pensée.

Lorsque vous dites « j'aime quelqu'un », n'y a-t-il pas là une division ? Car cette division comporte de la jalousie, un sens de possession et de domination, une agressivité... vous connaissez tous les conflits qu'elle engendre. Est-il donc possible de nous voir de telle façon que cette séparation entre l'observateur et l'observé prenne fin ? C'est cela, la méditation. La recherche du pourquoi de cette division exige une quête approfondie en nous-mêmes. Une de ses causes est l'éducation erronée que nous avons reçue elle nous a inculqué la notion de quelque idéal à atteindre, d'une certaine respectabilité, à laquelle nous devons nous conformer, etc. Rechercher intérieurement ce pourquoi, ses causes, non sporadiquement mais tout le temps, dans l'autobus, en voiture, lorsqu'on est en conversation, est une immense joie. Alors l'observateur « est » ce qu'il observe; et il est plus que cela. Je ne veux

pas dire qu'en observant l'arbre vous devenez l'arbre... Dieu m'en préserve ! Ce serait stupide de s'identifier à un arbre. Mais lorsque disparaît cette division vous êtes dans une tout autre dimension, et cela n'est ni une promesse, ni un espoir. Mais voir vraiment s'éliminer cette division, en cet acte où disparaissent à la fois l'observateur et l'observé, en cet acte il n'y a plus que l'observation. Pour qu'il ait lieu, il faut être en paix et libre. Il faut être libre de toute peur.

Je crois qu'il est temps de nous arrêter. Avez-vous des questions se rapportant aux sujets traités ?

Q: Comment pouvons-nous être libérés de la peur ?

K: La réponse à cette question prendrait beaucoup trop de temps. Nous en parlerons la prochaine fois.

K: (Inaudible.)

Q: J'ai dit, monsieur, que pour observer il faut savoir regarder, n'est-ce pas ? On ne peut vraiment regarder que lorsque l'esprit est libre de voir et d'apprendre quelque chose au sujet de ce qu'il regarde. Apprendre est une découverte et il y a, dans la découverte, une joie immense. Cette joie est une source d'énergie. Voyez, monsieur le moine, par exemple, partout dans le monde fait vœu de célibat, de pauvreté et d'obéissance – Dieu seul sait pourquoi, mais il le fait – et il pense qu'en faisant des vœux de ce genre il acquerra une grande énergie, susceptible de lui faire mener une vie religieuse, chrétienne ou autre. En effet, il mène cette vie. Mais il a des appétits sexuels, il est ambitieux, c'est un singe comme nous tous et il livre contre lui-même une bataille intérieure. Cette bataille est un gaspillage d'énergie. Le moine se conforme à un critère établi par une Église ou une tradition, et ce conformisme est une forme de résistance. Si vous résistez il y a forcément un combat, et ce n'est pas cela qui donne de l'énergie. Ce dont nous parlons est tout autre chose.

Pour la plupart, nous avons très peu d'énergie, parce que nos vies se passent à lutter. Au bureau et à la maison nous sommes menés par nos ambitions, nous sommes constamment engagés dans des conflits, opinion contre opinion et ainsi de suite. Bien que ces conflits donnent une certaine qualité d'énergie, celle-ci est éminemment destructrice, ainsi qu'on le voit partout dans le monde. Chaque entreprise est animée d'un esprit compétitif, lequel en développant cette énergie-là, crée une société où des gens, au haut ou au bas de l'échelle, sont en train de se battre. Et l'on se demande la vie est-elle faite pour être ainsi ? Je me bats contre ma femme, contre mon voisin, il y a des batailles, des batailles partout. N'existe-t-il pas une autre forme d'énergie qui ne serait pas la conséquence de la douleur, de la souffrance, de la confusion, de l'angoisse, de la peur, de la culpabilité ? Il y en a une, si l'on sait comment apprendre, comment voir réellement « ce qui est ». Et l'on ne peut pas voir « ce qui est » si on n'est pas libre. On doit donc prendre conscience de son propre conditionnement. Il vous serait assez simple d'en prendre conscience pendant que vous pensez à une chose ou l'autre et si vous consacriez un peu de temps – de temps dans le sens chronologique – ne serait-ce que cinq minutes par jour à vous voir ainsi, vous apprendriez beaucoup. Vous n'avez pas besoin d'aller chez l'analyste, sauf, bien sûr, si vous êtes terriblement névrosé, mais c'est qu'alors vous seriez dans une impasse. Bien que nous soyons tous passablement équilibrés, nous ne le sommes peut-être pas tout à fait, et prendre conscience de cette insuffisance – comme vous étiez conscients de cette salle lorsque vous êtes entrés, de ses proportions, de sa lumière, de ses sièges, de sa hauteur, conscients des

personnes, de leurs jaquettes, de leurs jerseys, de n'importe quel vêtement, de leurs différentes couleurs et de vos réactions à tout cela -, prendre aussi clairement conscience de l'insuffisance de notre équilibre, c'est développer au maximum notre sensibilité. Et n'hésitez pas à vous regarder, car toute l'histoire est en vous, et toute la connaissance. Les livres n'ont rien de plus à vous apprendre.

Q: Ma question est : un homme passe huit heures par jour à couper des cheveux ou quarante années de sa vie dans un bureau et cela devient mortellement ennuyeux. Que doit-il faire ?

K: Imaginer un homme qui passe quarante années de sa vie dans un bureau ! Je ne sais pas pourquoi il le fait... (Rires). Des jeunes se révoltent contre tout cela. Finir fondé de pouvoirs ou comptable ! Grand Dieu, il faut bien qu'ils se révoltent ! Soyez conscients de votre ennui mortel, et de ce qui le cause. Pénétrez-y profondément, et l'un de vous pourrait s'apercevoir qu'il ne veut plus être coiffeur, ni se débattre pour parvenir au haut de l'échelle, ni jouer le jeu en aucune façon. Il pourrait vouloir être un véritable être humain, non une machine. Mais cherchez vous-mêmes, ne permettez pas aux journaux, à je ne sais qui de vous le dire cherchez à comprendre tout le problème de l'ennui. L'ennui appelle les divertissements. Vous allez à l'église pour vous distraire, ou au football cela se vaut. Découvrez ce qu'impliquent les distractions et le fait de ne plus les poursuivre, entrez-y vigilement et vous serez purifiée de votre ennui.

Q: Je voudrais vous faire partager une de mes préoccupations. Aucune prise de conscience au monde ne pourra créer des relations mutuelles. Je vois des évêques bénir toujours le mariage et la vie familiale. Quelque chose en moi recule devant ces unions de personnes qui ne voient pas ce que les relations mutuelles ont essentiel, car pour moi il est essentiel d'avoir des relations mutuelles.

K: D'accord. Si vous n'avez pas de relation vous n'existez pas. N'est-ce pas? La vie est relation. Nous devons donc savoir ce que sont les relations. Nous savons que les êtres humains doivent être reliés entre eux et que la plupart vivent dans l'isolement. Une personne peut être mariée, avoir des enfants et pourtant être isolée en elle-même et n'avoir aucune relation avec d'autres personnes. En étudiant davantage cette question, nous comprenons ce qu'est la véritable relation, car ce qu'on appelle en général de ce nom n'est que la relation entre deux images celle que j'ai de ma femme et celle qu'elle a de moi. Ces images sont les fixations de souvenirs. Les insultes, les querelles, les volontés de dominer, etc., deviennent des images qu'on appelle des relations. Est-il possible d'être relié sans tout cela ? C'est-à-dire de se demander si l'amour doit toujours être un conflit ? L'amour est-il une idée ? Appelons-nous amour une certaine forme de plaisir ? Pour comprendre ce problème – et nous revoici à la question essentielle – je dois comprendre pourquoi je construis des images. Ma femme m'a insulté, m'a fait mille reproches. Pourquoi en ai-je conservé la mémoire ? Pourquoi ne puis-je pas mourir à ces scènes au moment même où elles ont lieu, pas après ? Est-il possible de ne pas emmagasiner ces insultes, ces expériences, ces querelles Il faudrait être extraordinairement lucide à l'instant où se produit l'insulte, conscient des mots prononcés, de leur implication. Il faudrait en pénétrer l'a portée très profondément, à cet instant-là, pas plus tard. Il faudrait être très sensitif, très éveillé.

1 octobre 1968.

Nous pouvons facilement communiquer les uns avec les autres, accepter certains mots selon leurs définitions, écouter intellectuellement et être ou non d'accord avec ce qui se dit. Une communication verbale est nécessaire. Sans elle nous ne pourrions pas nous comprendre. Mais une compréhension plus profonde du sens des mots dépend des intentions de chacun de nous, car nous pourrions ne pas vouloir nous comprendre de crainte d'être troublés, ou ne vouloir nous comprendre que partiellement, intellectuellement, sans entrer dans le fond du problème, et alors nous n'agirions pas.

La communication devient un problème vraiment intéressant. Le conférencier pourrait vouloir vous dire quelque chose, mais il faudrait que vous soyez désireux de l'écouter, non seulement avec votre intellect mais aussi avec votre cœur, avec votre affectivité. Alors il y aurait une possibilité de nous comprendre réellement, complètement.

Mais la communion est tout autre chose. Ce n'est rien de mystérieux ou de mystique, ainsi que le prétendent les Églises à travers le monde. La communion n'est possible qu'entre des personnes qui auraient établi entre elles une compréhension verbale complète – tout en sachant fort bien que le mot n'est pas la chose, que la description n'est pas ce qui est décrit. Alors le mot « communion » aurait une pleine signification, profonde, étendue. Lorsqu'il y a communion entre deux personnes, l'expression verbale peut n'être pas du tout nécessaire, elles se comprennent immédiatement.

Il me semble que dans ces entretiens il serait très important d'établir entre nous une communication aussi profonde et vaste que possible et aussi une communion. Et cela ne sera possible que lorsque vous et celui qui parle seront tous deux attentifs sans déformations dues à des opinions à des jugements, à des évaluations. Alors vous serez à même de recevoir avec tout votre esprit et tout votre cœur ce qui se dira.

Après tout, la communion n'est possible que dans un climat affectif. Vous avez sûrement remarqué que lorsque deux personnes s'aiment réellement (mais c'est un autre problème, très difficile à poser) il s'établit une communion entre elles, une compréhension et une action instantanées, sans qu'elles aient besoin de parler. Puisque nous allons nous entretenir de nombreux problèmes vitaux, nous devons, c'est évident, établir entre nous une communion aussi bien qu'une communication. Elles devront coexister constamment afin que vous écoutiez, non seulement avec un esprit critique capable d'examiner instantanément ce qui se dit, d'en percevoir la vérité ou l'erreur sans n'en rien accepter ou rejeter, mais avec assez de liberté pour communiquer en état de communion avec l'orateur. Ainsi vous et moi verrons la même chose en même temps, et cette perception sera une action instantanée. C'est cela, la communion entre deux personnes : n'avoir pas de barrières, n'avoir pas le sentiment de résister ou de céder, mais être subtilement ouvert l'un à l'autre. Alors je pense que se produit une qualité d'action toute différente.

Ainsi que nous l'avons dit l'autre jour, notre vie est fragmentée, mise en pièces. L'un est un artiste et n'est pas autre chose ; l'autre un spécialiste dans un domaine qu'il connaît parfaitement et en dehors duquel il ne sait rien ; le mari a mille problèmes en tant qu'avocat, ingénieur ou homme d'affaires, et redevient, en rentrant chez lui, le partenaire d'un couple dont la vie est séparée, coupée en deux. Nos cultures différentes nous avons reçu des éducations différentes nos tempéraments, nos tendances, nos conditionnements, bien que

fondamentalement semblables, font de nous des catholiques, des protestants, des communistes, des capitalistes, des hommes d'affaires, des hommes de science, des professeurs, etc. Toute notre vie est fragmentée et chaque sphère, ainsi qu'on peut l'observer, a sa propre activité et ses coutumes en opposition aux autres sphères. Si nous pouvions observer les faits de notre propre vie, nous verrions que nous sommes brutaux, violents, vicieux, bien que dans nos foyers nous puissions être bienveillants et ne pas vouloir blesser. Nous avons de l'affection pour certaines personnes et, en même temps, nous éprouvons de la peur. Nous avons des idéals et des concepts que dément notre vie de tous les jours, d'innombrables croyances et superstitions qui n'ont aucun rapport avec notre vie quotidienne. Nous pouvons observer ces faits évidents. Nous vivons en fragments qui ont leurs différents champs d'activité, qui se contredisent tous, qui, peut-être, à l'occasion, peuvent se rencontrer.

Lorsque nous observons nos activités dans les différents domaines de notre vie, nous nous demandons inévitablement s'il ne serait pas possible de les réunir, de les unifier, d'obtenir une intégration telle que, quoi que nous fassions chez nous ou au bureau, « quoi que nous fassions », soit coordonné, non contradictoire, donc non pénible. En d'autres termes : existe-t-il un mode d'action qui serait vrai et complet dans tous les domaines ? Je ne sais pas si vous avez jamais pensé à ce problème, à la question de savoir s'il est possible d'intégrer, de rassembler, d'unir harmonieusement les actes contradictoires, les désirs, les buts et les pulsions de notre vie. Après tout, nos vies, telles que nous les vivons, sont des séries de contradictions, et les contradictions s'accompagnent toujours de souffrances, de conflits, de douleurs et de malheurs.

Nous partirons ensemble en exploration – et ce sera autant votre responsabilité que celle de l'orateur – afin de découvrir s'il existe un mode d'action qui serait toujours total, complet et susceptible de couvrir tous les domaines. L'idée d'intégrer deux activités contradictoires est évidemment absurde vous ne pouvez pas intégrer la haine et l'amour vous ne pouvez absolument pas intégrer, ou harmoniser, l'ambition et une tranquille douceur ; vous ne pouvez absolument pas intégrer la violence et la non-violence. Écartant l'idée d'intégrer les différentes contradictions, nous voyons néanmoins qu'elle pose la question de savoir qui est l' « intégrateur ». Qui est celui qui voudrait unir harmonieusement les différentes pulsions, les exigences contradictoires, les désirs antinomiques ? Qui est-ce ? Pour la plupart d'entre nous, c'est la pensée. La pensée voit les contradictions et se dit qu'elle doit les unifier, qu'elle doit, d'une façon ou d'une autre, introduire l'harmonie dans tous ces domaines. Il nous apparaît que notre seul instrument est la pensée. Elle se dit, voyant toutes ces contradictions, ces conflits et ces souffrances, qu'elle pourrait peut-être transformer tout cela en une harmonie, en une paix. Mais il est évident que ces la pensée qui a créé ces contradictions !

La pensée, qui est une réaction de la mémoire, une réponse provenant de connaissances accumulées, cette pensée elle-même est un fragment. Elle est toujours un fragment, parce qu'elle est le produit du passé et que le passé est un fragment de la totalité du temps. La pensée, pensant au lendemain, provoque une division entre le passé et le futur. Donc, quoi qu'elle fasse, elle doit être fragmentaire, elle doit toujours provoquer une division. Et il est manifeste que la pensée est l'observateur, celui qui dit « Il y a plusieurs entités contradictoires en moi et je dois agir d'une façon non fragmentée en vue de vivre complètement. » C'est donc l'observateur lui-même qui est la cause de la fragmentation.

Il est essentiel que nous comprenions ces questions, parce que, pour nous, la pensée est si

importante! Une pensée rationnelle et claire est évidemment nécessaire, mais déclencher des guerres, équiper des armées, diviser le monde en sphères d'influence, en nationalités, en croyances religieuses organisées : toutes ces divisions, c'est la pensée qui les a produites. Elle déclare cependant que l'unité est nécessaire et commence à organiser des groupements politiques variés, chacun avec son idéologie, tout en affirmant qu'il faut un gouvernement mondial. La pensée constate les contradictions à l'intérieur de l'être humain et à l'extérieur, et se met à l'œuvre pour essayer d'instaurer une vie organisée dans laquelle il n'y aurait pas de contradictions, ce qui impliquerait l'obligation de se conformer à une ligne, à un principe, à une idéologie, de suivre, d'obéir, d'imiter. Et avec tout cela on retombe dans la contradiction entre « ce qui est » et « ce qui devrait être ». C'est la seule action que nous connaissions une action engendrée par la pensée toujours contradictoire.

Je vous en prie – si je puis vous le proposer ne vous contentez pas d'écouter verbalement, mais servez-vous du conférencier comme d'un miroir. Observez ce fait dans votre propre vie : le fait que vous êtes esclaves de la pensée. Et plus elle est habile et rusée, plus est grande aux yeux du monde la valeur de cet esclavage. Pour aller sur la Lune, il vous faut une pensée organisée. Pour tuer vos semblables la pensée doit fonctionner à son maximum de vitesse. La pensée a inventé d'innombrables idéologies, engendrant ainsi des contradictions, des divisions, des séparations. La seule action que nous connaissions est le produit de la pensée.

La question qui se pose est donc « Existe-t-il une autre sorte d'action, n'ayant aucun rapport avec la pensée ? ». Une action qui serait logique, cohérente, vraie, complète et qui aurait la qualité de la mort et de l'amour ? Nous savons que la pensée est toujours vieille, qu'elle ne peut jamais produire une action complètement nouvelle, qu'elle est une réaction du passé, qu'elle ne peut jamais être neuve, qu'elle ne peut jamais être libre. Est-ce clair ? S'il est clair que la pensée a créé ces divisions entre l'homme et l'homme partout dans le monde et que la société la plus habilement organisée par la pensée ne pourra en aucune façon réaliser l'unité humaine, nous devons découvrir s'il pourrait exister une action qui ne serait pas le produit de la pensée. Nous devons comprendre cette question car lorsque nous parlerons de la peur – ainsi que cela a été proposé à la dernière fois – il nous faudra d'abord avoir compris tout le processus de la pensée, complètement.

Pourquoi sommes-nous esclaves de la pensée ? Dans certains domaines de la vie il faut penser intensément, avec une grande clarté, d'une façon rationnelle, logique et complète sans quoi il n'y aurait plus de science, toute connaissance s'arrêterait. Nous voyons que la pensée est nécessaire à certains niveaux et nocive à d'autres. Un esprit conditionné par la culture et la société, par l'éducation, par toutes les activités de la vie quotidienne est incité à penser, à fonctionner dans la sphère de la pensée. Et nous posons une question qui est contraire à notre façon habituelle de vivre, mais comment allons-nous découvrir si une telle action peut exister ou non, tout en sachant que si elle ne peut pas exister, les hommes vivront indéfiniment dans un misérable état de contradiction? Car la vie est action, malgré les distinctions telles que « vie active », « vie contemplative » tout le processus vital est action, que vous alliez au marché, que vous lisiez... quoi que vous fassiez est action et en cette action est une contradiction. Existe-t-il une action qui serait toujours neuve, donc toujours innocente, fraîche, jeune, vivante, vitale ? Et comment le saurons-nous ? Sachez, tout d'abord, que je ne vous donnerai pas un moyen de le savoir, car cela détruirait votre découverte. Si je vous le donnais et si vous l'appliquiez, vous ne feriez que poursuivre une idée, imiter, vous conformer, avec toutes les affreuses implications d'un tel procédé.

Il nous faut voir clairement comment naît une pensée, quelle est l'origine de la pensée, ce que la pensée produit dans la vie quotidienne, voir comment elle divise toute activité. Il nous faut être très sensibles – suivez ceci – très sensibles aux actions de la pensée, C'est-à-dire en être conscients, ne pas résister à la pensée mais se rendre compte de la façon dont elle opère, donc sentir, percevoir toute sa structure et sa nature, observer, éveiller notre sensibilité en ce qui la concerne sans la condamner, sans la juger : l'observer. En cet état d'observation, de lucidité, on ne formule pas de conclusion, car toute conclusion bloquerait la sensibilité et on reviendrait au point où la division se produit.

Je ne sais pas si vous suivez tout cela. Après tout, messieurs, pour être conscients de la couleur de la chemise que porte la personne assise auprès de vous, vous devez avoir une certaine sensibilité et une certaine ouverture d'esprit. La plupart d'entre nous n'observent pas avec acuité. Nous ne savons même pas regarder. Nous sommes insensibles parce que nous sommes enfermés dans nos problèmes, nos soucis, notre angoisse, notre culpabilité, nos aspirations, nos appétits sexuels et une dizaine d'autres choses.

La persistance d'un problème nous rend insensibles. Une des conditions de la lucidité est donc de mettre fin à tous les problèmes, à tous les problèmes psychologiques, instantanément. Est-ce possible ? Un « problème » est quelque chose que l'on n'a pas été capable de résoudre psychologiquement. Nous ne parlons pas ici des problèmes technologiques, mais des difficultés psychologiques que nous traînons jour après jour, sans jamais les examiner, les creuser, sans qu'elles nous engagent directement et profondément. Est-il possible de mettre fin à ses problèmes dès l'instant qu'ils se présentent ? Si on ne le fait pas, les problèmes qui se succèdent s'ajoutent l'un à l'autre et pèsent sur l'esprit qui s'alourdit, qui devient insensible, incapable d'observer avec vivacité. L'intense lucidité d'une conscience qui observe sans choisir n'est plus possible. Cette lucidité, ainsi que nous l'avons dit, est une sensibilité extrême. Elle est aussi intelligence. L'intelligence n'a absolument rien de commun avec le savoir. Vous pouvez n'avoir lu aucun livre et être extraordinairement intelligent, c'est-à-dire conscient de ce qui se passe dans le monde et hautement sensible à tous les mouvements de vos pensées et de vos émotions.

Lorsque cette sensibilité existe, qui est la plus haute forme d'intelligence, lorsque la conscience est parvenue à une telle intensité de sensibilité, comment envisage-t-elle l'action, sachant que la pensée divise et limite ? Parce qu'elle a observé toute la structure et la nature de la pensée, cette profonde qualité d'un esprit hautement sensible est extrêmement et extraordinairement intelligente, cette intelligence est action totale.

Est-ce correct ? L'orateur a-t-il pu transmettre cet état ? Non seulement au niveau verbal, mais a-t-il pu communiquer ce fait et communier avec vous dans la perception que la pensée n'est pas l'intelligence ? Parce qu'elle est toujours vieille, la pensée ne peut jamais avoir cette qualité d'une intelligence toujours neuve, fraîche, d'une intelligence qui ne divise pas, donc d'une action qui n'est jamais contradictoire.

Q: Pouvez-vous nous parler de la peur ?

K: Si nous ne comprenons pas la nature et la structure de la pensée, nous ne mettrons pas fin à la peur. La pensée engendre la peur, ainsi que le plaisir, n'est-ce pas vrai ? Lorsque vous voyez quelque chose qui vous cause du plaisir – un visage de femme, un coucher de soleil, le rire d'un enfant – vous y pensez. Penser à un fait qui, pendant quelques secondes, vous a semblé merveilleux, c'est développer le plaisir.

Je vois une voiture, une femme, une belle peinture, une tapisserie et au moment de la vision que se passe-t-il ? Il est évident que, si l'on n'est pas daltonien, ou affligé d'une quelconque incapacité, on réagit. Cette réaction neurologique est pénible ou agréable. La pensée – suivez ceci pas à pas -, la pensée dit alors « que cette chose était belle ou « j'ai eu une impression merveilleuse ». Y penser confère une continuité à un plaisir de quelques secondes. Vous penserez demain à votre plaisir d'hier. Voyez avec quel plaisir on reproduit l'image de rapports sexuels, voyez comment la pensée y revient. Elle reproduit, elle nourrit, elle prolonge un incident qui vous a enchanté au cours d'un instant c'est assez évident. Et, de même, la pensée engendre la peur et lui donne une continuité. J'ai peur de ce qui arrivera demain. La pensée crée l'image de ce qui pourrait arriver demain et la redoute. Nous examinerons cette question un peu plus profondément un autre jour. Ce qui nous occupe cet après-midi est la nature de la pensée. Tant que notre propre pensée ne nous sera pas familière non la pensée d'un autre, la pensée du conférencier -, tant que nous ne verrons pas comment elle naît, sa forme, son contenu, nous ne pourrons pas aborder la question de la peur. On peut mettre fin à la peur c'est possible, mais seulement si l'on comprend cette extraordinaire chose que nous vénérons et qu'on appelle la pensée.

Donc, chacun doit découvrir, par lui-même et en lui-même, l'origine de la pensée – non son origine d'il y a des millions d'années – la voir au moment où elle surgit, la capter et regarder « où » elle naît. Alors survient un problème plus profond : la conscience peut-elle jamais être calme, totalement silencieuse, vide de toute pensée, mais extraordinairement sur le qui-vive ? C'est un des problèmes principaux dans nos vies voyant que la pensée a produit un tel chaos dans le monde, qu'elle le divise en nationalités, en religions, en cultures, avec leurs brutalités de toutes sortes, et les sauveurs, les Églises, les dieux, les idéologies, toutes ces inventions de la pensée conceptuelle, peut-on rompre avec cette pensée ? Cette rupture est le seul acte vertueux qui soit, parce qu'en lui est une liberté totale. Cette liberté crée sa propre discipline qui consiste à pénétrer en soi-même, à être lucide, à s'explorer, mais sans névroses, introspections ou analyses, à observer son propre contenant pendant qu'il s'épanouit. Je ne sais pas si vous avez jamais observé la colère au moment où elle a lieu, si vous lui avez jamais donné l'espace qu'il lui faut, afin de tout apprendre à son sujet.

Q: Puis-je déduire de ce que vous avez dit qu'il existe un quelque chose, une certaine qualité dans l'homme que l'on trouverait immédiatement si la pensée et le passé n'intervenaient pas ?

K: Comment répondriez-vous à cette question ? On me demande s'il existe une transcendance dans l'être humain qui fleurirait si la pensée se retirait. Comment répondez-vous à cela Soyez ? prudents, je vous prie. Si vous dites « oui », cet acquiescement pourrait provenir de votre préjugé, de votre espoir. Celui-ci inventerait des réponses que vous appelleriez intuition. Si vous dites que cette transcendance n'existe pas, vous voilà dans la même situation. Le oui et le non deviennent inintelligents. Tout ce que l'on peut faire, c'est de chercher, d'explorer et de faire ses propres découvertes sans accepter aucune autorité. Trop de personnes, dans le monde, disent oui-oui ou non-non. Et les hommes-oui comme les hommes-non nous ont menés par la bride. Tout ce que l'on peut faire, c'est chercher à comprendre. Et avec la compréhension de soi-même la plus haute forme de méditation prend naissance.

Cette compréhension est-elle un processus lent ? Lui faut-il du temps ? Des jours ? Des années ? Ou se connaît-on complètement dans l'instant Voyez-vous le problème ? Si vous

prenez du temps pour apprendre pas à pas, graduellement, ce que vous êtes, voyez-vous ce que cela veut dire ? Tout examen personnel, à chaque minute, doit être complet, sans quoi vous le reportez et dans l'intervalle d'autres problèmes surgissent. Je ne sais pas si vous voyez tout cela ! On peut tenter de se connaître et de s'observer par l'analyse, mais c'est impossible parce que, pendant qu'on s'analyse, il se produit un intervalle entre l'analyste et l'analysé, un espace dans lequel se situent une contradiction, une résistance, une douleur. En revanche, on peut se voir complètement, totalement, immédiatement. Cette alternative est le seul problème que nous ayons à résoudre l'analyse n'est pas un problème, car le processus analytique est une voie sans issue.

Notre question est : est-il possible de se Voir complètement, totalement, de voir tout l'ensemble, les recoins, les intimes secrets complètement, de voir toute la structure du moi, du soi, du centre, de ce centre qui divise, qui a tant de tendances, de désirs contradictoires, de buts, l'angoisses, qui se sent coupable et craintif, de voir tout cela instantanément, car le voir instantanément c'est y mettre fin ?

Pour comprendre cette question on doit apprendre l'art de voir, d'être simplement capable de voir, d'entendre, sans agitation, sans conclusions, sans justifications ? D'écouter et c'est tout. Avez-vous jamais écouté ainsi qui que ce soit ? Écouté avec votre cœur, votre esprit, vos nerfs, avec tout votre être, pas seulement ici, mais avez-vous écouté tous les politiciens du monde, votre femme, vos enfants, le vent dans les arbres « écouté » ? Cette détection comporte une grande attention et dans l'attention il n'y a pas de frontières. Alors on n'a aucun besoin de prendre des drogues pour élargir sa conscience, de jouer de tels tours à soi-même.

Q: Pouvez-vous exposer ce qu'implique le changement ?

K: Oui, mais très brièvement. Tout d'abord, dans le monde technologique moderne, le changement est fantastique. Il est là, tout autour de nous, ce changement technologique. Mais ce qu'il faut, c'est une révolution psychologique totale, qui serait donc aussi sociale. L'homme qui a dix enfants et qui vit dans un taudis, quelle possibilité a-t-il de se déconditionner l'esprit, de modifier sa vie en conséquence ? Aucune ! Un changement social est indispensable. Mais psychologiquement, intérieurement, deux problèmes se présentent. Il faut une totale révolution dans la psyché parce que, tels que nous sommes, nous sommes trop avides, envieux, angoissés, peureux, trop chargés de souffrances. Vous savez tout cela c'est ainsi que nous sommes psychologiquement. Et il faut que cela change. Il nous faut être dans un état de complète liberté par rapport à tout cela. Cette liberté serait une modification radicale de la structure, du centre même de notre être, de notre pensée, de nos sentiments. Cela, c'est un des problèmes. L'autre consiste à nous demander « Le changement, est-ce que cela existe, ou n'y a-t-il qu'un mode éternel, intemporel, que nous ne connaissons pas et que nous appelons changement ? » Je n'entrerai pas dans cette question pour l'instant, car elle est trop complexe.

Notre problème majeur est : est-il possible de provoquer un changement dans nos vies tel que lorsque nous sortirons de cette salle nous serons des êtres humains neufs, frais, innocents, clairs, impollués par la notion du temps, et cela non pas en idée, non dans un espoir, non comme idéologie, mais en toute réalité ?

C'est tout cela qu'implique le mot « changement ». Il ne s'agit pas simplement d'une révolution économique, sociale, qui, en fin de compte, ne mène nulle part. Nous avons eu la

révolution communiste et d'autres révolutions, elles ont toutes abouti au même antique modèle. Et on se demande si le changement dépend des circonstances, de l'influence qu'exercent la société, l'époque, la culture, ou s'il peut se produire sans contrainte et sans aucun motif, car ce serait le seul changement réel. Pour le savoir, il faut pénétrer tout le domaine des motivations.

Exprimée simplement, la question est peut-on mourir au passé ? Est-on pour cela assez innocent et vulnérable ? Je ne sais pas si vous avez jamais essayé de mourir à un plaisir particulier, à en terminer avec lui sans discussion, sans lutte, sans résistance, à vous dire simplement : « C'est passé. » L'avez-vous jamais essayé ? Nous voudrions mourir à une douleur particulière mais jamais à un plaisir particulier. Cependant, la douleur et le plaisir vont de pair.

3 octobre 1968.

La plupart d'entre nous, je le crains, ne sont pas très sérieux. Nous avons une tendance à accepter que l'on pense pour nous, qu'on nous dise comment agir, et cela engendre un état de conformisme, d'obéissance, d'acceptation. Je pense que ce serait une grave erreur de nous laisser aller à être ou non d'accord avec ce qui se dit ici. Nous sommes réunis pour explorer ensemble, pour enquêter et pour considérer nos nombreux problèmes humains, ainsi que nous l'avons fait l'autre jour lorsque nous avons examiné le problème de la peur et que nous nous sommes demandé s'il est en aucune façon possible à des êtres humains qui ont toujours vécu dans la crainte, l'angoisse et l'affliction d'être totalement affranchis de cet état. Mais il nous faut considérer la peur d'un autre point de vue, et nous parlerons aussi du temps, de l'amour et de la mort.

Pour comprendre ce que sont l'amour et la mort nous devons appréhender – pas intellectuellement, pas verbalement – toute la structure et la nature du temps. La plupart d'entre nous vivent dans un état de conflit. Notre vie quotidienne, ainsi qu'on peut l'observer, est un champ de bataille, une lutte constante, un effort constant, un constant gaspillage d'énergie pour surmonter, résister ou céder, ce qui soulève le problème des oppositions, car chacun des deux opposés, résister et céder, contient en lui-même une discorde. Notre vie est une suite de conflits. Or, une conscience tiraillée, en lutte, est évidemment torturée et ne peut pas avoir une vision claire des choses, ou comprendre complètement la totalité du problème de la vie ou s'il est possible de vivre sans effort et sans antagonismes dans ce monde.

On peut constater que toute forme de conflit – qui comporte toujours de la violence – entraîne une distorsion de l'esprit, et l'on se demande s'il est en aucune façon possible de vivre sans effort et sans antagonismes, c'est-à-dire de vivre complètement et totalement dans une paix, non seulement intérieure, mais aussi extérieure. Pour pénétrer cette question, pour l'examiner ensemble, nous devons considérer tout le problème de la dualité, des opposés, et nous demander si cette dualité est nécessaire psychologiquement. Nous vivons dans un tunnel d'opposés, constamment entraînés dans une direction ou poussés dans la direction inverse, déchirés par des désirs contradictoires. Est-il possible de vivre sans cette lutte des contraires et, psychologiquement, ces éléments de discorde existent-ils, ou plutôt n'est-ce que « ce qui est » qui seul existe, et non « ce qui devrait être » ? N'y a-t-il, en fait, qu'un présent actif. et ce qui crée la discorde n'est-ce qu'un futur verbal et psychologique ? Si nous n'entretenions pas d'opposés intérieurement, psychologiquement, dans notre peau pour ainsi dire, nous éliminerions tout conflit, totalement, et seul demeurerait « ce qui est ».

Est-il possible de voir « ce qui est » et de vivre avec, plutôt que de vivre dans l'opposition à « ce qui est », dans une contradiction qui est une lutte, un conflit ? Est-ce possible ? C'est un problème vraiment intéressant et nous devons comprendre cette question parce que nous avons divisé la vie en vivre et mourir, haïr et aimer, être courageux et peureux, le bien s'opposant au mal et ainsi de suite : des opposés sans fin.

Les opposés engendrent le temps. Il y a, c'est évident, deux sortes de temps le chronologique et le psychologique. Ce dernier est dans la notion de n'être pas ou de devenir quelque chose : je « suis ceci, je « serai » cela ; je « suis » violent, je « deviendrai » non-violent. La division entre « ce qui est » et « ce qui devrait être » est le mode du temps. Il comporte le devenir. Je suis violent et pour devenir non-violent, pour devenir pacifique, il me

faut du temps. La non-violence est l'opposé de la violence et cette division engendre un conflit. le conflit entre « moi tel que je suis » et « moi tel que je devrais être ». En cela est tout le problème du temps psychologique. Mais ce temps existe-t-il réellement? Le temps des montres existe évidemment. Il nous faut du temps pour attraper l'autobus, le train, etc... mais l'autre sorte de temps, existe-t-il en aucune façon ? Car ce temps-là engendre la peur : je suis vicieux, plein de haine, psychologiquement laid et ma pensée projette l'idéologie d'une non-violence à atteindre, d'une perfection, etc. La pensée comporte du temps ; la pensée engendre la peur la pensée fait redouter les lendemains, suscite la crainte de ce qui pourrait arriver ; la pensée donne consistance au passé en tant que « ce qui a été » et réunit les différentes possibilités de « ce qui sera » ; la pensée a peur du passé aussi bien que du futur la pensée est le temps, et le temps, psychologiquement, est cette division entre « ce qui a été », « ce qui est » et « ce qui devrait être ».

Ce qui nous intéresse est la possibilité de vivre si complètement, si totalement dans le présent actif que seul existe le présent et pas autre chose. Et pour vivre ainsi, on ne doit pas seulement explorer toute la question du temps psychologique, mais aussi la façon dont la pensée se sert du temps comme moyen pour parvenir à un but, et la façon, par conséquent, dont elle engendre la peur.

Nous demandons : est-ce que la contrepartie, l'idéal, existe ? Ou n'est-elle que la projection mentale, irréelle, de l'opposé de « ce qui est » ? Et si la pensée se projette ainsi, n'est-ce pas parce qu'elle ne sait pas comment agir par rapport à « ce qui est » ? De quelle façon peut-on remédier à cela et comprendre le présent ?

La pensée cultive le futur comme idéal et, ainsi que nous l'avons dit l'autre jour, tous les idéals sont stupides. Ils n'ont absolument aucun sens. Ils ont conduit les hommes à toutes sortes de guerres, à se comporter de façon inhumaine, à se diviser, à se haïr, à s'opprimer au nom de l'État, de Dieu ou d'autre chose. Nous avons, malheureusement, de nombreux idéals ils sont l'opposé de « ce qui est ». Et parce que nous ne savons pas comment agir face à « ce qui est » et comment le comprendre, et comment aller au-delà, nous avons recours aux évasions que sont « ce qui devrait être ».

Pouvons-nous vivre avec « ce qui est » et le dépasser au lieu d'inventer un opposé qui ne fait qu'intensifier les conflits, les malheurs, les souffrances ? Nous sommes violents, brutaux, agressifs, ambitieux, envieux : c'est le fait de « ce qui est », c'est l'actuelle réalité, et tous les opposés que l'homme a inventés sont sans réalité aucune. Pouvons-nous vivre sans ces opposés, comprendre « ce qui est » et le transcender ? Car pour comprendre l'amour et la mort – et c'est un des problèmes essentiels de la vie – on doit, naturellement, vivre dans l'actualité de « ce qui est ». Puis-je me voir tel que je suis, avec mes haines, mes angoisses, mes peurs – toutes les innombrables tortures par lesquelles passe l'esprit humain -, puis-je vivre avec moi-même, me comprendre et me dépasser sans effort ? Cela ne m'est possible que si j'élimine totalement tous les opposés. Me suis-je fait comprendre clairement ?... (Oui – de l'auditoire.)

K: Messieurs, lorsque vous dites « oui », ou « nous comprenons », peut-être voulez-vous parler « d'une compréhension verbale, intellectuelle. Mais comprendre ainsi n'est pas du tout comprendre. C'est saisir le sens de mots, parce que le conférencier parle en anglais, et que puisque vous parlez aussi l'anglais, ces mots vous sont connus. Mais comprendre implique, n'est-ce pas ? une vision instantanée en tant que perception et action. C'est ce qui se produit lorsque vous voyez une chose dangereuse vous agissez instantanément, il n'y a aucune

argumentation verbale, intellectuelle. Nous avons ici un problème très complexe. Tous ces problèmes sont reliés entre eux. Ils sont complexes et le deviennent beaucoup plus lorsque nous les examinons intellectuellement, verbalement.

Ainsi que nous l'avons dit, le mot n'est pas la chose, une description n'est pas ce qu'elle décrit, nous avons simplement exposé des faits et si nous nous contentons d'une description intellectuelle, d'une suite de mots qui ne sont que des concepts, il ne surgit en nous aucune compréhension, donc aucune action. L'action se produit en même temps que la compréhension, elles sont simultanées, instantanées on ne dit pas « je comprends » avant d'agir. Le fait même de comprendre est l'action.

Comprendre, c'est vivre avec « ce qui est », ce qui ne veut pas dire que l'on soit satisfait de ce qui est, au contraire ! C'est vivre avec, complètement vivre, par exemple, avec la brutalité ou la violence qui se répandent dans le monde. Les êtres humains sont violents, en famille, au bureau, partout, dans tous leurs actes. Ils sont égocentriques, égoïstes et se complaire en une idéologie de non-violence est une absurdité, une hypocrisie.

Soyez conscients de cette violence dans tous ses aspects, sensuel, mental, actif. Vivez avec elle, comprenez-la complètement. Vous ne pouvez le faire que si vous ne fuyez pas dans une idéologie, dans un contraire. Et si vous n'avez pas l'idée d'un opposé, comment pouvez-vous savoir que vous êtes violents ?

Cette question ne se présente-t-elle pas spontanément à votre esprit ? Non ?... Comment sais-je que je suis violent si je n'ai pas été conditionné par un concept de non-violence ? La violence est-elle un concept ou une réalité vécue ? Est-elle un mot, ou un fait actuel ?

Lorsque je suis en colère, le mot « colère » n'est pas le sentiment lui-même. Le sentiment est-il conceptuel ? Idéal ? Certainement pas il est « ce qui est ». Puis-je appréhender cet état de violence, vivre avec lui, le comprendre totalement, ne pas fuir dans un opposé ? Cela voudrait dire que l'observateur ne serait plus (à la façon du penseur qui dit « je suis en colère ») différent de la chose observée. Tant qu'existe une séparation entre le penseur et ce à quoi il pense, entre celui qui vit l'expérience et l'objet de l'expérience, entre l'observateur et l'observé, etc., il y a forcément une dualité. Éliminer le conflit totalement veut dire vivre en paix avec soi-même, donc aussi avec le monde extérieur. Cela n'est possible que lorsqu'il n'y a pas d'opposition. pas de comparaison, lorsqu'on est activement conscient de « ce qui est », la séparation étant abolie entre l'observateur et l'observé.

Si vous avez réellement le dessein d'éliminer les guerres, la colère, la violence, la haine de ce monde et chaque personne qui pense, qui est sérieuse, devrait s'en préoccuper – comment vous délivrerez-vous de cet antagonisme, de cette haine, de cette violence ? C'est un problème très grave et l'on doit s'y appliquer intensément si on veut le voir dans sa vérité. S'il existe un lendemain psychologique (et ceci n'est pas une idée philosophique), s'il existe un lendemain dans un temps psychologique, la peur est inévitable, donc aussi la violence. Être libre du lendemain c'est ne vivre que dans le présent actif, c'est-à-dire comprendre tout le mécanisme de la pensée génératrice de peur et de plaisir. Tant que vous, êtres humains, ne résolvez pas ce problème, vous contribuerez inévitablement à la haine, à la guerre, à la violence.

Je me demande ce qu'est l'amour pour la plupart d'entre vous. Est-ce du plaisir, des désirs, de la jalousie, un intérêt personnel ? C'est un des plus importants problèmes de la vie, et nous devons l'examiner assez profondément. Nous devons nous demander si la conscience humaine – qui inclut les mouvements du cœur, etc. – peut jamais savoir ce qu'est l'amour.

Doit-elle toujours vivre avec la haine, la jalousie, l'ambition, la concurrence et éliminer ainsi complètement cette chose appelée amour ?

Nous avons demandé si l'amour est plaisir. Dans le monde occidental, le plaisir joue manifestement un rôle très important dans la vie – non qu'il ne le joue aussi en Orient, mais il est violemment exagéré ici et identifié au sexe. Alors en posant la question : « L'amour est-il plaisir, donc désir ? », on doit aussi demander « Qu'est-ce que le plaisir et comment naît-il ? » Comment se fait-il que la conscience humaine soit toujours en quête de son plaisir, à la façon d'un animal, évitant toute forme de danger, sans cesse à l'affût de jouissances ? Nous ne disons pas qu'il ne faut pas rechercher le plaisir, jouir d'un coucher de soleil, de la lumière sur une eau, de la vue d'un oiseau sur son aile. Ces visions elles-mêmes sont un enchantement, pour peu que vous soyez conscients, que vous ayez de la sensibilité. Nous ne nions pas cela. Nous ne disons pas que le plaisir est laid, qu'il faut l'éviter. Mais nous cherchons à connaître la nature du plaisir, parce que, pour beaucoup d'entre nous, il est identifié à l'amour : l'amour pour Dieu, pour la patrie, le mari, la femme, la famille, etc.

Qu'est-ce que c'est que le plaisir ? Vous assistez à un coucher de soleil qui vous enchante. La couleur, la clarté, la beauté, la profondeur de la lumière et des ombres, dans votre perception sensorielle, sont instantanées et en ces délices est un grand bonheur. Se remémorant ensuite d'autres couchers de soleil, la pensée revient au spectacle auquel elle a assisté, et donne une continuité à ce qui a été senti, qui devient le plaisir.

Observez cela, je vous en prie, n'apprenez pas ces mots comme si vous étiez en classe : observez cela en vous-mêmes, dans vos vies quotidiennes. Vous avez eu, hier, une expérience. Elle était pénible ou agréable. Si elle a été pénible, vous voulez l'éviter, l'écarter la pensée dit « c'était déplaisant, douloureux » et essaie de s'en détacher. Mais si elle était agréable vous lui donnez une continuité en y repensant. Toutefois, la pensée, revenant à quelque chose de dangereux, donne une continuité à la peur. Ainsi la pensée engendre et le plaisir et la peur. Cela semble assez clair.

La pensée est-elle l'amour ? Peut-on penser à l'amour ? Si vous y pensez, c'est en termes de plaisirs passés, sexuels ou autres. L'amour est-il un plaisir engendré par la pensée ? Si l'amour est plaisir, c'est que la pensée est amour – suivez cela, je vous prie -, la pensée, cette réaction du passé, de la mémoire des connaissances, de l'expérience ? si ce passé est amour, c'est que l'amour est une chose du passé. Et c'est tout ce que nous en savons. Lorsque nous parlons d'amour, c'est tout ce que nous désignons : une chose du passé, une chose dont nous avons eu l'expérience en tant que plaisir, sexuel ou autre. C'est cela que nous appelons l'amour, avec tout ce qui l'accompagne souffrance, jalousie, sens de possession, de domination, et tous les conflits des relations. C'est tout ce que nous connaissons. Et lorsqu'une personne qui prétend mener une vie spirituelle parle d'amour, elle ne parle, en fait, que d'une idéologie, de l'amour pour Dieu (je ne sais pas du tout ce que cela veut dire – et vous ?) ou de quelque autre invention, d'un autre culte rendu à une autre idéologie.

Est-ce que l'amour ou la compassion sont des produits de la pensée ? Des qualités susceptibles d'être cultivées ? Des sentiments enracinés dans le passé, façonnés par le passé, donc jamais innocents, jamais vulnérables, frais, jeunes ? Lorsque vous dites : « j'aime ma femme, mon mari, mon pays, mon Dieu » (quoi que vous aimiez – lorsque vous dites : « j'aime ») vous voulez dire que vous aimez l'image d'une personne, une idée que vous avez élaborée au cours du temps. Est-ce de l'amour ? Ou l'amour est-il tout autre chose ayant une tout autre dimension ?

Pour découvrir une vérité on doit rejeter complètement l'erreur. En la négation, en la compréhension du faux, est le vrai. Le vrai n'est pas l'opposé du faux. Il réside en la compréhension totale de l'erreur, en son rejet absolu. En cela est la vérité. Abandonnez totalement, en votre esprit et en votre cœur, la jalousie, l'envie, la brutalité, le sens de domination et de possession qui constituent ce que vous appelez l'amour. Refuser, mettre de côté tout cela, et la vérité apparaît, on n'a guère besoin de la chercher, elle s'épanouit comme une fleur. Sans elle, organisez, légiférez, faites ce que vous voulez, il n'y aura pas de paix dans le monde.

Pour comprendre ce qu'est la mort, il faut savoir ce qu'est vivre. Mourir, est-ce l'opposé de vivre ?

Ce l'est pour nous. D'où la bataille, la lutte, la souffrance, la douleur entre vivre et mourir. Si nous pouvions comprendre ce qu'est vivre, il se pourrait peut-être que le fait même de vivre serait mourir. Nous examinerons cela tout à l'heure.

Si vous observez votre vie quotidienne – et celle de vos amis, de vos voisins, du monde, de l'être humain – vous voyez que ce qu'on appelle vivre est une somme de douleurs, de luttes, de frustrations, d'angoisses, avec quelques éclairs occasionnels d'une joie et d'une extase qui n'ont absolument rien de commun avec le plaisir. Notre vie, telle qu'elle est, dans nos foyers, nos lieux de travail, partout, est un champ de bataille. Je n'exagère rien, je ne fais que constater le fait tel qu'il est. Lorsque vous examinez votre vie, la vie que vous menez tous les jours, lorsque vous la voyez objectivement – sans aucune sentimentalité ou émotion – vous voyez qu'elle est faite d'hypocrisie, de duplicité, de prétentions, de luttes, l'incessantes douleurs, de frustrations, de solitude, de désespoirs, de brutalités. Vous voyez que cela c'est votre vie. Et, bien sûr, il y a toujours Dieu comme échappatoire, des croyances organisées que vous appelez des religions mais qui n'en sont pas du tout, qui ne sont que des coutumes, des habitudes et de la propagande. Telle est notre vie, c'est cela que nous appelons vivre.

Puis il y a la mort, la vieillesse, la maladie, les souffrances nous voulons écarter de nous ce que nous appelons la mort et nous nous accrochons aux choses que nous connaissons, que nous appelons la vie, la vie de tous les jours. Ce à quoi nous nous cramponnons est la douleur, l'angoisse, la tristesse, la confusion, la bataille – mais est-ce vivre ? Nous avons accepté que cet état fasse partie de notre vie, ainsi que nous avons accepté tant de choses. Nous sommes davantage des oui-oui que des non-non. Nous acceptons cette existence, cette conscience malheureuse et ces joies occasionnelles qui, rapidement, deviennent mémoires, puis leur continuité répétitive qui devient un nouveau problème. Ainsi, notre vie est une suite de problèmes, de frustrations, de désespoirs et d'espoirs. Et, naturellement, nous avons peur, naturellement la peur naît en nous lorsque nous pensons que tout cela doit finir. Ayant peur, nous inventons des théories telles que la réincarnation. Toute l'Asie croit à la réincarnation, que l'on renaître dans une autre vie, que l'on aura plus de possibilités, que, l'on sera incarné autrement. Si vous le croyez, cela veut dire que vous devez vivre maintenant avec rectitude, cela veut dire que vous devez vivre cette vie-ci d'une façon si complète, enthousiaste, vertueuse et belle, qu'au cours de votre prochaine vie, tout ce que vous aurez fait maintenant portera ses fruits. Mais les personnes qui croient en la réincarnation ne se comportent pas ainsi. Pour elles, ce n'est qu'une théorie, une agréable conception destinée à reconforter leurs petites âmes médiocres. Le monde chrétien a ses propres formes d'évasion – la résurrection et tout le reste. Et si vous n'avez aucune de ces croyances vous rationalisez la mort.

Notre question est donc existe-t-il une autre façon de vivre, qui ne soit ni stupide ni

corrompue ? Existe-t-il une façon de vivre qui ne comporterait absolument aucune affliction ; pas de solitude, de frustration, d'angoisse, de désespoir ? Cela n'est pas un concept, une idée peut-on, en toute réalité, vivre dans ce monde sans se livrer à des comparaisons, à des évaluations, donc en étant libre ? Cela revient à dire que vous seriez si intensément conscients de tous les mouvements de votre pensée, de vos mots, de vos actes, que votre esprit ne serait jamais capté par des oppositions, qu'il vivrait, par conséquent, toujours dans le présent, comprenant le passé et son mouvement à travers le présent, vers le futur. Cela veut dire mourir chaque jour à tout ce que l'on a accumulé psychologiquement.

Essayez un jour, essayez si vous le voulez, de mourir à un plaisir particulier, instantanément, complètement et de voir ce qui se produit. Ce n'est qu'en mourant que vous permettez à du neuf de se produire. Ce qui a de la continuité – quelque modifié que cela soit par le temps, par des impacts – est ce qui a été. En cela, il n'y a rien de neuf. Ce n'est que lorsque se produit une fin qu'apparaît une énergie neuve, une félicité, une extase qui n'est pas du plaisir.

Q: Je dirais que si l'on n'a aucun plaisir on n'a que de la douleur.

K: Si l'on souffre sans arrêt, que doit-on faire ? Parlez-vous de souffrances physiques ?

Q: Plutôt des souffrances psychosomatiques.

K: Des souffrances psychosomatiques. Comment naissent ces souffrances ? Quelle est la nature de la souffrance ? Il y a des douleurs physiques, un mal de dents, une maladie aiguë, des douleurs purement organiques. Puis il y a des douleurs provoquées psychologiquement par divers incidents : je suis blessé, quelqu'un m'a insulté, je me sens seul, perdu, je suis dans un état de confusion, la personne que je pensais aimer est morte, ma femme est partie, elle m'a abandonné tout cela provoque de la douleur, de l'affliction, mon organisme physique est affecté, c'est psychosomatique. Et vous dites « Comment, moi qui suis constamment dans une souffrance psychosomatique, comment puis-je m'en libérer ? »

Disons d'abord que donner des conseils de cet ordre est une sottise. Je ne donnerai donc aucun avis. Nous sommes en voyage d'exploration pour découvrir pourquoi la psyché, la nature interne de l'homme devrait souffrir. Je reconnais l'existence de douleurs physiques. J'essaie de les supporter ou d'y remédier. Mais pourquoi des douleurs psychologiques devraient-elles exister ? Ma femme est attirée par un autre et je suis jaloux. Pourquoi suis-je jaloux Est-ce parce que je me retrouve soudainement seul ? Parce que, soudain, je perds ce que j'ai possédé, ce qui m'a donné du plaisir – sexuel ou autre – un réconfort, etc. Me voici, aussi, obligé d'être face à face avec moi-même, de voir ce que je suis, et cela me déplaît, car je perçois à quel point je suis mesquin, angoissé, possessif. Et comme je n'aime pas me rendre compte de ce que je suis, j'en veux à la personne qui en est la cause. Ce qui se révèle encore à moi c'est mon état d'extrême dépendance. Voir tout cela en fait, non en images, voir ce fait dans sa réalité vécue n'est pas une chose très agréable. Je n'accepterai pas « ce qui est », je voudrais revenir à « ce qui a été », me voici jaloux, en colère, plein de rancœur, et la famille devient une chose détestable.

La douleur psychologique ne survient que lorsque je ne veux pas me comprendre tel que je suis, me voir en face, vivre avec moi-même dans ma solitude, être complètement solitaire. Et toute mon activité, toute ma pensée engendrent cette solitude parce que je suis égocentrique c'est à moi-même que je pense tout le temps. Mon activité m'isole au nom de la famille, au nom de Dieu, au nom des affaires, et ainsi de suite. Psychologiquement, ma

pensée est isolante. La solitude en est le résultat, et pour le dépasser je dois vivre avec elle, la comprendre, ne pas dire « elle est mauvaise, elle est douloureuse, elle est ceci ou cela » : c'est avec elle que je dois vivre. Je ne sais pas si vous avez vécu d'une façon aussi complète avec quoi que ce soit. Essayez, et vous verrez que ce avec quoi on vit ainsi acquiert une extraordinaire beauté.

Vous connaissez la question qui se pose souvent : « Qu'est-ce que la beauté? » Je me demande pourquoi tous les musées du monde sont pleins de gens. Les musées, la musique, les peintures, les livres... pourquoi sont-ils devenus si extraordinairement importants ? Avez-vous jamais considéré cette question ? Quelqu'un peint un tableau et vous dites : « Comme c'est beau ! » Si vous avez de l'argent vous l'achetez, vous l'accrochez chez vous et vous appelez cela de la beauté. Peut-être ne regardez-vous jamais un arbre, sauf si vous allez avec des groupes organisés voir des arbres dans des bois. On vous dit comment regarder un arbre ! Vous allez au collège pour acquérir de la sensibilité, pour apprendre à avoir de la sensibilité ! Combien tout cela est triste ! Tout cela indique qu'on a perdu le contact avec la nature. Cela veut dire qu'on a tout extériorisé. Une grande prospérité sans austérité crée un vide intérieur, alors vous devez aller dans des musées, à des concerts, à des expositions vous devez vous faire distraire. Tout cela, est-ce de la beauté La beauté n'entre en existence qu'avec l'amour et l'amour ne vient qu'en l'acte de mourir. l'amour est toujours neuf, innocent, frais. Il n'existe pas pour un esprit rempli de problèmes, de conceptions intellectuelles, de luttes. Intérieurement, il nous faut vivre d'une façon extraordinairement simple.

8 octobre 1968.

Le mot « passion », d'après sa racine, veut dire souffrance. Pour la plupart d'entre nous, la souffrance est une chose affreuse que l'on doit éviter, une chose que l'on doit éliminer complètement, ou une chose que l'on doit résoudre. N'étant pas capables de la résoudre, nous l'adorons, ainsi qu'on le fait dans le monde chrétien, ou selon ce qui se pratique en Asie où l'on emploie le mot « karma ». On en donne une sorte d'explication qui indique que la souffrance est le résultat d'actions passées. Mais la souffrance est toujours en nous. Il peut nous arriver de ne pas la reconnaître, ou de penser que nous ne la connaissons pas, elle peut ne pas nous être familière, mais elle est là. Elle peut provenir de quelque frustration, d'un sentiment de complète solitude, de la perte d'une personne que nous croyons aimer ou elle peut être la douleur d'une grande peur non résolue. Pour la plupart d'entre nous, la souffrance ne devient pas « passion » : elle entraîne la vieillesse, le flétrissement, un sens profond de désespoir, d'impuissance. Et l'on se demande – ainsi que vous avez dû le faire, si vous avez envisagé cette question sérieusement – s'il est possible de mettre complètement fin à la douleur et de trouver, dans ses profondeurs, le sens immanent de la passion. La souffrance ne fait pas naître la passion. Au contraire, elle rapetisse l'esprit, elle réduit la clarté de la perception à la façon d'un sombre nuage sur notre vie. C'est un fait évident, ce n'est pas une théorie ou une hypothèse psychologique.

On peut, d'un coup, d'œil, percevoir tout le processus de la douleur, voir comment, partout, les hommes ont souffert par des guerres, par leurs incertitudes, par leur incapacité de s'entendre et de s'aimer. Et lorsque l'amour fait défaut, le plaisir assume une importance primordiale. Cette douleur n'est pas la seule. Il y a aussi – si vous l'observez de près – la douleur de l'ignorance. L'ignorance existe même chez les personnes érudites, parfaitement élevées, alambiquées, habiles dans leur capacité d'acquérir une célébrité, une notoriété, une fortune. L'ignorance n'est pas vaincue par une accumulation de faits et d'informations – l'ordinateur peut faire cela mieux que l'esprit humain. L'ignorance est le manque total de connaissance de soi. Nous sommes presque tous si superficiels, si creux ! Tant de douleur, tant d'ignorance sont notre lot ! Cela, encore, n'est pas une exagération, ce n'est pas une supposition, mais un fait réel de notre existence quotidienne. Nous sommes dans l'ignorance de nous-mêmes et en cela est une grande douleur.

Cette ignorance engendre toutes les superstitions, elle perpétue la peur, elle fait naître l'espoir et le désespoir, et toutes les inventions et toutes les théories des esprits les plus habiles. Ainsi, à la douleur qu'elle cause, s'ajoute une grande confusion en nous-mêmes. l'observant cela, et si nous sommes conscients à la fois de nous-mêmes, du monde, et des rapports que nous avons avec lui, nous devenons conscients aussi de cette chaîne sans fin de la souffrance. Nous essayons perpétuellement de lui échapper, nous sommes nés avec la souffrance, nous mourons avec elle. Nous croyons que le plaisir suscite la passion. Il peut éveiller une passion sexuelle. Mais nous parlons d'une passion qui est une flamme engendrée par la connaissance de soi. La fin de la douleur se produit par la connaissance de soi. De cette connaissance surgit la passion.

Cette passion – qu'il faut avoir – ne s'identifie pas à un concept particulier, à une formule de révolution sociale ou à une notion théologique de Dieu, car toute passion basée sur des concepts ou des formules inventées par des esprits habiles et ruses se dissipe rapidement. Dénuées de passion, de cette urgence, de cette intensité, nos vies mornes et

bourgeoises n'ont pas de sens. Elles n'ont aucun sens telles qu'elles sont vécues maintenant. Si vous pouvez vous observer, vous verrez que nos existences n'ont aucune profondeur, aucune richesse immanente. Nous nous inventons des travaux de toute sorte, des perspectives, des buts. Si vous êtes très intellectuels vous élaborez des conceptions personnelles devant servir de cadres à la vie. Et – aussi, si vous êtes intellectuels – voyant toute cette activité de l'existence, les luttes, les laideurs, les compétitions, les brutalités, les tortures sans fin – vous inventerez quelque formule selon laquelle vous comptez vivre, ou vous essaieriez de vivre. En cela, il n'y a pas de passion. La passion n'est pas aveugle. Au contraire, elle ne survient que lorsque s'élargit et se développe la connaissance de soi.

J'espère que vous n'êtes pas simplement en train d'écouter une suite de mots. J'espère que vous explorez et que vous examinez, en ce moment même, votre propre vie, l'existence que vous êtes contraints de mener, non la vie d'un autre, les concepts d'un autre, mais votre vie de tous les jours, avec ce qu'elle a d'ennuyeux et de routinier, avec ses luttes perpétuelles, son manque total d'amour et de charité, cette vie en laquelle il n'y a pas du tout de compassion. Elle se passe à tuer et non seulement les animaux que l'on mange. On tue avec des mots, avec des gestes, on tue par la pensée. Il en résulte encore plus de souffrance ce n'est pas une supposition, c'est la constatation de « ce qui est ». Nous ne pouvons pas échapper à « ce qui est », nous devons le comprendre, y pénétrer, mordre dedans pour ainsi dire, et à cette fin il nous faut beaucoup d'énergie. Si nous sommes en état de conflit, cette énergie n'existe pas lorsqu'elle existe, elle est passion. Notre vie est une dualité en action une bataille entre opposés. Et cette violence, cette lutte – qu'elle ne soit que mentale ou qu'elle soit extériorisée – est un gaspillage d'énergie. Mais on a de l'énergie lorsqu'on s'adonne totalement à la compréhension. Cette énergie est passion. Et seule la passion peut créer la nouvelle société qu'il nous faut avoir, différente de cette société corrompue.

Voyant tout cela, on se demande ce qui pourrait amener un changement radical dans l'homme. Qu'est-ce qui nous changera, vous et moi, au point que nos esprits et nos cœurs soient transformés? Ce ne sont pas que des mots. Lorsque vous commencez à vous interroger d'une façon très précise et très claire, vous vous posez inévitablement ces questions fondamentales. A certains niveaux il est nécessaire d'avoir des organisations pour la distribution de votre lait, de vos lettres, pour un gouvernement, quelque corrompu qu'il soit. Mais la pensée organisée est plus nocive. La vie intérieure organisée par des répétitions, par l'application d'un mode particulier de pensée et d'action devient une routine. La cessation de la pensée organisée ne veut pas dire désordre. Au contraire, sous l'investigation de notre regard, les croyances organisées qu'on appelle religions avec leurs dogmes, leurs rituels, apparaissent comme n'étant pas du tout des faits religieux, n'est-ce pas ? Aller à l'église tous les dimanches matin, ou avoir d'autres habitudes analogues, et tout le reste de la semaine détruire votre voisin, provoquer des guerres, soulever les hommes les uns contre les autres dans leurs cultes des hiérarchies, cela n'est pas être religieux, c'est vous soumettre à des propagandes organisées en vue de vous faire penser et agir suivant certaines formules. Tout cela est engendré par la peur. Et comment la peur serait-elle compatible avec un esprit religieux ?

J'espère que vous ne faites pas qu'écouter le conférencier. Cela n'aurait aucune valeur, parce que celui qui vous parle ne vous donne absolument aucun enseignement et ne vous guide dans aucune voie cela ne serait que de la propagande, donc des mensonges. Mais si vous pouvez vous servir du conférencier pour vous observer vous-mêmes, vous verrez que si l'on n'a pas une grande énergie, c'est-à-dire une passion, une grande intensité, la vie ne peut

être que ce qu'elle est en ce moment, la recherche de plaisirs, de distractions et une accumulation de connaissances et d'objets.

Un mouvement intérieur codifié, une vie intérieure organisée par la pensée de façon à être une répétition constante – avec quelques interruptions occasionnelles – se rendre à son bureau tous les jours de sa vie, telle est (je ne sais pas si vous l'avez observé) notre existence dans sa laideur et sa tristesse. Et nous demandons aux jeunes de prendre notre succession, d'occuper ces bureaux. Et la morale organisée – qui est la respectabilité de l'acquisition, de l'avidité, de la concurrence, de la violence, de la brutalité – nous l'acceptons comme morale. Nous disons parfois que c'est mal de se comporter comme nous le faisons, mais telle est notre vie, telle est notre morale. Des esprits ainsi organisés ne peuvent être que creux. Malgré toutes les connaissances qu'ils pourront accumuler, ces esprits seront toujours petits, centrés sur eux-mêmes, avec leurs succès, leurs familles, leurs activités mesquines, et comment comprendraient-ils la souffrance ou la passion. Ce n'est que par la souffrance que survient la passion. Voyant tout cela, voyant que telle est notre réalité vécue, que devons-nous faire? Quelle est votre réponse? Voici votre vie avec sa laideur, le vieillissement dans la décrépitude, l'amertume, les frustrations, la stérilité des pensées étroites (vous savez bien tout ce dans quoi nous vivons), alors comment en sortirons-nous? C'est cela, la vraie question, non de savoir si Dieu existe.

La beauté vient avec l'ordre et non lorsqu'il y a du désordre dans nos vies. La beauté n'est ni dans un musée, ni dans une peinture, ni dans des statues, ni dans un concert elle n'est ni dans un poème, ni dans un merveilleux ciel le soir, ni dans une lumière qui scintille sur l'eau, ni sur un beau visage, ni dans un édifice. Il n'y a de beauté que lorsque l'esprit et le cœur sont en parfaite harmonie. Et elle ne peut pas être obtenue par un esprit creux, capté par le désordre de ce monde.

Lorsque vous êtes mis en face de ces données immenses et très complexes, vous, en tant qu'êtres humains, que devez-vous faire? Lorsque la maison brûle, vous n'avez pas le temps de dire « Eh bien, pensons-y! », ou « tâchons de découvrir la personne qui a mis le feu, avec quoi elle l'a fait, et si c'est un Noir ou un Blanc, etc. ». Lorsque la maison brûle vous prenez la chose en main. Qu'allez-vous donc faire?

Changer est évidemment une nécessité, non seulement extérieure, mais intérieure. Nous devons nous modifier nous-mêmes. Un changement dans la société ne peut être amené que par un changement en l'homme. Les réformes sociales, quelque révolutionnaires qu'elles soient, sont toujours mises en échec par les prises de positions mentales, les pensées, les sentiments. Vous avez vu cela dans la révolution russe et dans les autres. Alors que devons-nous faire? Je me demande ce qu'est votre réaction en tant qu'êtres humains, lorsqu'on vous met en face d'une telle provocation. Est-ce de vous retirer dans quelque monastère isolé pour méditer, pour apprendre une nouvelle technique, pour devenir un bouddhiste zen, ou pour faire le vœu de pauvreté, de célibat, de chasteté? Est-ce de vous joindre à d'autres groupes ayant des croyances religieuses, ou à des sectes? Est-ce de jouer avec une psychanalyse ou de devenir un réformateur social occupé à raccommoder une société qui se désagrège? Que ferez-vous? Soyez, je vous en prie, très sérieux à ce sujet! Si vous ne pouvez ni vous isoler ni vous évader du fait qu'il n'y a pas d'issue, pas de maître, pas de gourou, pas de religion organisée, pas de Dieu pour vous aider – Dieu ne viendra certainement pas à votre aide, Dieu est votre invention – que ferez-vous?

Que fait l'intelligence? Que fait-on lorsqu'on est dans une confusion créée par tant de

spécialistes et tant de connaissances ? Que fait-on de la confusion créée par l'incertitude et la recherche d'une certitude ? Que fait-on lorsqu'on n'a plus confiance en personne (Car j'espère que vous ne vous fiez ni à l'analyste, ni au prêtre, ni à qui que ce soit.) Nous avons, intérieurement, placé notre foi en tant de personnes ! Nous leur avons accordé notre amour, notre affection, notre adoration, notre confiance, et elles nous ont toutes fait défaut, et il fallait que cela soit ainsi. Lorsqu'on est mis en face de cet immense problème et qu'on doit être seul à le résoudre, sans aucune aide extérieure, il arrive qu'on devienne amer — c'est le fruit de la civilisation moderne — ou, sinon, que fait-on ?... Attendez-vous que je vous le dise ?... (Rires.) Ce n'est pas en riant que vous serez quittes ! Attendez-vous que le conférencier vous indique la chose à faire ? Dans ce cas il deviendrait votre autorité, vous placeriez votre confiance en lui, vous substitueriez une autorité à une autre et vous seriez de nouveau perdus. Vous vous détruiriez vous-mêmes.

Vous ne pouvez donc ni avoir confiance en ce conférencier — je vous prie, écoutez sérieusement — ni en personne, ni en aucune autorité, quelle qu'elle soit, et en cela est une grande beauté ; non un sens de désespoir, d'amertume ou de solitude. Vous êtes mis en face de ce problème et vous devez le résoudre totalement tout seuls. Il y a en cette beauté une grande liberté. On est débarrassé de toute autorité, débarrassé du maître et de l'enseignement, débarrassé de l'état de disciple. On est un être humain libre de regarder et de comprendre. En cela, en cette beauté, il y a une grande joie : on a rejeté tous les fardeaux.

Le mot « responsabilité » est laid. Nous n'employons ce mot que lorsque l'amour est absent ; les politiciens habiles l'emploient, ainsi que les hommes et les femmes qui veulent s'imposer. Mais nous sommes responsables, c'est un fait, de tout ce qui se passe dans le monde, des famines en Orient, de la guerre. Il n'y a pas une guerre spécifiquement américaine au Viêt Nam, c'est une guerre au sujet de laquelle nous sommes tous responsables, que nous venions de l'Est ou de l'Ouest. Je sais que vous ne sentez pas cela. Vous le sentiriez si votre fils était tué — j'espère que cela n'arrivera pas — vous éprouveriez une grande douleur, vous auriez un vague sens de responsabilité, et vous continueriez à vivre comme dans le passé. C'est lorsqu'on aime qu'on se sent responsable, ce n'est pas le sens de responsabilité qui fait que l'on aime. On est responsable parce qu'on aime et la liberté implique une responsabilité, mais non pour les actions des autres car comment serais-je responsable de vos actes et de vos pensées ? -, on l'est de l'action qu'engendre la liberté. Être libre sans responsabilité n'a pas de sens.

Vous êtes confrontés avec ce problème et vous êtes seuls avec lui. Avez-vous jamais été seuls ? Seuls dans les bois Seuls avec vous-mêmes dans votre chambre ? Ou êtes-vous toujours entourés par une horde, par vos camarades, votre femme ou votre mari, par une foule de pensées ou de problèmes professionnels ? Cela indiquerait que vous n'avez jamais été seuls. Et lorsque vous le serez, vous prendrez peur. Mais vous voilà maintenant — chacun de vous — seuls avec cet immense problème. Il n'existe personne qui puisse le résoudre pour vous. Vous êtes face à face avec lui, donc esseulés. De cet état naîtra la compréhension, et alors tout ce que vous ferez sera bien, car cet « esseulement » est amour. Cet état d'esprit consiste à affronter cet immense problème sans échappatoire, à affronter les faits quotidiens de la vie, la laideur quotidienne, la brutalité quotidienne, les paroles qui surgissent de l'ennui, de l'irritation. On commence alors à voir les faits réels, à voir réellement « ce qui est ». Alors seulement peut-on aller au-delà. Alors on est une lumière à soi-même. C'est cela l'état d'un esprit vraiment religieux, non l'état de la personne qui va à l'église, qui croit à ses dieux, qui est superstitieuse, qui a peur. Cette personne-là n'est pas religieuse. L'état d'esprit religieux

est une grande liberté et un grand amour immanent. Alors on peut aller au-delà. Alors la conscience peut aller dans une autre dimension, là où est la vérité.

Pouvons-nous, maintenant, poser une question adéquate ? La plupart d'entre nous posent des questions très facilement. Bien sûr, il est nécessaire d'en poser. Interroger est le fait d'un esprit qui doute, qui enquête, qui n'acquiesce pas, qui ne dit jamais « oui », qui n'obéit pas, qui toujours cherche et apprend. Poser une question « vraie » est une des choses les plus difficiles qui soient. Nous ne disons pas cela pour vous empêcher de poser des questions. Mais interroger « à propos » implique une pensée déjà avertie des problèmes enchevêtrés de la vie, « préoccupée » par eux, mais non « engagée » dans leur confusion, une pensée profonde et qui a enquêté largement. Lorsque la question posée est « juste », la réponse est adéquate, car en la question est la réponse.

Q: Croyez-vous à l'évolution ? Vous avez souvent dit que la compréhension est immédiate, que le fait d'apprendre est dans l'instant. Où est le rôle de l'évolution en cela ? Niez-vous l'évolution ?

K: Il serait absurde, n'est-ce pas ? de nier l'évolution. Il y a le char à bœufs et il y a l'avion à réaction il y a une évolution depuis le primate jusqu'au soi-disant homme. Il y a une évolution à partir du non-savoir. L'évolution implique le temps. Mais psychologiquement, intérieurement, l'évolution existe-t-elle ? Suivez-vous cette question ? Extérieurement on peut voir comment l'architecture a progressé depuis la hutte primitive jusqu'aux immeubles modernes, la mécanique depuis la charrette à deux roues jusqu'aux moteurs et aux fusées qui vont jusqu'à la lune, etc. L'évolution est là, évidente, la question de savoir si les choses ont évolué ne se pose pas.

Mais y a-t-il, intérieurement, une évolution quelconque ? Vous le croyez, vous le pensez, n'est-ce pas ? Mais y en a-t-il une ?... Ne dites pas oui ou non. Affirmer est une sottise, mais chercher à savoir est le début de la sagesse. Psychologiquement y a-t-il évolution ? Vous dites « je deviendrai quelque chose », ou « je ne serai pas quelque chose ». Le devenir ou le « ne pas être ceci ou cela » implique du temps, n'est-ce pas ? « Je serai moins en colère après-demain », « je deviendrai plus bienveillant, moins agressif, plus secourable, je ne serai pas égocentrique, égoïste » tout cela implique du temps. « Je suis ceci, je serai cela. » Je dis que j'évoluerai psychologiquement. Mais une telle évolution existe-t-elle ? Serai-je différent dans un an ? Aujourd'hui je suis violent, toute ma nature est violente ma formation, mon éducation, les influences sociales et les impositions culturelles ont engendré la violence en moi et je l'ai aussi héritée de l'animal pour la défense de mes droits territoriaux, de mes droits sexuels, etc. Est-ce que cette violence évoluera en non-violence ? Dites-le-moi, je vous prie la violence peut-elle jamais devenir non-violence ? La violence peut-elle jamais devenir amour ?

Si nous admettons la possibilité de progrès psychologique et d'évolution, nous devons admettre le temps. Mais le temps est le produit de la pensée. Lorsque vous dites « eh bien, je suis aujourd'hui le produit de la pensée, mais je serai autre chose la semaine prochaine, ou à une date ultérieure, ou demain ! » cette idée est engendrée par la pensée, c'est évident. Et la pensée, ainsi que nous l'avons dit, est toujours vieille. On peut la transformer, la modifier, y ajouter ou en retrancher des éléments, elle reste toujours de la pensée. Elle sera toujours la réponse de la mémoire, qui est le passé. Et la pensée, qui est le passé, crée le temps psychologique. Lorsqu'elle cesse de le créer, le temps psychologique n'existe pas en soi, on a directement affaire avec « ce qui est », et non avec « ce qui devrait être » qui n'est qu'une

pensée.

Nous l'avons dit « ce qui devrait être » est une invention, une façon de fuir le fait de « ce qui est ». Parce que nous ne savons pas comment prendre « ce qui est » à tour de bras, pour ainsi dire, nous inventons le futur. Si je savais quoi faire de ma violence maintenant, aujourd'hui, je ne penserais pas au futur. Si je savais ce que veut dire mourir aujourd'hui, complètement, je n'aurais pas peur du lendemain, de la mort et de la vieillesse qui sont des produits de la pensée, la conception d'un lendemain.

Ainsi donc, il n'y a qu'une chose : le « ce qui est ». Puis-je le comprendre ? Ma conscience peut-elle le comprendre et aller au-delà ? Cela voudrait dire ne pas du tout admettre le temps, parce que le temps est une invention de la pensée. Pour comprendre « ce qui est » je dois y mettre tout mon esprit et tout mon cœur. Je dois comprendre la violence. La violence n'est pas une chose séparée de moi. Je suis la violence. Elle n'est pas là-bas et moi ici. Je suis la nature même et la structure de la violence. En d'autres termes, l'observateur « est l'observé. L'observateur qui dit « je suis violent » s'est séparé de la violence. Mais observez cela de près : l'observateur « est » violence. Lorsque cela m'apparaît comme un fait, non une idée, le dualisme, la division entre l'observateur et l'observé parvient à sa fin. Alors je suis violence. Tout ce que je fais naît de cette violence et, par conséquent, tout effort s'arrête. Lorsqu'il n'y a plus de division entre le fait de la violence et l'observateur qui s'imaginait être autre chose que ce fait même, on voit que l'observateur « est » l'observé, que ce ne sont pas deux états séparés. Et lorsqu'on a vu que l'observateur « est » l'observé, en tant que violence, que doit faire la conscience ? Toute action de sa part, au sujet de la violence, est encore de la violence. Ainsi la conscience, se rendant compte que tout ce qu'elle peut penser au sujet de la violence fait partie de la violence, la pensée arrive à sa fin, donc la violence cesse. Cette perception est immédiate. Ce n'est pas quelque chose à cultiver en y mettant du temps et à atteindre à quelque date ultérieure. Cette perception immédiate ne comporte ni temps, ni progrès, ni évolution. Elle est vision instantanée et action. Et l'amour est sûrement ainsi, n'est-ce pas ? L'amour n'est pas un produit de la pensée. De même que l'humilité, on ne peut pas le cultiver. On ne cultive pas l'humilité, c'est le propre du vaniteux. Lorsqu'il le « cultive », c'est-à-dire lorsqu'il fait des « progrès » dans ce sens, il est aussi vain que l'homme qui s'exerce à être non violent et qui est violent pendant tout le temps qu'il s'y exerce.

Donc, l'amour est un état d'esprit dans lequel le temps, l'observateur et l'observé ne sont plus là. Lorsque nous disons que nous aimons – et j'espère que vous le dites – il y a, entre une personne et l'autre, une intensité, une communication, une communion, dans le même temps, au même niveau, et cette communion, cet état d'amour n'est pas le produit de la pensée ou du temps.

Q: Pour la plupart d'entre nous, le « ce qui est » est une façon d'échapper à un travail fastidieux, à la société dans laquelle nous vivons, depuis les problèmes de l'alimentation ou de l'habillement jusqu'à tous les autres.

K: Comment transcende-t-on cela ? C'est bien votre question, monsieur Comment aller au-delà ? Vous devez gagner votre vie, n'est-ce pas ? Dans la structure sociale telle qu'elle est, vous devez aller au bureau ou à l'usine. La question est de savoir si vous êtes obligé de vous conformer à ce qu'exige la société, ou si vous êtes libre de vous conformer ou non, selon votre choix.

Voyez la guerre est une conséquence des nationalismes, des hiérarchies sociales, des

idéologies, des ambitions économiques, etc. Est-ce que, pour empêcher les guerres, je m'abstiendrais d'acheter des timbres-poste, de prendre un train ? Car tout ce que je fais alimente la guerre les impôts que je paie en achetant ma nourriture, mes vêtements, des livres ; tout, dans la structure moderne du monde. mène en fin de compte à quelque violence. Que dois-je donc faire ? Ne pas payer d'impôts ? Devenir un pacifiste ? Que dois-je faire ? Il serait absurde de ne pas acheter de timbres, de ne pas payer mes impôts, etc. Mais je peux crier, je peux me déclarer contre les nationalismes, les drapeaux, les divisions des hommes en religions, chrétienne, hindoue, musulmane, en Noirs et Blancs qui se battent les uns contre les autres.

Il n'y a qu'un seul problème politique : l'unité humaine. Cette unité n'est pas réalisée par les politiciens, car ils veulent maintenir l'état actuel de division afin de satisfaire leurs petites ambitions sordides. L'unité humaine se fera, probablement, avec une modification dans le cœur de chaque être humain, et le gouvernement du monde sera pris en charge par des ordinateurs. Ne riez pas c'est la seule solution.

Alors Ne doit-on pas aller à son travail ? Ne doit-on pas porter de vêtements Etc. Voyez, messieurs en voulant modifier les choses sans importance, nous rapetissons un problème considérable parce que nous ne voyons pas toute sa structure et sa nature.

Q: Vous dites que si l'observateur est lucide, c'est la suprême...

K: Je n'ai pas dit – je vous en prie – que si l'observateur est lucide c'est « suprême ». Je n'ai rien dit de semblable. Si vous voulez citer le conférencier – et j'espère que vous n'en avez pas l'intention – citez-le correctement. On emploie des mots tels que « Suprême », le « Tout-Puissant », l' « Immensité », « l'Immesurable », sans savoir ce qu'ils veulent dire. Ne les employez pas. On ne peut les employer avec beaucoup de sérieux, de sens et de beauté que lorsqu'on vit avec rectitude, lorsqu'on a établi les fondements d'un comportement correct. Alors on sait ce que veut dire le mot « suprême ».

Q: Que doit faire un malade incurable qui souffre sans arrêt ?

K: Comment puis-je supporter la douleur, la crainte de la douleur, la crainte de la mort ? Si j'ai une douleur physique, forte ou faible, lorsque j'en suis tout à fait conscient – suivez ceci, je vous prie – sans faire intervenir un sublime je-ne-sais-quoi, si j'en suis simplement conscient sans option, conscient de mon mal de dents, de cette intense douleur, sans me dire « je souffre » (ou tout ce qu'on peut dire en ce cas), si j'en suis conscient sans me dire que je préférerais ne pas souffrir, alors je me trouverais par rapport à cette douleur dans une situation différente, car elle ne comporterait pas de peur.

Lorsqu'on est atteint d'une maladie incurable, on a peur de la mort. Pourquoi ai-je peur ? J'ai peur de quitter ma femme, mon mari, ma maison, mes souvenirs, mon caractère, mon œuvre et les livres que je veux lire, ceux que j'ai écrits ou que je me propose d'écrire ? C'est bien cela ? Je vais laisser tout cela derrière moi, et étant effrayé, je crée le paradis, une espérance qui, à son tour, suscite un surcroît de peur. Puis-je être libéré de toute peur ? Je sais que je dois supporter mes souffrances et quelques drogues m'y aideront peut-être, mais il existe une peur profondément enracinée, elle existe chez l'animal, elle est en chaque être humain. Cette peur de mourir n'est-elle pas cependant la peur de vivre ? La peur de vivre ! Qu'est-elle, cette existence que nous menons, avec sa laideur et sa brutalité ? C'est la seule vie que nous connaissons et nous redoutons de perdre même cela, nous avons peur du connu et nous avons peur de l'inconnu. Nous préférons nous accrocher au connu et, par conséquent,

nous divisons la vie en mourir et vivre. Nous ne savons pas vivre, nous ne savons pas. mourir. Mais lorsqu'on sait vivre sans conflits, avec beauté, avec joie, avec clarté et passion – et cela ne se produit que lorsqu'on sait comment mourir chaque jour à tout ce que l'on possède – la peur n'est plus.

12 octobre 1968.